

LA VIE MYSTÉRIEUSE

Collection "IDES...ET AUTRES", volume HORS COMMERCE 57
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1080 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Imprimé en Belgique



« LA VIE MYSTÉRIEUSE »

1909–1914

anthologie
composée et préfacée
par Marc MADOURAUD

1996

SOMMAIRE

« LA VIE MYSTÉRIEUSE »

LE JOURNAL DES VOYAGES... DANS L'AU-DELA !

1) Le contexte

Vers 1909, la fascination pour l'occultisme connaissait son apogée. Depuis quelques décennies, divers mouvements avaient bien préparé la voie à cet engouement.

Diverses doctrines avaient fleuri de par le monde, notamment celle de Madame Blavastki, pour ne citer que la plus célèbre. Des spirites convaincus devinrent des vedettes : Allan Kardec, Papus, Stanislas de Guaïta, ou encore le «Sâr» Joséphin Péladan, pour la France.

Des cautions scientifiques avaient en quelque sorte légitimé le bouquet de pseudo-sciences qui s'étaient créées : les plus grands savants, comme William Crookes, Camille Flammarion, Thomas Edison ou Charles Richet se jetaient à corps perdu dans le spiritisme. L'habitude de faire tourner les tables ou d'évoquer les ectoplasmes était on ne peut plus prisée des cercles mondains.

En Angleterre, les grands auteurs se passionnaient aussi : **Arthur Conan Doyle**, bien sûr, qui écrivit en dehors de ses romans des essais sur ce domaine, mais aussi **Haggard**, **Kipling** ou **Wells** qui y consacrèrent quelques pages.

En France, force nous est de constater que, sur le plan littéraire, la pauvreté régnait, même si **Rosny aîné** ou **Maurice Renard** s'y intéressèrent occasionnellement. Après un dix-neuvième assez faste – où les plus illustres et les plus populaires s'étaient adonnés au fantastique (**Balzac**, **Flaubert**, **Féval**), et où les nouvellistes avaient livrés quelques petits chefs-d'oeuvre – les dernières décennies s'étaient révélées assez ternes : qui se souvient d'un **Gilbert Augustin Thierry** qui livra plusieurs romans occultes (***Le Masque***, ***La Bien-aimée***, etc...) ou d'un **Lermina** dont les oeuvres spirites sont à pudiquement oublier ?

Le Grand-Guignol s'y appliqua bien un peu, rien qu'un peu, et la qualité désertait presque toujours ses inspirateurs. Jusqu'à la littérature populaire qui, si elle se jeta avidemment sur la science-fiction, n'accorda pas ses faveurs au fantastique. A l'époque, on ne relève que l'éphémère ***Sâr Dubnotal*** – probablement dû à **Norbert Sevestre** –, le grand psychagogue, un des tout premiers détectives de l'étrange, qui, malgré ses qualités, disparut rapidement de la scène.

Par contre, les revues occultes foisonnaient. Citons par exemple

«Mystéria» (dirigée par Papus), «La Revue spirite» ou encore la «Revue du Psychisme Expérimental», autant de magazines aux noms ronflants qui entretenaient une foi touchante dans les mystères de l'au-delà... ainsi qu'une cohorte de charlatans en profitant pour garnir leur compte en banque.

Certaines de ces revues ouvrirent leurs pages à la littérature. Ainsi, **Jules Lermina** – décidément dans tous les «bons» coups – publia dans «L'Initiation», avec une préface de Papus, les préoriginales de ses romans ***A brûler*** de 1888 à 1889, et ***L'Élixir de vie*** de 1889 à 1890. Mais, de toutes, «La Vie Mystérieuse» fut probablement le meilleur banc d'essai des «fantastiqueurs»...

2) La revue

L'objectif premier de cette revue était bien entendu de traiter des sciences – ou des pseudo-sciences – ayant trait à l'occulte et à sa mouvance. Elle fit preuve d'un enthousiasme et d'une conviction que l'on peut difficilement battre en brèche, même s'il apparaît clairement qu'elle fut la proie de divers charlatans, tant au niveau des publicités de dernière page – ah ! ces batteries magnétiques, ces talismans du bonheur et autres objets indispensables (voir à ce sujet quelques exemples en fin de recueil) – que sur le plan des «communications» sur le spiristisme, pour lesquelles il fallait à l'époque une bonne dose d'inconscience pour revendiquer leur authenticité – je pense notamment à deux «photographies» d'ectoplasmes prises auprès de leur médium, l'une étant clairement un ballon peint avec les trait d'un visage, l'autre s'avérant une silhouette humaine en carton peinte elle aussi (la supercherie paraît maintenant tellement grosse qu'on ne peut que s'émouvoir en pensant à la crédulité des rédacteurs et des lecteurs; remarquez, aujourd'hui, avec l'affaire Roswell, sommes-nous mieux lotis ?)

«La Vie Mystérieuse» bénéficia en outre d'une illustration abondante et probablement, pour l'époque, assez provocante, tant en photographie qu'en dessins. Fort homogène aussi, car bien des couvertures furent signées **Henry Steimer**, particulièrement à l'aise dans le macabre.

Mais elle restera pour nous une revue très axée sur la littérature, probablement eu égard au fait qu'une partie de sa rédaction était constituée d'écrivains : **Lermina**, **d'Anjou**, **Ganche** ou encore le **Comte de Larmandie**.

Sur le plan littéraire, une chose frappe le lecteur contemporain : la pléïade d'auteurs de renom qui y participèrent, principalement dans les deux premières années. Collaborèrent : **Arnould Galopin**, **Pierre**

Giffard (immortel créateur de ***La Guerre infernale***), **Jules Lermina**, **Hugues Le Roux**, **H.J. Magog**, **Marc Mario**, **John-Antoine Nau** (lauréat du premier Goncourt), **Jean Rameau**, etc...

Sans oublier une brochette d'écrivains atypiques, qu'il n'est pas trop surprenant de retrouver : **René d'Anjou**, **Sylvain Déglantine** (qui publia deux romans de SF... à 47 ans d'intervalle) ou encore le vénéneux **Édouard Ganche**, chantre de l'immonde et de la putréfaction.

L'auteur le moins inattendu reste indubitablement **Jules Lermina**, grand amateur d'occulte, qui produisit en fin de XIXème siècle une série de textes sur ce thème, d'intérêt assez limité, reconnaissons-le. Et les deux novelettes qu'il livra à la «Vie Mystérieuse» ne déparent pas la médiocrité ambiante. Il faut voir là l'origine de la réputation assez désastreuse de l'écrivain; pourtant, s'il fut un «fantastiqueur» quelquefois calamiteux, son oeuvre SF fut remarquable : les nouvelles *Maison tranquille* (croissance artificielle) et *Titane* (arbre anthropophage), tout comme les romans *Mystèreville* (cité perdue) et *To-Ho le tueur d'or* (chaînon manquant), méritent tous la réédition.

Parmi les inconnus - ou du moins ceux qui le sont totalement à notre époque - qui furent les piliers de la revue, il faut relever trois noms : le fade **Évariste Carrance**, spécialiste de la retranscription de légendes ou de faits divers; **Nonce Casanova**, au pseudonyme nettement plus poétique que son oeuvre sans intérêt; et enfin **Pierre Désirieux**. Ce dernier constitue d'ailleur LA découverte de la revue, puisque, comme nous le verrons plus loin, il écrivit trois nouvelles - sur quatre, et la dernière n'est pas négligeable - de haute qualité. Je n'ai malheureusement jamais retrouvé son nom par ailleurs.

J'avoue que la présentation de la revue et son goût pour la littérature m'évoquent fortement le «Journal des Voyages», mais une version qui aurait remplacé l'exotisme par le spiritisme, les chinois cruels par les sorciers, et les fauves par des fantômes. Pourquoi pas, après tout ? Le besoin d'évasion y trouvait toujours son compte...

«La Vie Mystérieuse» dut s'interrompre vers la mi-1914, les derniers numéros conservés par la Bibliothèque Nationale datant de juin (renseignement fourni par Jean-Luc Buard). En pleine guerre, peut-être n'était-on plus si pressé de lier contact avec l'au-delà... tant de jeunes gens l'atteignant bien involontairement. D'ailleurs, pendant cette période, les magazines littéraires mirent un frein à la conjecture; il suffit de recenser ce qui est paru dans «Lectures pour tous» ou «Je sais tout». Par la suite, cette guerre inspirera les auteurs de fantastique (les fantômes des soldats disparus entrant en contact avec les survivants, comme dans ***Aux écoutes des ténèbres***, de **Maurice Renard**), mais, pour l'heure, elle avait sonné le glas d'une revue qui alla constater s'il

existait une vie après la mort des magazines défunts.

3) La Science-Fiction

En fait, un premier coup d'oeil ne révèle qu'une seule oeuvre de pure SF : le roman - déjà paru auparavant - ***Les Terriens dans Vénus*** de **Sylvain Déglantine**, un space-opera assez bouffon qui bénéficia pour l'occasion d'intéressantes illustrations.

Il faut cependant remarquer quelques différences importantes avec l'édition (non datée) en volume : les trois premiers chapitres sont supprimés, le chapitre IV est remanié pour servir de début (les héros arrivent directement sur Vénus), et l'épilogue brille par son absence, ce qui termine le feuilleton par un happy-end, contrairement au volume qui débouchait sur un décès quasi-collectif.

Autre roman proche de la conjecture rationnelle, ***Les Sorciers de Paris*** de **Jules Lermina**, par ailleurs branché sur l'occultisme, se permet deux «touches». La première par l'intermédiaire d'un envoûtement photographique - l'effigie habituelle est remplacée ici par une photo qui permet de tuer la victime à distance -, la seconde concernant un métal révolutionnaire utilisé pour stocker l'électricité.

Toutefois, plusieurs nouvelles traitent de thèmes appartenant à ce domaine :

- Les Inventions médicales : le docteur de ***La Vision merveilleuse*** (**S. Déglantine**) découvre le sérum contre la tuberculose, alors que l'ermite décrit dans ***La Main de gloire*** d'**Alexandre Mercereau** semble nettement en avance sur son temps.
- La Technologie surnaturelle : ce terme désigne des machines employées dans un but dit «irrationnel». En l'occurence, nous en avons un fort bon exemple avec ***Les Paroles gelées*** de **Pierre Désirieux** et ses expériences de psychométrie, permettant de retrouver les sons du passé (**Octave Béliard** écrivit un texte similaire, ***Le Bouddha***).
- Les Races inconnues : Là encore, **Pierre Désirieux**, dans ***Le Génie aux ailes de cendre***, laisse entrevoir un beau talent, avec un texte qui rappelle furieusement ***L'Horreur des altitudes*** de **Conan Doyle**, paru peu après. Quand on connaît les accusations de plagiat qui furent portées sur cet auteur - notamment pour ***La Ceinture empoisonnée*** (vis-à-vis de **Rosny aîné**), ***L'Homme qui fit hurler le monde*** (par rapport au **Commandant de Wailly**) et déjà ***L'Horreur des altitudes*** en regard du ***Péril bleu*** de **Maurice Renard** - la thèse de «l'inspiration» acquiert plus de poids, surtout en se rappelant de son goût prononcé pour l'occulte (et pour ses revues spécialisées, même d'Outre-Manche ?)

- La Transmission de la matière : **Désirieux** anticipe les déboires du *Passe-muraille* de **Marcel Aymé** avec ***Le Médium vert***.
- L'Anticipation : les héros de ***Les Trois rois mages*** de **René d'Anjou** ont une vision fugitive de l'avenir grâce à un engin gardé par Melchior et ses deux collègues, alors que **René Schwaeblé**, dans le moralement très douteux ***Réforme de la pénalité***, se lance dans un sous-genre très rare, la prospective pénale.
- Les P.E.S. (perceptions extra-sensorielles) : si on les rattache à la SF, il nous faut donc citer deux expériences télépathiques comme le souligne leurs titres, ***Télépathie*** de **John-Antoine Nau** et ***Vision télépathique*** des **frères Ivanoff**.

4) Le Fantastique

S'il y eut la quantité, il nous faut malheureusement reprendre notre litanie : la qualité n'était pas toujours au rendez-vous, à l'instar des deux livraisons de **Jules Lermina**, tout justes lisibles.

Ce qui me conforte dans une de mes théories : bien plus que la SF, le fantastique ne souffre pas la médiocrité; le talent la fait s'élever à des sommets inégalés, tandis qu'un banal scribouillard la transforme en chose ennuyeuse, quelquefois tristement grotesque. Contrairement à la Science-fiction, qui, pour peu que l'on aime le second degré, affuble le texte le plus ringard d'un petit côté kitsch pas toujours désagréable.

Le constat est d'autant plus alarmant lorsque l'on constate que des «grands» noms se sont contentés d'oeuvres de troisième ordre; ainsi **H.J. Magog** (peut-être débutant) s'est borné à une petite comédie inoffensive sur l'hypnotisme où l'opérateur ridiculise un sceptique fanfaron (***Une expérience concluante***), alors qu'**Arnould Galopin** brosse le portrait d'un vieillard occidental qui a assimilé la science du fakirisme (***Comment on devient fakir***). Assez affligeant...

Au niveau des thèmes, nous affrontons sans trop nous inquiéter des fantômes d'êtres chers et des spectres vengeurs, ou entrons en contacts avec l'au-delà. Beaucoup de convenu, hélas, la plupart des auteurs ne se hasardant guère, hormis **Désirieux**, à vouloir renouveler le genre.

Très prisés aussi, les objets maudits (la montre de ***La Montre de malheur*** ou la main de ***La Main maudite***) ou oraculaires (***La Lettre prémonitoire***). Enfin, les sorciers s'octroient une belle part du gâteau, même si leurs menées diaboliques - la revue se voulant assez morale - se retournent assez souvent contre eux.

Quelques auteurs ont bien des idées originales - le «spiritisme téléphonique» de **Martin-Ginouvier** (***Ame téléphonique***), thème qui prendra son essor vers 1921, ou encore l'homme qui voyait s'envoler

les âmes après la mort (***Bobèche le voyeur d'âmes*** de **Nonc Casanova**) - mais elles s'avèrent fort mal développées.

Notons un goût prononcé pour le macabre et le grand-guigno chez le névrosé **Édouard Ganche**, ou encore chez **Bourgeat** e **Kerlecq** qui employaient un ton assez humoristique.

Certaines nouvelles adoptent une ambiance rurale, ou champêtre qui aurait mérité d'être poussée plus avant - ***Le Guide banc*** de **Jean Rameau** ou ***La Chevauchée de l'ombre*** de **Jean de Kerlecq** - car elle s'éloignait un peu de la superficialité des autres textes.

Mais, pour être honnête, l'oeuvre purement fantastique la plus surprenante, quoique tronquée, demeure ***L'Appel du fantôme*** du **Comte Léonce de Larmandie**, une sorte de vaudeville occulte, une bouffonnerie qui n'épargne personne, tant les héros - des nécromants, apprentis sorciers sans scrupules - que les personnages secondaires, savants et artistes bouffis de suffisance (les pseudonymes employés cachent des noms célèbres derrière des jeux de mots : Sarrèche dissimule Sardou, ou Berthevin Berthelot).

D'après la rédaction de la revue, ce court roman devait être suivi d'une séquelle, ***L'Amour astral***, qui ne semble pas avoir été publiée par la suite; dommage, car le premier volet se termine un peu abruptement. En tous cas, il constitue une fantaisie assez rafraichissante parmi tant de sérieux trop appliqué.

Je vous invite maintenant à goûter une sélection des meilleures oeuvres de la «Vie Mystérieuse», agrementées de ces illustrations qui leur confèrent un charme suranné, surgissant du temps où l'occulte n'était pas encore une religion cathodique à la solde de l'Audimat, mais le fait d'un groupe hétérogène de fanatiques, d'escrocs et de chercheurs.

Marc MADOURAU

« *L'APPEL DU FANTOME* »

du Comte Léonce de LARMANDIE

A sa mort, on attribuait à ce polygraphe (romancier, philosophe, poète et dramaturge), né en 1851 et décédé en 1921, plus d'une quarantaine de volumes. Il écrivit des pamphlets romancés et des oeuvres dites «voluptueuses». Mais ce fut aussi un passionné de spiritisme comme le prouve la novelette suivante et des articles donnés à la revue (dans son oeuvre, il se pourrait que Nuit tombante *relève de notre domaine). Vous remarquerez que le texte ci-après semble la suite d'un premier volet, et prévoyait en outre une séquelle,* L'Amour astral*; sont-ils tous deux parus ?*

I

Le fameux savant et hermétiste Yesod et son aide de laboratoire Chesed, en dépit des formidables dangers qu'ils avaient courus et des résultats incomplets de leur expérience avaient néanmoins, les premiers, tenté heureusement et partiellement réussi un essai de résurrection. Le cadavre officiel de la belle Netzah leur avait été livré, déjà enseveli; à la suite d'une série d'opérations logiques et préconçues, avec la certitude d'un aboutissement, ils avaient, en effet, véritablement ranimé cette chair morte et entre-bâillé la porte effrayante de l'autre vie. Mais l'ange flamboyant, qui garde le seuil éternel s'étant vengé de la violation des grands mystères, les deux ésotériciens avaient failli laisser leur vie au sein de leurs opérations transcendantes, et il avait fallu pour conjurer une catastrophe que l'intrépide Yesod, à l'aide d'un poison foudroyant, replongeât la ressuscitée dans les ténèbres de la mort.

En homme prudent, il ne s'était point borné à ce meurtre scientifique, il avait transporté au four crématoire le corps de la jeune fille, défunte pour la seconde fois. Et quelques heures après cette nuit et cette matinée mémorables, l'alchimiste mage pouvait contempler, avec quelque orgueil, sur une étagère de son officine, une urne cinéraire, contenant les restes de son sujet prodigieux.

Très peu de jours s'étaient écoulés qu'il se résolvait à une expérimentation nouvelle et qu'il en examinait les possibilités et les chances avec le jeune Chesed, plus que jamais admirateur fanatique de son maître. Et cette conversation s'engagea entre le disciple ébloui et l'hermétiste toujours macabre, audacieux et sombre jusque dans les sarcasmes de son incessante ironie.

– Eh bien ! mon brave Chesed, nous avons beaucoup fait, il ne faut pas, avec une modestie mal placée, vous le dissimuler.

– Ne dites pas nous, maître, ce pluriel contient une louange que je ne mérite pas.

– Je sais ce que je dis, Chesed..., mais nous n'avons rien fait tant qu'il nous reste quelque chose à faire, le brocard est vieux, ce n'est pas moi qui l'ai imaginé.

– Alors vous voulez...

– Oui.. tu trembles.

– Non... mais.

– Eh bien...

– Parmi les affres de nos opérations dernières, vous aviez dit : – et ce n'est pas moi qui vous l'avais suggéré, vous m'avez dit : si nous récidivons en ces pratiques de nécromancie, nous nous préparerons à ces actes si graves par l'audition du saint sacrifice de la messe.

– Te voilà donc converti, espèce de parpaillot : la terreur a plus agi sur toi que la raison et les raisonnements. C'est un résultat dont je me félicite.

– Je suis ébranlé dans ma foi de libre penseur.

– Ta foi... ta foi d'incrédule ! ah ! mon ami ! Enfin tant mieux... mais en ce moment il ne s'agit point de cela. Je crois qu'il y a encore moyen pour nous de reprendre une incursion sur ce domaine réservé des forces cosmiques et vitales. La gloire que nous avons acquise, au péril de nos jours, est totalement inconnue du monde, nul n'en soupçonne la splendeur, si je me décidais à une communication académique ou à une insertion dans quelque revue, on me rirait au nez, on me traiterait de fou, on essaierait peut-être de m'enfermer. Nous ne fûmes que deux témoins... et deux témoins à la fois opérants et spectateurs. Nous ne pouvons pas en rester là. N'est-ce pas ton avis ?

– Je n'ai pas d'avis en face du titan que vous êtes.

Yesod se leva et prononça simplement :

– C'est bien.

Il se promena en silence pendant quelques minutes, sa tête plongée dans ses mains, puis se prit à considérer longuement et attentivement l'urne cinéraire que son coadjuteur ne quittait pas des yeux. Il la prit, la souleva comme pour se rendre compte de son poids, approcha son oreille des parois et l'apporta sur la grande table d'expérience.

– Que tirer de ces cendres ? demanda Chesed : potasse, carbone de calcium !

– Oui... mais où a palpité le souffle divin de l'existence.

– Vous m'avez vous-même expliqué l'action destructive de la flamme et le pouvoir dispersif des pointes sur les conglomérats

fluidique, et je crois au risque, par une telle expression, de proférer un sacrilège, que sur le corps et sur les restes de cette malheureuse Netzah tous vos sacrements noirs ont passé.

– D'abord, mon ami, je ne veux qu'il plane aucune ambigüité sur mes expériences. L'être psychique réel de Netzah, sa personnalité véritable ne nous seront jamais rendus. Netzah qui eût pu revivre sur la terre m'a mis dans la dure nécessité de la renvoyer à tout jamais au sein de la vie éternelle.

II

Chesed fixa sur son maître un regard où perçait un soulagement immense, l'idée d'une expérience nouvelle, analogue à celle de la nuit terrible, l'épouvantait.

– Cela ne veut pas dire, continua Yesod, que nous n'allons point au-devant de certains phénomènes, qui étonneraient et peut-être effrayeraient des hommes moins bien trempés que nous.

«Nous n'évoquerons donc plus une réalité, mais une simple forme; ce que l'on appelle en doctrine le corps d'illusion et le corps de désir, nous n'avons plus, comme point de départ d'action, comme base expérimentale, que les débris de la coque fluidique, quelques misérables restes de courant astral, quelque chose de tout à fait analogue aux cendres du corps détruit par le feu, et qui reposent au sein de cette urne. Chacun de ces brins de poussière contient une parcelle de substance éthérée, en telle sorte que nous pouvons nous affirmer en possession d'une poignée de fragments d'âme qu'il s'agirait de coordonner pour y insuffler ensuite le principe de la vie. Ensuite, de même que nous pourrions en pétrissant les cendres dans quelques gouttes d'eau former une substance modelable à l'aide de laquelle nous ébaucherions une statuette à la ressemblance de Netzah, ainsi est-il possible d'évoquer et de constituer une apparence fluidique que nous matérialiserons et qui nous donnera, je le répète en dehors de toute réalité, une résurrection morphologique, une image fantomatique de la belle Révoltée ! La suggestion aidant, il sera facile d'animer ce spectre, et après avoir imité le pouvoir résurrecteur de Dieu, je ne dis pas que nous imiterons, nous singerons son pouvoir créateur. Nous évoluerons en pleine illusion, en pleine chimère, mais en somme l'expérience mérite d'être tentée, il s'agit encore de cultiver le grand arbre de la vie, dont seuls parmi tous les savants du monde et de l'histoire officielle, nous avons osé approcher.

«Et en l'occurrence je ne prévois que des dangers infiniment moindres : ma volonté après celle de Dieu, dominera seule notre opération de biologie transcendante, nous ne rencontrerons pas, je ne

dis pas sous notre scalpel, mais sous notre baguette magique ces éléments terribles qui lors de notre essai initial, sur un être qui se décomposait, ont failli nous désagréger nous-mêmes.

«Nous allons à nous deux magnétiser cette urne, mettre en branle par nos projections fluidiques les restes de substance astrale demeurant agglutinés à ces résidus du four crématoire. Nous allons renouveler la légende de Pygmalion et de Galatée : pourvu que l'un ou l'autre de nous ne devienne pas amoureux de notre créature !

Chesed tressauta.

– Pourquoi, ô mon maître, cette réflexion tout à fait inattendue en une conversation plutôt grave... et même funèbre.

– Parce que, mon très cher et très dévoué collaborateur, j'ai cru m'apercevoir que la Morte Vivante n'était pas sans avoir produit sur toi un certain effet.

Chesed sourit avec un geste de protestation.

– Mais vous-même...

– Moi-même...

– N'avez-vous pas senti quelqu'une de vos fibres particulièrement émue.

– Moi ! amoureux !

Et Yesod haussa les épaules. Il mordilla vivement sa moustache blanche et effectua deux fois le tour de son laboratoire, comme absorbé dans la recherche d'une solution difficile. Tout à coup il s'arrêta en face de Chesed, les bras croisés, la tête haute, le visage pâle et sévère.

– Chesed, dit-il, je ne crois pas que nous soyons venus ici pour nous livrer à des devinettes ou à des facéties de cours d'amour.

Chesed s'inclina, mais songea ainsi à part lui :

«Mon éminent et vénérable patron doit avoir un faible pour les amours d'outre-tombe.»

Et il hasarda cette réflexion :

– Croyez-vous à la démonialité ?

– Certes, et toi, mon élève, non ?

– Je ne sais pas.

– Pourquoi m'en parles-tu ?

III

– Alors maître...

– Alors, il faut accomplir une deuxième expérience où nous tâcherons de ne pas exposer notre misérable vie. Il est vrai qu'en l'état nous n'avons pas à craindre l'action de forces volitives et intelligentes, mais simplement un choc éventuel de forces cosmiques auquel il nous sera plus aisé de parer... Comme lors de notre dernière et si mémorable

expérience, je vais chercher le nectar que tu sais pour nous donner des forces.

Yesod disparut pendant quelques instants derrière une tenture et revint en apportant un plateau et deux gobelets d'argent avec une bouteille de vin de Nuits.

– Précédemment, observa Chesed, vous aviez exhibé trois verres... qui ont tous les trois servi, sauf à l'instant, où vous avez mélangé le nectar à la strychnine.

– Assez bavardé comme cela, il nous faut, un véhicule de fluide vivant que nous n'avons pas employé – bien à tort, je le reconnais – dans notre première expérience.

– Ne tremble pas – sois digne et intrépide – il nous faut du sang.

– Pas de sang humain, j'estime.

– Cela vaudrait mieux sans doute, mais je te concède sur ce point. J'ai acheté pour le prix d'un louis, j'ai été grand Seigneur, au concierge de la maison, un gros et effroyable chat noir qu'il nous livrera sur première réquisition. Le sang de cette bête nous suffira pour la tentative de ce soir. Je dois te prévenir qu'il y aura à ce propos, un petit danger... Oh !... un tout petit danger. Nullement comparable à celui résultant de la colère tout à fait grave des ressuscités récalcitrants. Pour avoir son maximum d'énergie fluidique et de virtualité biologique, le sang doit être versé à un moment où le sujet mis à mort se trouve à une intensité maxima d'excitation nerveuse et de contraction musculaire. Il va nous falloir mettre cette bête, digne de celles d'Edgar Poe, en un état de colère exacerbée d'hyperesthésie furieuse : nous épargnerons ainsi une bonne partie de mes efforts magnétiques... Tu te rappelles si j'ai épuisé l'autre nuit toute la vitalité de mon système psycho-physiologique ! Ménageons-nous ne serait-ce que pour avoir des réserves, à jeter en un moment donné sur un point faible de notre ligne d'attaque... d'attaque ou de défense.

«Nous allons prendre chacun un bon masque d'escrime et ces gants, comme pour un assaut de salle d'arme. Puis, continuant l'analogie deux fleurets... démouchetés et nous donnerons la chasse à la bête affolée jusqu'à ce qu'elle succombe sous nos coups d'estoc. A cet instant nous recueillerons quelques centimètres cubes de sa liqueur rouge et nous procéderons aux sérieuses opérations. Nous allons donc édifier non plus en or ni en matières précieuses, mais en substances fluidiques, la véritable Eve Future à laquelle n'avait pas atteint dans son merveilleux poème le grand Villiers de l'Isle-Adam.

– Mais ce sera donc une sorte de cadavre astral qui se trouvera en face de nous.

– Tu l'as dit, exactement un cadavre astral où nous insufflerons par la suggestion, je te le répète, une apparence de vie, ou plutôt, une

vie réelle, mais une simple illusion de personnalité.

«Nous donnerons de la tablature à l'Académie des Sciences et à l'Académie de Médecine. Cela je t'en réponds. Et ce sera là, je l'avoue humblement, ou orgueilleusement si tu veux, l'une de nos plus grandes joies ! Démontrer à un savant officiel son ignorance asmesque, son incommensurable ineptie, sa nullité de zéro ! Je leur ferai demain proclamer impossible ce que je leur montrerai après-demain, je ne serai pas généreux, je serai rosse, je les veux bégayants de surprise, titubants de peur, effarés, babas glandivores à nos pieds.

IV

Les opérateurs sinistres commencèrent par remiser au sein des vitrines tous les objets du laboratoire susceptibles de détérioration ou de fracture, à l'exception de l'urne cinéraire et de la bouteille de vin de Nuits.

Ils s'armèrent ensuite comme les tireurs d'un assaut public et démouchetèrent d'un coup de lime leurs fleurets.

– Sonne, fit Yesod.

Chesed appuya sur un bouton électrique.

Au bout de quelques secondes l'ostiaire se présenta tenant en mains avec toutes sortes de précautions et de câlineries traîtresses un énorme chat noir, déjà tout grondant, le poil hérissé de colère et dardant sur les escrimeurs lugubres ses grands yeux verts étoilés de paillettes d'or.

Yesod ordonna d'un ton sec :

– Lâchez-le et refermez vivement...

L'homme de service obtempéra à l'injonction du savant, et dans le laboratoire magique se trouvèrent en face les deux spadassins bizarres, l'urne renfermant les cendres de Netzah et l'horrible chat inquiet, menaçant, replié sur lui-même, prêt à bondir et à déchirer.

– Allons, dit l'ésotéricien en marchant droit à l'animal la pointe basse.

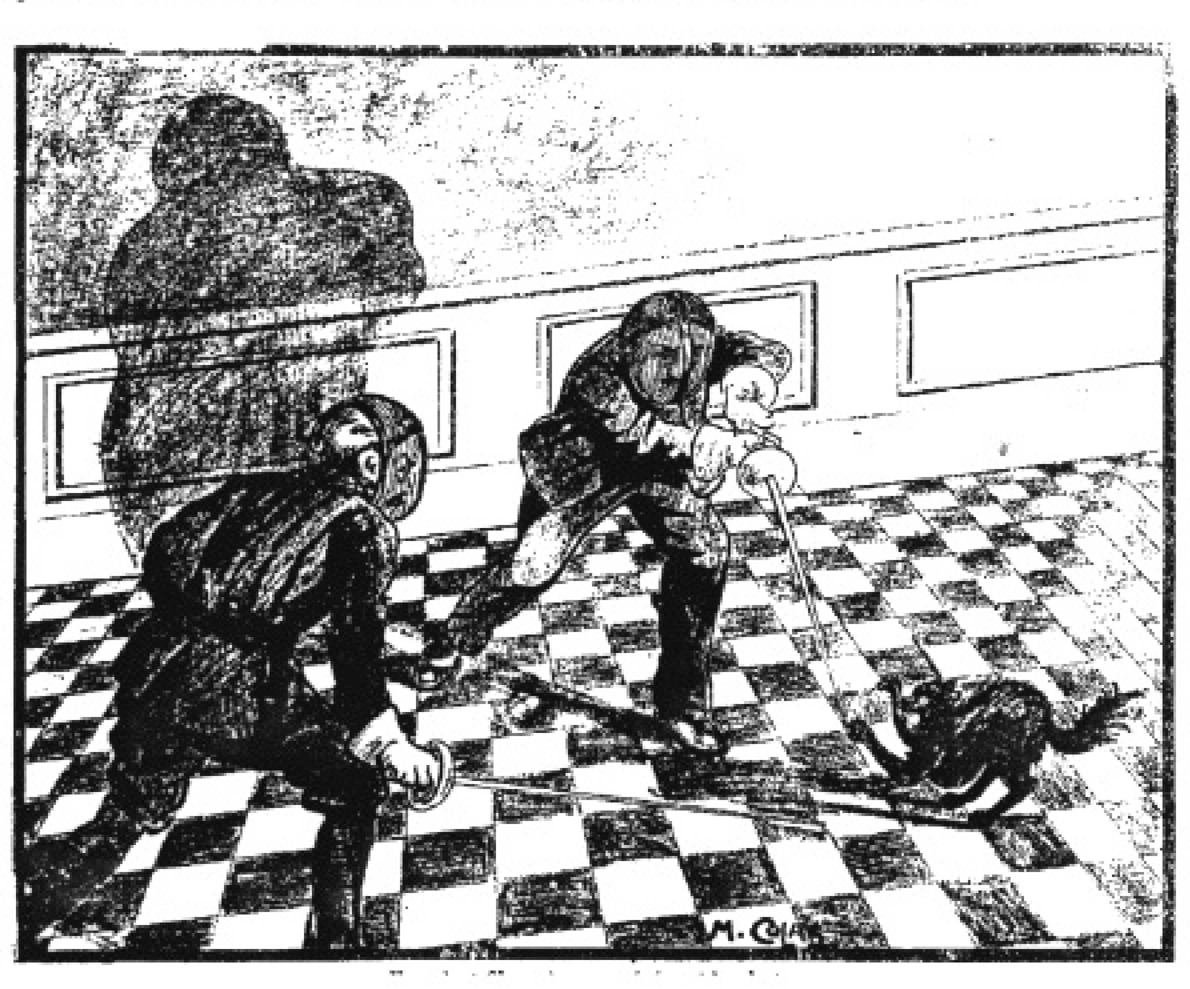
Chesed manoeuvra de façon à attaquer la bête par derrière.

A la marche des marche des opérateurs, le chat répondit d'abord par un miaulement lugubre, puis d'un saut en arrière alla s'embosser dans un angle de la pièce, voisin de la porte de sortie.

– Il ne faut pas qu'il soit égorgé de suite, observa Yesod, arrivé tout auprès de son singulier antagoniste et le fouettant du bout de sa lame. L'animal s'élança au visage de l'hermétiste, mais ne rencontra que le masque impénétrable; un coup latéral appliqué par Chesed le rejeta à terre. Il se mit à miauler horriblement, imitant les cris d'un enfant furieux, puis il essaya de grimper aux rideaux et aux portes des

vitrines.

Il se hissa jusqu'à la hauteur du plafond, griffant les bois et les étoffes, tenta de s'accrocher aux corniches, dont il fit le tour plusieurs fois, désespérément. Il retomba, rebondit, joncha de nouveau le sol, se jeta successivement sur ses deux ennemis dont il laboura les blouses et entama même la chair sous l'épaisseur des vêtements. Il revint à l'angle primitif et tressautant encore, se précipita dans la direction de l'urne qu'il heurta violemment et renversa, sans toutefois la briser.



– Hé ! Hé ! Pas de bêtises, énonça Yesod.

Et il releva le vase.

Pendant près d'un quart d'heure cette poursuite continua... Le chat maintenant ne pouvait plus miauler, il exhalait une sorte de râle abominable et continu. Tout écumeux, tout bavant, et exécutant des gambades fantastiques dont une seule traversait toute la largeur du laboratoire.

Vingt minutes après le début de cette corrida de Muerte :

– Je crois que tu peux sonner l'hallali, observa Yesod.

La bête épuisée se roulait par terre, sortant ses griffes, montrant

les crocs aigus de sa mâchoire.

Soudain un coup de pointe de Chesed la traversa de part en part. Mais elle avait la vie terriblement chevillée au corps, et en quelques instants toute la pièce se trouva maculée de sang, sous les bonds prodigieux qu'exécutait en tous sens l'animal agonisant, rassemblant en un dernier effort, toute son énergie musculaire et toute l'élasticité de ses membres. Un deuxième coup frappé par Yesod lui ayant traversé le cou, le chat eut un soubresaut extrême, laissa échapper une longue plainte et cessa de lutter contre la mort.

Curieux phénomène, les deux savants s'acharnèrent à cribler de coups leur adversaire.

– Ce que nous sommes ignobles, dit Yesod, à nous détendre ainsi les nerfs... Allons, assez. Recueillons maintenant quelques portions de ce pauvre sang dont la majeure partie a souillé nos vêtements, notre parquet et nos murailles. Chesed s'empara d'une capsule et il égoutta les blessures du cadavre déchiqueté.

Yesod commanda :

– Il faut le battre pour qu'il ne se fige pas trop vite, il perdrait de sa vertu fluidique.

Chesed prit un agitateur et accomplit l'ordre de son maître. Le corps du chat simplement enveloppé d'un linge fut apporté par Yesod lui–même dans la boîte aux détritus ménagers. Rentré dans son officine le savant replaça l'urne sur la table aux opérations et commença ses passes magnétiques préliminaires. Puis il se fit donner la capsule, exécuta au–dessus d'elle en tout sens; les mouvements de mains prescrits par les vieux rites cabalistiques, et, trempant ses doigts dans le sang, humecta le vase funèbre de liquide fumant encore. Il poursuivit pendant, près d'une heure ces gestes fatidiques et ces mouvements rythmés sans prononcer une parole. Chesed, véritablement sceptique, laissait se fermer ses paupières et, irrésistiblement s'assoupissait.

– *Non potuisti vigilare mecum*, dit tout à coup Yesod.

Chesed tressauta tout frémissant.

– Qu'y a–t–il, maître ?

– Approche ton oreille des parois de l'urne.

Chesed obéit et dit aussitôt :

– Des craquements se font entendre... analogues à ceux du cercueil après la deuxième mort de Netzah.

V

On eut dit une machine électrique en mouvement, de laquelle on eut tiré une série d'étincelles : les crépitations augmentaient peu à peu de nombre et d'intensité; et soudain les opérateurs sentirent, comme à

l'approche de l'appareil classique de Ramsden, une vague titillation sur leurs mains et sur leurs visages, semblable à celle produite par une toile d'araignée.

Les lampes furent éteintes...

L'obscurité demeura complète, mais les craquements qui semblaient partir de l'intérieur de l'urne se multiplièrent, devinrent presque des détonations. On put songer à une masse de bois vert attaquée par une flamme ardente.

Yesod renouvela ses frictions lugubres et ses passes fluidiques, quand la pendule sonna minuit, il fit cette simple remarque :

– Cette heure classique doit nous amener quelque chose.

Une pénombre indécise régnait dans le laboratoire, on apercevait maintenant fort bien l'urne cinéraire enveloppée d'une sorte de brouillard lumineux très faible encore, imprécis comme une lumière de rêve. De minute en minute, cette clarté s'accrut. Bientôt les principaux objets du laboratoire apparurent aux yeux des savants... une sensation de froid assez vite les saisit.

– Parfait, dit Yesod, le phénomène s'accomplit suivant toutes les phases prévues.

– Vous devez trouver, mon cher maître, fit Chesed, que je suis un peu plus brave que l'autre jour.

– Jusqu'ici.

– Jusqu'ici, je l'avoue.

– Certes ! tu es en face d'une expérience qui ne rappelle encore que les tubes de Gessler, attends encore la fin de la nuit pour chanter tes propres louanges.

«Et d'abord, aie l'obligeance de me remplacer quelques instants dans mes projections et passes, j'ai besoin d'un léger repos.

Yesod se jeta sur le divan, tandis que son aide exécutait les prescriptions magistrales.

L'urne se comportait toujours comme un foyer incandescent. Au bout d'une demi-heure, Chesed poussa un cri.

– Eh bien ! s'exclama Yesod.

– J'ai eu... J'ai cru avoir la sensation d'une main glacée... j'étais sans doute halluciné.

– Ce n'est pas sûr... c'est l'expérience qui évolue.

Subitement une odeur de chair corrompue et brûlée se répandit dans l'atmosphère, terrible, infecte, suffocante.

– Quelle est cette nouvelle phase ? interrogea Chesed.

– Une phase toute naturelle en son hyperphysisme, répondit Yesod. Mets-toi bien dans l'esprit que nous faisons de la nécromancie en ce moment, nous évoquons en cliché astral la cérémonie de four crématoire, que tu dois te rappeler. Cela va passer, ne t'inquiète pas.

– Si nous faisions brûler de l'encens.

– Un pur sacrilège que tu me proposes-là, affirma Yesod. Un parfum hiératique en ce moment développé, non seulement interromperait notre expérience, mais pourrait amener contre nous un choc en retour des plus redoutables, par le conflit des dynamismes sacrés avec les forces purement cosmiques mises en oeuvre par nous. Continue tes passes, laisse-moi encore une heure de repos, ne me préviens qu'en cas de phénomène visuel, garde pour toi-même la joie ou la terreur que pourront t'inspirer les attouchements de l'invisible.

A deux heures du matin, Yesod reprit son poste.

La chambre était alors éclairée comme en plein jour et par un beau soleil.

L'urne rayonnait, devenait translucide, les cendres qu'elle contenait apparaissaient entraînées dans une sorte de tourbillon, comme une danse d'atomes.

Il sembla tout à coup aux opérateurs qu'un énorme chat mutilé et pantelant gisait au pied du vase.

– Les formes astrales errantes dans notre ambiance éprouvent une reconstitution temporaire, observa Yesod avec le plus grand calme. Il n'y a rien là d'absolument déconcertant. Seulement ce spectre d'animal nous gêne. Prends ton fleuret et dissouds-moi, en l'effleurant de la pointe, cette inutile coagulation. Chesed obéit.

A l'instant même où son épée touchait le hideux fantôme, une détonation violente retentit; l'urne vola en éclats et les cendres furent dispersées.

– Un simple retard dit Yesod en relevant les lampes. Tu vas, mon bon Chesed, colliger cette poussière noire que nous mettrons dans un vase ordinaire autour duquel nous recommencerons nos passes magnétiques. Ah ! l'affreux chat, il s'est vengé tout simplement. Tu vois, nous sommes dans un monde singulier, cette nuit !

VI

Les cendres éparsés de ce qui avait été la grande et belle Netzah furent recueillies avec la soin le plus minutieux par Yesod, aidé de son préparateur. La besogne étant tant bien que mal parachevée, l'hermétiste prit dans une vitrine un vase en porcelaine doré et y versa les poussières qu'il venait de ramasser. Quelques bribes de sang caillé restaient disponibles et les savants les employèrent à badigeonner les parois du récipient nouveau d'où ils espéraient faire jaillir la manifestation du mystère. Les passes ayant été reprises, la nébulosité lumineuse se remontra presque aussitôt, et au bout de quelques minutes, au sein de cette lumière un peu vague et indécise un globe de

clarté apparut de la dimension approximative d'une bille à jouer. Ce globe augmenta rapidement de volume jusqu'à égaler la grosseur d'une tête d'enfant. Puis il se couvrit peu à peu de taches grises et de facules brillantes, et Yesod remarqua avec un vif étonnement :

– Mais vraiment on dirait la genèse et le développement d'un foetus. Voici tout à fait l'inattendu.

Une demi-heure s'était écoulée, le halo diffus s'éteignit peu à peu, mais la boule brillante placée immédiatement au-dessus de l'encolure du vase demeura pigmentée de points noirs et de saillies éclatantes. Puis une forme humaine d'abord incertaine et s'accentuant avec une lenteur régulière se montra au sein de cette sphère suspendue.

Le spectre grandissait de minute en minute. Quand trois heures et demie du matin sonnèrent à l'horloge fatidique, les opérateurs ébahis avaient en face d'eux un grand fantôme de cinq pieds et demi de haut, dont la figure seule présentait des traits vagues et des linéaments confus.

– Nous aboutissons, dit Yesod, le corps d'illusion est façonné, le visage va se préciser.

A quatre heures moins un quart, l'annonce de l'alchimiste se réalisait et la photographie astrale de Netzah se trouvait dressée devant les expérimentateurs, debout, les bras pendants, la tête légèrement penchée, les yeux clos, dans l'apparence absolue du sommeil hypnotique. Chesed eut un frémissement involontaire

– Mais c'est elle, c'est elle-même.

– Seulement le corps d'illusion, répliqua Yesod, une coagulation inerte de fluides, mais qui va peu à peu se matérialiser à demi, de visible qu'elle est devenir palpable, et nous donner s'il plaît à Dieu, l'apparence exacte et complète de tous les phénomènes de la vie corporelle.

L'hermétiste s'empara d'une baguette d'acier poli fortement aimantée, en dirigea l'une des extrémités sur l'apparition et prononça à voix très haute et très vibrante :

– Spectre de Netzah disparue, formé dans le plan astral par l'effort de ma puissance nerveuse, et coagulé au point de frapper mes sens, vaine apparence de l'être qui n'est plus, simplement issue de mon vouloir projeté selon les rites dans la substance éthérée, je t'adjure de m'obéir comme si tu étais une personne vivante ou la vraie reconstitution d'une morte. Je ne te demande point encore de parler, mais de te mouvoir suivant les instructions que je vais te donner. Marche et arrête-toi sur le divan du laboratoire... Allons ! sans te presser et en évitant les rencontres des pointes métalliques qui pourraient te dissoudre.

La silhouette avec une extrême lenteur se mut dans le sens voulu

et s'assit suivant l'indication qui lui avait été donnée.

Ses yeux demeuraient toujours clos.

– Maintenant, dit Yesod, ouvre les yeux.

Une sorte de soupir étouffé se fit entendre.

– Ah ! quoi donc ? observa l'hermétiste.

Le spectre leva ses bras, les laissa retomber sur ses genoux.

– Ce n'est pas cela, insista Yesod. Je te dis d'ouvrir les yeux, je t'en adjure au nom de mon pouvoir occulte.

Cette fois le fantôme obéit, et une sueur froide coula le long des tempes du jeune Chesed que l'apparition se mit à fixer avec des yeux ternes et effarés, aussi vitreux que ceux d'un cadavre.

– Ah ! Ah ! dit Yesod, c'est bien... tu es Netzah je t'appellerai Netzah et tu vas m'obéir comme dans les temps anciens. Tu t'es peu à peu modelée, tu as exécuté un mouvement prescrit, tu as ouvert les yeux... Maintenant Netzah, j'attends la prononciation d'une parole, un salut à ton vieux maître, parle :

Les lèvres de l'ombre s'ouvrirent, mais aucun son ne se fit entendre.

VII

– Il n'y a rien d'étonnant, dit Yesod, nous savons qu'en ces matières on ne réussit pas du premier coup, mais nous avons la bonne habitude de la persévérance. Il y a quelques heures nous détenions en notre pouvoir quelques poignées de cendres, puis de vagues lueurs ont apparu, puis une grande lumière, puis un globe de clarté condensée, puis une image lilliputienne qui s'est accrue jusqu'à devenir un fantôme, j'ai ordonné à ce fantôme un mouvement, cet ordre a été exécuté... le reste viendra.

– On dirait que le regard acquiert de minute en minute plus de netteté, remarqua Chesed.

– Oui, reprit Yesod, et la parole arrive.

«Fantôme, je t'adjure de nouveau au nom de toutes les puissances de l'intermonde, je t'adjure de me répondre comme un être vivant.

A cette nouvelle conjuration de l'hermétiste le spectre ouvrit de nouveau la bouche et les opérateurs entendirent ces mots faiblement murmurés :

– Comme un être vivant.

– Tu entends, s'écria Yesod.

– J'en suis malade, dit Chesed.

– Mais ceci est encore peu de chose. Le simulacre a répété la dernière partie de ma phrase, il s'est conduit à l'égal d'un écho physique. N'est-ce pas, fausse Netzah, réponds-moi encore.

Le spectre répéta :

– Réponds-moi encore.

– La démonstration est faite, dit Yesod. Progressons un peu dans l'expérience...

«Matière subtile que j'ai informée dans l'astral, prends une apparence de conscience individuelle. Veux-tu faire une véritable réponse aux questions que je vais t'adresser... dis, veux-tu, parle donc, et autrement que comme un phonographe.

L'ombre fit entendre ces mots d'une voix très distincte avec l'accent étrange d'un appel lointain :

– Je parlerai.

– Nous marchons à pas de géant, fit Chesed.

– Maintenant, continua Yesod, merveilleux fantôme, le moment est venu de t'insuffler une fiction d'âme après avoir créé ta forme.

«Je t'adjure donc, au nom sacré et redoutable des mêmes forces que j'ai jusqu'à cette heure invoquées, je t'adjure d'écouter la suggestion de ton créateur. Il faut que tu incarnes avant l'aube du jour, ou plutôt que tu enfermes dans tes contours illusoires, toutes les propriétés psychiques de la morte Netzah, son caractère, sa volonté, son humeur, son charme, sa beauté, sa colère, et que je n'aie plus besoin de te soutenir à chaque instant de mon vouloir comme un enfant mené en lisière. Sois Netzah, la véritable Netzah, parle et agis, sens et éprouve, manifeste et extériorise-toi comme si tu étais Netzah elle-même agissante et vivante devant nous.

– J'obéirai, prononça le spectre.

– Tu parles toujours au futur.

– J'obéirai, répéta l'ombre.

– Netzah, tu m'entends.

– Oui.

– Nous sommes très fatigués, nous allons dormir auprès de toi. Je t'adjure non seulement de ne point t'échapper de mes mains, mais de perfectionner toutes tes performances humaines afin que nous ne perdions point le temps que nous allons consacrer à un repos nécessaire. Les deux opérateurs s'assirent chacun dans un fauteuil.

Ils dormirent profondément jusqu'à la pointe du jour.

Chesed fut réveillé en sursaut sous un attouchement du spectre.

– Maître... Maître !

Yesod surgit.

La fausse Netzah était debout.

Et elle prononça ces paroles d'une voix haute et claire :

– Vous devez être contents l'un et l'autre, car c'est moi qui vous ai réveillés.

– Je te suggère, dit précipitamment Yesod, de ne comprendre que

les seules paroles que nous t'adresserons et de n'entendre même pas les conversations que Chesed et moi pourrons avoir en ta présence.

Le spectre fit un signe de tête.

– Netzah, commanda Yesod, tu vas demeurer en ce laboratoire. Tu ne vas point quitter la place que tu occupes en cet instant. Nous allons quant à nous, nous priver pendant quelques heures de ta présence. Surtout ne bouge pas et ne te modifie que pour te parachever.

VIII

Yesod et Chesed sortirent du laboratoire infernal après avoir éteint les lampes et fermèrent la porte à double tour.

Il leur fallait une dose formidable de repos et de repos tranquille non menacé par quelque interruption sinistre émanée d'un fantôme.

Il pouvait être six heures du matin.

Ils prirent chez un marchand de vin qui venait d'ouvrir les volets de son assommoir, un repas froid des plus substantiels arrosé d'une bouteille de champagne pour contraster, sans doute, avec le manque de gaîté de la nuit qui venait de s'achever.

Au moment où ils soldaient leur note, un gros chat noir accroupi sur le comptoir du mastroquet, et qui les regardait avec fixité se mit à pousser des miaulements douloureux. Yesod lui-même tressaillit. Mais se ressaisissant aussitôt, il dit à son compagnon :

– Tu sais, mon ami, il n'y a rien de mystérieux dans l'attitude geignante de ce félin. Ici, nous sommes en plein accomplissement des lois naturelles. Tu sais de quelle finesse d'odorat sont doués les animaux et quelle sûreté d'instinct ils possèdent. Eh bien, ce chat sent fort bien que cette nuit, j'ai eu les mains inondées du sang de l'un de ses concitoyens, il en témoigne, comme il peut, son horreur et sa désolation.

– C'est évidemment une explication, répondit Chesed, décidé à se rassurer.

– Maintenant, observa Yesod, un bon repos est indispensable.

Ils se dirigèrent vers le paisible hôtel du Bon Lafontaine où ils se couchèrent et dormirent profondément jusqu'à onze heures et demi.

Ils s'habillèrent ensuite vivement et s'en allèrent déjeuner dans un restaurant à la mode à l'heure où il devait être le plus fréquenté. Ils mangèrent et burent considérablement, puis se firent conduire au Bois et s'y promenèrent silencieusement jusqu'à l'entrée de la nuit. Ils dînèrent rapidement et sommairement dans un bouillon populaire, et se rendirent au théâtre du Palais-Royal pour s'ingérer sans doute une vaste dose de gaîté et de bonne humeur. Chesed observa tout à coup.

– Savez-vous, maître, comment il faudrait terminer logiquement

cette grande journée de récréation et de bamboches... vous ne savez pas ?

– Parle, mon ami.

– Par une excursion à Montmartre.

– Hein ! tu n'es guère pressé de retourner au laboratoire. Si nous faisions la course impure que tu parais désirer, nous perdrions pour longtemps toute action sur nos fluides, nous nous trouverions inertes et désarmés devant la grande demoiselle qui doit nous attendre là-bas. Rien ne détruit et ne dissout la force de projection astrale comme la débauche vulgaire. Retiens bien cela pour ta gouverne.

«Et maintenant, jeune fiancé des ombres, montons en voiture et marchons rapidement vers la victoire hermétique qui nous attend.

Le fiacre pris par les occultistes s'abattit à l'angle de la rue Montpensier et du Théâtre-Français. Nul accident de personne ne se produisit, mais le cheval dans sa chute écrasa un chat qui à cette heure tardive s'était aventuré sur la chaussée.

– Quelle consommation de félins ! se borna à dire Yesod, tandis que Chesed était repris de terreurs vagues. Les savants ne purent se faire accepter par une deuxième voiture malgré leurs offres de pourboires sérieux.

– Eh bien ! sur nos jambes alors, acquiesça Yesod, il est bizarre que toute la création ait l'air de nous repousser.

Il était une heure du matin quand le maître et le disciple se trouvèrent en face de la maison fatidique dont la porte s'ouvrit d'elle-même.

– Passe devant fit Yesod.

Chesed reprit très vivement :

– Après vous, mon cher maître.

IX

Ils entrèrent.

Pour parvenir au laboratoire, il fallait traverser un premier corridor, deux courettes séparées par une barrière en bois, et un deuxième couloir très long faisant à angle droit deux coudes successifs. Toutes les lumières de la maison étaient dès longtemps éteintes.

Le premier corridor fut franchi sans accident notable.

Au moment d'ouvrir la porte donnant accès à la première cour, les deux savants entendirent comme un long gémissement qui semblait venir du laboratoire.

– Tiens, dit Yesod, pourquoi donc cela.

A la barrière qui séparait les deux courettes, les opérateurs aperçurent un gros chat qui semblait leur barrer le chemin.

– Encore, exclama Yesod.

Et d'un coup de pied vif et sec, il chassa la bête qui se sauva en grondant.

Au moment où les nécromants tournaient, en marchant sur la pointe des pieds, au deuxième angle du couloir précédant l'officine, une série de miaulements plaintifs se fit entendre, tandis que dans l'obscurité traversée par une légère pénombre quatre paires d'yeux se montraient vaguement comme des vigies montant la garde dans une nuit de brouillard. Des chats s'étaient massées devant la porte. Ils furent chassés à coups de canne.

Avant d'insinuer la clef dans la serrure, Yesod regarda par le trou et constata que la pièce funèbre était légèrement éclairée.

– Il serait bien curieux, observa-t-il, que cette larve eut allumé une lampe... Allons, courage l'ami Chesed !

La porte s'ouvrit, ils pénétrèrent, et refermèrent vivement à double tour.

Un fort étrange spectacle s'offrit à leurs yeux. Sur le divan, la fausse Netzah était tout de son long étendue dans l'attitude du sommeil, une lumière vague émanait de tout son corps. A côté du divan, sur le parquet même, on pouvait contempler un gros chat noir ayant l'apparence exacte du supplicié de la veille.

– Dissolvons-le d'un coup d'épée, dit Chesed.

– Gardons-nous en bien, répliqua vivement l'occultiste, cette forme est intimement liée à notre fantôme et toute action exercée sur elle se répercuterait infailliblement sur notre chère larve obtenue avec de suffisantes difficultés. Nous allons prendre des moyens plus doux.

Et Yesod s'approcha doucement, se baissa avec d'infinies précautions et s'apprêta à saisir le spectre du félin qui paraissait entièrement matérialisé. Comme le contact allait s'effectuer entre la main du magiste et l'apparence de la bête assassinée, le bras de la fausse Netzah se levant tout à coup, sans que son corps abandonnât la position horizontale, s'abattit sur le poignet de Yesod, qui eut l'impression d'une main de glace le saisissant et l'étreignant...

– Aïe, ne put-il s'empêcher d'exhaler très vivement. Netzah ! je vous ordonne de me lâcher. Cette initiative n'était nullement convenue. La main du fantôme retomba le long du divan. Et il semblait toujours dormir.

Yesod reprit en levant la main droite d'un geste de conjuration énergique :

– Netzah, ce reflet du monde intermédiaire me gène considérablement. Je te commande de le renvoyer toi-même et de faire cesser toute communication fluidique entre ton corps et cette ombre inutile.



Et la main du spectre fit un léger mouvement pour éloigner l'horrible animal.

Yesod tenta encore de le saisir, mais il eut l'impression d'un contact fantastique, une consistance de cire très molle s'offrait à son toucher, et ses doigts parurent s'enfoncer dans une matière sans

résistance à la pénétration. Simultanément une odeur de bête morte se répandit dans l'atmosphère.

– Il faut dissoudre maintenant, dit Yesod. Chesed donne-moi un coup d'épée dans cet abject agglomérat.

Chesed obéit et en quelques secondes l'apparence féline disparut.

Le fantôme était toujours immobile les yeux clos, entièrement allongé, le bras droit pendant à terre.

La lueur s'échappait de sa forme diminuait de minute en minute d'une façon très sensible.

– Elle s'éteint, observa Chesed.

– Alors tant mieux, reprit le maître. C'est un signe que la matérialisation se parachève.

X

– Nous allons procéder commença Yesod, à des expériences de contact avec les plus grandes précautions. Nous avons, en effet, entre nos mains une sorte de vase d'une fragilité extrême qu'il serait tout à fait lamentable d'endommager.

Le magiste s'approcha du divan et étendit doucement sa main droite vers le bras pendant du fantôme. Comme il allait en effleurer la singulière substance, le spectre comme réveillé en sursaut se dressa tout à coup, ouvrit des yeux hagards, et prononça ces paroles tout à fait bizarres :

– *Noli me tangere*.

Chesed avait bondi en arrière en une spontanéité d'effroi qu'il n'avait pu maîtriser.

Il s'écria tout abasourdi :

– Ah çà, mais elle sait le latin maintenant.

– Tu n'y es pas, répondit Yesod, elle ne connaît que le reflet de mes propres pensées. Elle n'est qu'un véhicule fluidique, une sorte de vase contenant l'électricité supérieure qu'est la lumière astrale.

«En étendant ma main, je songeais précisément à la parole mystérieuse du Christ *Noli me tangere*, et le spectre déjà parvenu à une grande subtilité de lecture psychique a répété et reproduit en verbe prononcé le cliché de ma pensée.

Yesod prit une chaise et ordonna au fantôme :

– Asseyez-vous, bien en face de moi.

Le fantôme obéit.

– Etes-vous absolument disposée à m'obéir ponctuellement et minutieusement en toutes choses ?

– Je suis prêt.

– Pourquoi parlez-vous au masculin puisque vous êtes une

femme ?

– Je ne suis ni homme ni femme mais une buée impersonnelle façonnée par vos prestiges.

– Enfin, en voilà au moins une, fit Yesod, qui ne cherchera pas à nous mettre à mort !

Le fantôme s'écria d'une voix claire et frémissante :

– Je m'imagine, au contraire, que je vais commettre un assassinat sur vos deux personnes.

– Cela accentue la ressemblance, fit Yesod, mais je vous le défends.

– Vous êtes le maître.

– Avez-vous d'abord cette incroyable vigueur que nous exhiba récemment Netzah ressuscitée ?

– Expérimentez.

Yesod prit une tige de fer de deux centimètres d'épaisseur et la tendit au simulacre.

En un seul mouvement et sans effort apparent, la tige fut désagrégée et rompue.

– Vous ressemblez par trop à l'original, fit alors Yesod. Je vous suggère impérativement de dépouiller cette force tout à fait inutile, ainsi que tout projet et toute idée de vengeance matérielle.

– Vous êtes le Maître.

– Et pourtant la brutalité et la vigueur exceptées, je vous commande d'être aussi semblable que possible à la Netzah que nous regrettons.

– J'obéirai.

– Approchez de notre modèle avec toute l'exactitude dont vous êtes capable et qui doit être grande.

– J'approcherai... mais.

– Quoi mais ?

– En dépouillant toute vengeance et toute haine, je créerai entre moi et celle dont je ne suis que la vaine image une différence tellement considérable...

– Il faut concilier ces antinômies.

– Je m'efforcerai.

– Je vous le suggère, je vous l'ordonne. Quittez absolument ce que nous ne voulons pas en vous et cependant reproduisez avec une fidélité mathématique l'être disparu que vous représentez.

– Il y a un moyen.

– Voulez-vous me le dire.

– Je ne puis vous le dire, car en l'énonçant je me trouverai indirectement vous désobéir, ce que je ne puis physiquement faire.

– Me désobéir... Expliquez-vous.

– J'ai trouvé dans votre inconscient supérieur où je lis avec une facilité extrême la solution du problème antinomique que vous m'avez proposé.

«Or, votre inconscient supérieur domine métaphysiquement votre volonté consciente. En cas de discriminant entre ces deux éléments, c'est au premier que je dois obéir pour exécuter rigoureusement le propre commandement issu de vos lèvres.

Yesod et Chesed se regardèrent ébahis.

L'alchimiste murmura :

– As-tu sténographié cette phrase d'une si étrange profondeur.

– Oui, maître... mais je crois que ma raison se perd.

XI

Yesod s'adressa au fantôme :

– Aucun éclaircissement ne nous viendra-t-il par vous, au sujet de cette déclaration tout à fait singulière.

– Je puis vous dire une seule chose... il faut que vous éprouviez par moi une grande douleur morale.

«Vous m'avez ordonné de ressembler le plus possible à la vraie Netzah avec certaines restrictions. Cet ordre sera exécuté *contre vous-même*, et cependant par vous-même en somme puisque c'est vous qui l'avez formulé. Il existe une autre limite à l'accomplissement de vos désirs... la grande loi normale et fondamentale du fluide astral. vous devez faire en sorte que la concrétisation qui constitue ma forme ne rencontre aucune pointe.

«Ce fait me dissoudrait inévitablement.

L'ésotéricien poursuivit :

– Vous paraissez enveloppée d'un manteau de peluche blanche comme d'une espèce de sortie de bal. Ce que j'appellerai cette superstruction fait-elle partie intégrante de votre personne fluidique, ou n'est-elle à votre double que ce que peut-être un vêtement à un corps humain ?

Le spectre eut un tressaillement et leva ses bras :

– Ce manteau n'est qu'une modification superficielle de ma substance, il tient à moi par des liens intimes.

– Comme une tunique de Nessus.

– Comme une tunique de Nessus. Un accident survenu à cette enveloppe se répercuterait sur moi-même.

– Et nous devrons toujours nous abstenir de tout contact avec vous, nous ne pourrons même vous donner la main ?

– C'est dangereux... Puis vous seriez funèbrement impressionnés par le froid glacial que vous ressentiriez. Je ne suis qu'une larve issue

des basses régions de la Mort, je dois garder la température d'un cadavre.

– Nous prendrons toutes les précautions pour que vous ne soyez pas endommagée.

– Me préservez-vous de la dent des chats.

– En voilà une idée.

– Prise comme toutes dans votre inconscient. Réfléchissez bien docteur Yesod.

Yesod considéra Chesed avec stupéfaction, puis il se retourna vers la fausse Netzah.

– Si aucun accident ne se produit en du genre de celui dont nous venons de parler, belle Netzah, vous ne quitterez plus.

– Vous verrez ! Creusez votre inconscient, vous y trouverez réponse à tout... et notez soigneusement vos rêves qui ne sont que des manifestations plus ou moins claires de l'inconscient.

– Quel puits de science!

– C'est vous qui êtes le puits, et comme le soleil en la circonstance, je ne suis moi que le petit rond de lumière illusoire qu'on voit briller au fond de l'abîme.

– De la poésie maintenant... Voyons, Netzah, car enfin pour nous vous êtes Netzah, quelques interrogations encore.

Avez-vous besoin de nourriture ?

– Je prends ma nourriture dans l'Aour astrale.

– Boiriez-vous du vieux vin de Nuits ?

Un cri terrible sortit de la bouche du fantôme.

– Si je n'étais pas, dit-il, sous le pouvoir d'une suggestion antérieure, la phrase que vous venez de prononcer serait immédiatement punie de mort.

– Bien, fit Yesod, demeurez suggestionnée. Voulez-vous que nous nous reposions jusqu'au lever du jour, nous dresserons ensuite le programme de notre action commune.

– Reposez-vous, fit le spectre. A votre réveil vous me verrez de telle façon que je vous paraîtrai bien être la vraie Netzah ressuscitée... seulement vêtue d'un péplum blanc et coiffée d'un voile de la même couleur.

– Pouvez-vous éprouver des sensations ?

– Je puis seulement manifester que j'en éprouve... mais tout cela n'est qu'illusion. Si je recevais un choc, un coup, une blessure, c'est vous-même qui les ressentiriez probablement à moins de contre-suggestion spéciale.

– Ah ! diable, dit Yesod, je contre-suggère... et Chesed aussi ?

– Non, Chesed n'est qu'un bon petit jeune homme qui a des diplômes, vous êtes un vieux démon.

– Merci... et bien Netzah, et bien Chesed, achevons notre nuit en fermant un peu les yeux.

XII

Ce fut presque simultanément qu'ils s'éveillèrent. Il était grand jour.

La fausse Netzah paraissait sommeiller sur le divan.

– As-tu rêvé ? demanda Yesod.

– Oui maître, fit Chesed. j'ai fait un songe pénible, plus stupide encore que douloureux.

– J'en dirai autant, répartit Yesod, mais je n'attache pas une grande importance dans les conjonctures présentes à ces phénomènes de plan intermédiaire. Les réalités ont été si inattendues, si baroques, au moins dans certains détails, qu'il n'est point étonnant que les visions nocturnes succédant à ces apparitions vraies aient été frappées au coin d'une parfaite incohérence.

«Toutefois je te dirai que je n'augure pas bien de la suite et de la fin de notre expérience. J'ai bien obtenu en somme ce que je voulais, ce que je m'étais à peu près annoncé à moi-même, mais il s'est produit des accidents dignes des baraques foraines, et nous sommes pourtant des gens sérieux. Ne provoquons pas le réveil de notre simulacre, laissons-le surgir de lui-même, souffrons que la nature, ou la surnature si tu veux, agisse spontanément, et bornons-nous, jusqu'à une manifestation quelconque, à une observation minutieuse et prudente.

XIII

Les ombres de la nuit étaient totalement dissipées, et les savants avaient devant eux leur créature qui présentait de tout point l'apparence d'un être humain enveloppé d'étoffes blanches et doué d'une face extrêmement pâle.

– Il serait curieux, fit Yesod, d'examiner si cette larve qui se substente évidemment de bien des fluides inconnus de l'atmosphère seconde, si cette larve, dis-je, présente les symptômes de la respiration normale. Veux-tu écouter ?

Chesed obéit sans grand empressement.

Il approcha son oreille, très pâle lui-même et très ému, jusqu'à effleurer presque la bouche du fantôme, et demeura une dizaine de secondes en son poste d'observation plutôt désagréable. Puis il s'éloigna avec la même lenteur défiante et dit :

– Aucun bruit de souffle, mais toujours cette même impression de toile d'araignée que l'on vous passerait sur le visage, et que l'on

éprouve dans le voisinage d'une machine électrique en mouvement.

– C'est très logique, reprit Yesod, tout cela est fluidique. Veux-tu que je la fasse bouger, sans la toucher ?

Chesed s'inclina sans répondre.

Yesod se dirigea vers le vase auxiliaire où, après l'explosion de l'urne, il avait enfermé les cendres éparses de Netzah.

Il donna une légère chiquenaude au bord supérieur. Immédiatement, le fantôme tressaillit, sans toutefois ouvrir les yeux. Quatre contacts de la même espèce amenèrent quatre frissons pareils accompagnés d'un rictus de lèvres, et d'un pincement des narines assez lugubres à contempler.

– Nous gâtons les lignes de notre admirable vierge, dit Yesod... Nous démontrons en tout cas le lien astral qui relie notre condensation démoniaque aux restes calcinés de notre belle demoiselle.

Mais enfin il est temps que l'opération se poursuive.

– Netzah, levez-vous, commanda Yesod.

Le fantôme ouvrit les yeux, mais ne remua pas. Des yeux hagards, d'une fixité impressionnante, toutefois dépourvus de la flamme vitale.

– Arrangez-moi ces yeux torves, ma belle enfant, continua l'alchimiste, ne faites pas *vilain* ainsi.

Netzah eut plusieurs clignements de paupières à la suite desquels son regard devint presque un regard humain.

– Nous progressons... maintenant levons-nous.

Quelques mouvements se produisirent dans l'ensemble du corps étendu.

L'hermétiste s'approcha et leva la main droite :

– Netzah, je vous suggère et je vous commande de vous réveiller... et sans brusquerie, sans contractions, comme une petite fille qui sort de son dodo... allons.

Netzah se dressa sur son séant et répondit, d'une voix très douce, comparable aux accents d'un cantique lointain :

– Suis-je bien comme cela.

– Oh ! elle est charmante, dit Yesod.

– Elle ne fait pas regretter sa sosie, confirma Chesed.

XIV

– Admirable apparence de la belle Netzah, prononça Yesod, êtes-vous théologienne ?

– Je dois résumer la théologie de ma représentée.

– Qui ne valait pas grand chose, voyons !

– Et la vôtre, maître, puisque mon intelligence doit en somme être surtout un reflet de votre esprit. Suis-je logique au moins ?

– Extrêmement. Il est bien entendu que vous ne serez pas méchante et que sur ce point vous n'inviterez pas votre double terrible.

– J'obéirai, je vous le répète, à notre première suggestion. Je serai autant que possible, la reproduction de Netzah, moins la vigueur physique, moins la volonté de vous infliger la mort ou une souffrance physique.

– Pourquoi insistez-vous sur ce mot, ou une souffrance physique ?

– Parce qu'il y a des souffrances qui ne sont pas physiques.

– Expliquez-vous.

– Je ne m'expliquerai point encore pour demeurer dans l'obéissance à votre commandement primitif.

Après quelques instants de silence, Yesod reprit :

– Netzah, il y a une similitude qui vous manque.

– Laquelle, maître Yesod ?

– Une à laquelle je pense et que vous devez pouvoir lire dans ma pensée réfléchie puisque vous lisez dans mon inconscient.

Le spectre poussa un soupir et porta la main à sa poitrine, une petite tache rouge se détacha sur la blancheur de ses voiles, tandis que son visage prenait une expression douloureuse.

– Qu'est cela ? fit Chesed, interrogeant son maître.

– Une des plus curieuses expériences, ou plutôt un des détails les plus singuliers et intéressants de notre expérimentation. Tu te rappelles qu'en notre premier périple, *in fine*, devant le four crématoire qui achevait de dévorer le corps matériel de notre ressuscitée, réexpédié *ad patres*, je dus d'un coup d'épée, ou mieux d'un mouvement d'arrêt dissoudre le double qui marchait sur nous dans des intentions nettement hostiles... Eh bien, j'ai pensé à ce petit fait quand tout à l'heure je parlais à cette coque astrale, et tu vois qu'immédiatement l'apparence de la blessure s'est montrée avec l'imitation de la sensibilité.

– Curieux et prodigieux, fit Chesed.

– Oh ! tu n'es pas au bout de tes étonnements, et sur ce point, je te ressemble. Vous souffrez réellement, ma pauvre Netzah.

– J'en ai l'air.

– Y a-t-il un moyen rapide de guérir ou plutôt d'effacer cette blessure qui en tout cas dépare votre admirable silhouette.

– Suggérez mentalement avec énergie.

Le magicien concentra vigoureusement sa pensée suivant l'indication de son sujet et en quelques minutes, l'apparence traumatique se dissipa.

– Voulez-vous rester ici, Netzah, du moins provisoirement ? interrogea Yesod, car j'ai quelques visites urgentes à faire.

– Je suis à vos ordres.

– Voulez-vous garder Chesed ?

– A votre idée.

– Chesed, demeures-tu avec mademoiselle ?

– Toute décision vous appartient, maître, répondit Chesed, avec un ton qui manifestait peu d'enthousiasme.

– Surtout, reprit Yesod, ne tente rien de nouveau, n'imagine aucune expérience provenant de ta propre initiative... Tu casserais ce beau joujou, ce qui serait lamentable

– Soyez tranquille, maître.

Quelques minutes plus tard, l'ésotéricien allait frapper à la porte du fameux docteur Flatuau, président de l'Académie de médecine. Il lui conta par le menu ses deux expériences formidables et le savant officiel le laissa développer son récit pendant une heure environ. Quand il eut terminé :

– Eh bien, interrogea Flatuau.

– Eh bien, n'y a-t-il pas là matière à une belle communication académique.

– Mon cher... non... en aucune façon. Vous vous ferez traiter de fou, d'halluciné ou de farceur.

– Telle est votre opinion sur moi.

– Voyons, Yesod, vous me jurez sur l'honneur que vous n'avez pas rêvé et que vous ne voulez pas me mystifier.

– Sur le plus sacré de tous les honneurs.

– Eh bien !... je vous crois... mais personne ne m'imitera, vous pouvez en être certain.

– Voulez-vous venir en mon laboratoire ?

– Franchement non, dit Flatuau, j'adhère à la possibilité des événements que vous me racontez, sans en être troublé outre mesure. Si je voyais, je serais capable d'en perdre la raison ou tout au moins la douce tranquillité de ma psychologie superficielle.

– Je vais voir le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

– Essayez-en, mon cher ami, je ne sais pas si vous aurez lieu de vous en féliciter.

Berthevin reçut Yesod avec une grincheuse indignation.

– C'est à moi, s'écria-t-il avec des gestes tragiques, à moi qui connais et suis seul à connaître toute la Science humaine, que vous venez conter de semblables balivernes. Si je n'avais des égards pour vos cheveux blancs, je vous poursuivrais devant les tribunaux pour outrages ou je demanderais votre internement à Sainte-Anne.

– Vraiment, cher et éminent chimiste.

– Oui, je sais que vous, vous êtes alchimiste, et que vous me

méprisez.

– Voulez-vous venir voir ?

– Pour qui me prenez-vous ?

– Pour un savant sincère.

– Pour un gogo... avec quelle délectation vous moqueriez-vous de moi si vous réussissiez à m'amener à votre cabinet de Barbe-Bleue ! Quelles gorges chaudes feriez-vous avec ce petit maladroit de Chesed à qui vous faites perdre son temps et qui sera refusé à l'agrégation, mais enfin, vous êtes vous dit ceci, en nous mettant dans l'hypothèse de votre véracité : si tout cela n'est pas un mensonge, Berthevin ne sera plus qu'un comparse parmi les sous-savants du XX° siècle !

XV

L'hermétiste s'en alla frapper à la porte de Fauvetière, le nouveau converti, la précieuse recrue faite par la religion catholique dans le camp des ironistes indifférents. Fauvetière écouta Yesod avec un demi-sourire d'une parfaite impertinence et se borna à lui répondre :

– Monsieur, je suis catholique.

– Moi aussi, Monsieur !

– Et vous vous occupez de choses semblables ?

– Lisez votre catéchisme à l'article du diable et des superstitions, Monsieur.

– Ni ce Monsieur ni ces choses n'ont à faire quoi que ce soit dans la question qui nous occupe.

– Pourtant, monsieur, si vous n'êtes pas un prestidigitateur, ce que je veux bien admettre, vous êtes un sorcier.

– Vous en êtes là... vous vous bornez aux diaconales.

– Dieu ne m'en demande pas davantage.

– Alors, selon vous, Robert Houdin ou Messire Satanas.

– C'est cela même.

– Je vous représente Satan.

– Peut-être.

Après Fauvetière, l'alchimiste alla trouver le vieux Colline, de l'Académie des Inscriptions.

Colline s'effara, ouvrit des yeux de grenouille et argua aussi de son catholicisme pour repousser les expériences d'Yesod.

– Mais, reprit celui-ci, je vous répète ce que j'ai dit à Fauvetière, je suis aussi catholique que vous... plus peut-être, car je sers la religion et vous la compromettez en vous refusant à entrer dans l'examen de faits nouveaux.

– On ne parlait pas de tout cela de mon temps. Quand les gens

étaient morts... on se bornait à les enterrer après les cérémonies d'usage.

– Mais vous ne trouvez pas cela intéressant ?

– Seulement dangereux... très dangereux.

– Mais la foudre aussi est dangereuse, et également la dynamite, et encore l'acide prussique, et vous ne les niez pas; et vous expérimentez à leur sujet.

– Tout cela est dans les livres classiques.

– Bonsoir, Monsieur Colline. Dieu vous ait en sa garde.

– Qu'il daigne, Monsieur, éclairer votre âme.

– Oui, se répéta à voix haute Yesod en quittant la tanière du vieux bredouilleur, toutes les Académies y passent. Voyons un peu celle, plus fantaisiste, des Beaux–Arts.

Et il se fit conduira à l'atelier de Karl Duranus.

– Très joli, très très joli, riposta le peintre, au récit de l'hermétiste, il y aurait là un charmant motif de toile, l'occasion d'une intéressante recherche de couleurs, de reflets, de chatoiements, de clair obscur, de pénombre, des trouvailles ! des trouvailles !

– C'est un côté tout extérieur de la question.

– Le seul intéressant... en dehors des contours et des jeux de lumière, ma compétence cesse... j'ai bien fait tourner des tables autrefois.

– Ah ! ne comparez pas, s'il vous plaît !

– Mais si, mais si, c'est absolument la même chose. Cela énerve un moment, donne une trépidation au cerveau, cela vous attire, cela vous hallucine... mais à mon âge, voyez–vous... en dehors de notre métier, nous ne devons plus rien voir.

Et Karl Duranus entraîna son interlocuteur vers une toile qui regardait le mur et qu'il retourna d'un geste élégant.

– Vous voyez, annonça Duranus, c'est un paysage... et bien, ne trouvez–vous pas merveilleux qu'un peintre de portraits, comme moi, aborde le paysage avec un succès pareil !

– Oui, dit Yesod, très froidement et sans une ombre d'arrière–pensée, Karl égale Poussin et Duranus égale Vélasquez, je félicite votre cumul.

– Hé! Hé! Vous croyez plaisanter, Monsieur, vous venez d'exprimer sans la partager, évidemment, l'opinion d'un grand nombre de critiques d'art.

– Et la vôtre.

– Mais oui.

– Je vais voir un prêtre, fit Yesod, en tournant le dos... pas le père

Alta, je le compromettrais, et je sais qu'il a mes idées, mais quelqu'un des coqs de l'archevêché.

L'hermétiste tomba sur l'abbé Bertin de Coussergues.

Le jeune ecclésiastique arriviste lui répondit avec une fatuité attireuse de gifles :

– Monsieur, ces choses–là concernent le clergé. Ce ne sont pas là des matières laïques. Les laïques ne doivent pas s'immiscer dans les questions réservées aux clercs. Nous seuls, sommes compétents et avons grâce d'état.

– Vous ne voulez pas venir chez moi ?

– Pour vous exorciser, je veux bien.

– Eh bien, je voudrais vous y voir, mon pauvre abbé, pratiquer les rites dont vous ne soupçonnez ni la tradition, ni le symbolisme. Vous m'avez encore l'air d'être de la force du père Wasa, ce jésuite de la rue de Sèvres, qui chasse le démon du corps de ses pénitentes tous les mois régulièrement.

XVI

En quittant les bureaux ecclésiastiques, le magiste se dit à brûle–pourpoint :

– Voyons ce que dira l'écrivain le plus à la mode, le dramaturge incomparable – *vulgo loquendo* s'entend.

Et il se fit conduire au superbe appartement de Sarrèche; Sarrèche accueillit Yesod avec sa bonhomie habituelle vive et pétillante, cordiale et un peu loquace. Il prit le premier la parole :

– Vous êtes candidat à l'institut, M. Yesod, demanda–t–il d'un ton enjoué... il y a longtemps que vous devriez porter l'habit aux palmes vertes.

– Dieu m'en préserve... j'ai évoqué et matérialisé un fantôme après mort, résurrection, seconde mort et incinération de la personne vivante, je veux naturellement communiquer ma découverte colossale aux savants contemporains... Il me rient au nez et m'injurient. L'ordinaire pour un peu m'anathématiserait.

– J'ai fait une pièce là–dessus, interrompit Sarrèche avec un grand geste... Ces questions–là sont, en effet, des plus captivantes... Vous avez vu ma pièce, l'an dernier: Médiumnité.

– Non, Monsieur, je regrette.

– Ah! tant pis !... tant pis !... vous auriez trouvé là tous les éléments de la réponse que vous venez chercher.

– Mille pardons ! je ne veux pas chercher de réponse.

– Alors quoi ?

– Je viens vous faire part de ma découverte.

– Très belle... très belle, je connais tout cela.

– Vous avez vu une résurrection d'un fantôme après la mort seconde ?

– Je vous dis que j'ai une pièce.

– Mais préalablement, avez-vous vu ?

– Jamais de la vie, je m'imagine.

– Excusez-moi, mais ce n'est pas bien... scientifique ce que vous me dites là.

– Mais je vous crois, j'ajoute une foi entière à tout ce que vous me dites. Le spiritisme n'a d'adhérent plus convaincu ni plus fidèle...

– Il ne s'agit pas de spiritisme.

– Mais si ! mais si ! j'y crois vous dis-je, inutile de prêcher à un converti... L'important...

– L'important... ?

– Est de voir si vous avez trouvé une idée dramatique nouvelle... vous comprenez ?

– Je comprends que tous, les plus intelligents, les plus érudits, les plus sagaces ne font que s'écouter eux-mêmes, et que se livrer à la contemplation aussi incessante qu'indécente de leur propre nombril.

– Je suis auteur dramatique; cher Monsieur...

– Vous êtes aussi homme et intellectuel.

– Oh ! j'ai l'esprit ouvert à toutes choses, à tous progrès, à toute découverte, ce qui vous le démontre, c'est que je me suis occupé de médiumnisme, seulement, vous comprenez, vous concevez, je ramène tout à mon art.

– C'est bien ce que je disais, le nombril... toujours le nombril.

– Nous en recauserons, j'écrirai quelque chose là-dessus. Je vois d'ici Mme Sarah Bernhardt en fantôme... je vous consulterai pour les détails et la mise en scène.

Et pourtant, se disait Yesod à lui-même, j'ai visité le gratin, il n'y a pas là à dire... et je ne trouve que des hostiles ou des indifférents... Voyons Aurèle, le roi des échotiers et des spirituels.

Yesod frappa à la porte d'Aurèle. Il lui conta de la façon la plus succincte et la plus résumée son peuple expérimental et sa course désespérée à la conquête d'un auditeur bienveillant et sérieux. Il termina ainsi :

– Et figurez-vous que Sarrèche qui n'est pourtant pas sot, n'a trouvé à me répondre que ceci :

– Vous méritez l'habit aux palmes vertes.

– Ah ! non, s'écria Aurèle, vos collègues vous brouteraient.

– J'aime mieux votre saillie que leurs vanités, mais que pensez-vous de ma communication ?

– S'il s'agit d'esprits, la réponse la plus spirituelle est la suivante... Montrez-moi, nous causerons ensuite.

– A la bonne heure.

– Ce n'est pas que je sois incrédule, mais vous m'obligerez beaucoup en me faisant voir l'invisible.

– Quand vous voudrez.

– Je ne suis pas content, dit Yesod à Chesed, j'ai vu neuf grands personnages de la science, de la littérature, de l'Eglise. A part le dernier, le journaliste, qui a fait preuve de bon sens, je n'ai trouvé que crétinisme, pédantisme, obscurantisme, égoïsme. Aurèle lui, le plus intelligent de tous, m'a promis sa visite, Il faut mettre notre larve en état de recevoir cette présentation et de nous faire un peu d'honneur.

Le fantôme ouvrit les yeux et s'étira longuement, d'une façon un peu effrayante.

– Vous êtes belle comme le jour, observa Chesed.

– Ou comme une nuit de pleine lune, confirma Yesod.

– Oui, oui... nous y arriverons, reprit l'apparence.

Les deux savants se regardèrent pour se demander :

– Que peut-elle vouloir dire ?

Yesod s'approcha.

– Allez-vous être bien docile ? fit-il.

– Le temps qu'il faudra pour étonner vos ânes.

– Quels ânes ?

– Vos visités d'aujourd'hui.

– J'en ai vu neuf, un seul viendra.

– Tout le contraire, un seul ne viendra pas.

– Vous lisez cela dans mon inconscient,

– Tout juste.

– Elle est raide celle-là.

– Vous allez bien voir.

XVII

Comme la fausse Netzah achevait d'énoncer le pronostic, un coup de sonnette retenti à la porte du laboratoire.

– Ouvre seulement le petit vasistas, ordonna Yesod à Chesed, personne doit pénétrer ici sans inspection préalable.

– Vous avez raison de n'ouvrir que le guichet, approuva le spectre, ce qui va entrer pourra passer par cette mince fenêtre.

C'était effectivement un petit bleu ainsi conçu :

Cher monsieur Yesod,

Contrairement à ce qu'il est dit dans la chanson de l'Invalide à la tête de bois, contrairement à l'opinion de ce vieux sceptique de saint Thomas, je n'ai pas besoin de voir pour croire. L'affirmation d'un intellectuel comme vous me suffit et la conclusion la plus spirituelle, sans calembour qui en la conjoncture, s'impose à votre serviteur, est de se faire catholique. Ce à quoi je vais vaquer. Vous avez fait d'une pierre deux coups, et non seulement arraché une ombre à l'autre monde, mais ce qui vaut mieux, une âme au chemin de l'enfer.

Votre bien dévoué Aurèle.

– Pas si bête, murmura Yesod avec gravité.

– Mais inattendu, poursuivit Chesed.

– Bien fou serait celui qui voudrait prédire de la façon complète les phénomènes auxquels nous assisterons.

Nouveau coup de sonnette.

– Cette fois le guichet sera insuffisant, dit Netzah.

Chesed ouvrit le petit vasistas et se retournant vers son maître :

– Un monsieur décoré, en habit et sans chapeau.

– Réussi comme fantastique.

Une voix grincheuse se fit entendre du dehors :

– Le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

– Ah ! Berthevin, fit Yesod en ouvrant les bras.

Chesed entrebâilla la porte et le savant se précipita avec ces paroles hâtivement prononcées :

– Je vais à un five o'clock chez Trouardel, un coup de vent m'a enlevé mon chapeau, voulez-vous m'en prêter un ?

– Le mien, reprit Yesod.

– J'en profite pour jeter les yeux sur votre vision.

Netzah fit alors entendre un rire étrange et laissa échapper ces paroles :

– Il va en habit aux fives o'clock.

Berthevin se retourna avec brusquerie et aperçut le spectre.

Il pâlit légèrement puis voulut immédiatement réagir contre ce fâcheux excès de crédulité.

– C'est tout cela, interrogea-t-il.

– Pas autre chose, fit Yesod.

– C'est une pensionnaire de la Salpêtrière... tout bonnement, et vous voulez me faire croire...

– Voulez-vous, dit Yesod, vous approchez et bien regarder.

– Vous plaisantez, fit le chimiste, en détournant la tête. Vous voulez me rendre complice d'une semblable supercherie ?

– *Oculos habent et non videbunt*, prononça le spectre.

– Je suis édifié, fit Yesod.

Comme Berthevin s'éloignait dans son ridicule accoutrement, il se croisa avec Flatuau, le président de l'Académie de Médecine. Ce nouveau venu s'avança à pas lents la main gauche sur les yeux, ne négligeant pourtant pas un regard furtif glissé entre le médius et l'annulaire.

– Mon cher Yesod, dit-il, j'aime mieux ne rien voir pour demeurer impartial, mais je préfère en appeler à votre raison, à votre sagesse pour vous prier de ne pas persister en vos étranges affirmations. Vous savez ce qui est arrivé à William Crookes qui, lui aussi, avait évoqué et matérialisé des larves. On l'enferma pendant six mois dans une maison de fous. Je vous octroie cet avertissement tutélaire, et je m'en vais incontinent après vous avoir donné une simple poignée de mains avec un souhait bien sincère de guérison psychologique.

Et le docteur Flatuau s'éloigna sans jeter comme le pauvre Orphée un coup d'oeil en arrière.

– C'est inconcevable, exclama Yesod, et ce sont des hommes sérieux... des philosophes, prétendent-ils.

Quelques minutes après le départ de Flatuau, Fauvetière et Colline frappaient à la porte.

Ils saluèrent cérémonieusement, prirent place en deux fauteuils qui leur furent indiqués par Chesed et regardèrent longuement, sans rien dire; le fantôme toujours assis sur le divan et qui dirigeait sur eux ses grands yeux largement ouverts.

Fauvetière finit par dire :

– C'est cela.

– Oui, cher Monsieur.

Et Colline d'ajouter :

– Eh bien quoi, c'est une personne comme une autre.

– Voulez-vous lui donner la main.

– Qu'en pensez-vous Fauvetière ?

– Ne faites pas cela, cher et vénérable collègue. Nous voyons une femme, à l'aspect un peu étrange, venant je ne sais d'où... probablement de beaucoup moins loin que l'autre monde...

Netzah, à ces paroles, surgit brusquement et se dirigea sur Fauvetière. Les deux hommes se levèrent avec précipitation et se retirèrent vivement en arrière.

– Arrêtez, Netzah, ordonna Yesod, vous effrayez ces messieurs.

– Mais du tout... du tout, dit le plus jeune au plus vieux.

– Vous n'avez nulle crainte cher Monsieur Colline, n'est-ce pas ?

– Mais non... mais non... fit l'octogénaire avec des tremblements dans la voix.

– Voulez-vous, reprit Yesod, que je laisse Mademoiselle vous

donner une poignée de mains.

– Non. non, non ! Pas d'inconvenances, s'écria Fauvetière livide et tout agité de frissons.

– Alors ?

– Alors, mon cher monsieur, nous avons assez vu et nous allons vous souhaiter le bonsoir si tel est l'avis du vénérable Monsieur Colline. Il faut d'abord, avant toutes choses vous arranger avec l'orthodoxie, obtenir de l'archevêché une interprétation conforme aux saines doctrines.

Et les visiteurs s'en allèrent et firent claquer la porte.

XVIII

Dix minutes s'écoulèrent.

Le bruit d'une canne nerveuse se fit entendre dans le couloir et deux coups très secs furent frappés à la porte.

Chesed ouvrit avec précautions.

C'était le peintre Karl Duranus.

Il marcha droit à Yesod en faisant tourner avec une grande dextérité le jonc flexible qu'il tenait à la main.

– Une seule chose me préoccupe en votre histoire, dit-il avec un ton légèrement outrecuidant, une seule chose, entendez-vous.

– J'entends bien...

– Voilà votre médium.

Et il montrait Netzah.

– Non pas mon médium... ma matérialisation.

– Cela revient au même.

– Au contraire, c'est bien supérieur.

– Alors nous sommes d'accord. Mademoiselle pourrait-elle me mettre en communication avec l'âme de Vélasquez ?

– Nous sommes sérieux ici, reprit Yesod un peu agacé.

– Mais moi aussi, reprit Karl. Votre fantôme est-il capable de me mettre...

– Vous répétez une sottise, prononça Netzah, d'une voix très harmonieuse et très douce.

– Vous abusez de vos prérogatives spectrales, Mademoiselle.

– Pourquoi m'adressez-vous des questions saugrenues ? Avez-vous vu un médium qui vous ait mis en communication avec Vélasquez, voyons maître ?

– Si j'en avais vu, je ne serais pas ici.

– Et vous, l'homme intelligent, très intelligent même, vous croyez que les âmes des grands hommes depuis des siècles désincarnées sont ainsi à la disposition des vivants... vous vous êtes imaginé cela.

– A quoi bon le spiritisme alors.

– Le spiritisme n'est bon à rien, dit Yesod.

– Et que faites-vous ici ?

– De la science.

– Enfin vous prétendez avoir des tuyaux sur l'au-delà ?

– Nous ne sommes pas sur le turf... nous ouvrons le grand livre magique et nous n'en sommes encore qu'à l'alphabet.

– Vous me rappellerez quand vous serez plus avancé.

– Vous ne faites pas un croquis de mon spectre ?

– Tout est irréel ici... je ne suis pas un impressionniste.

– Mais vous avez l'air passablement impressionné.

– Enfin, Mademoiselle veut-elle me dire ce que l'au-delà pense de mon talent.

– Bien peu de chose, murmura Netzah, presque à voix basse.

– Vos revenants ne manquent pas d'impertinence, hurla Duranus, bonsoir Monsieur, je dirai partout qu'il n'y a rien de sérieux dans votre médiumnité, vous êtes incapable de me donner les renseignements les plus élémentaires.

– A qui le tour ? interrogea Yesod

– Tout vient à point à qui sait attendre, reprit Netzah, et tous y viendront, ne craignez rien.

A ces mots arrivaient simultanément le dramaturge Sarrèche et le petit secrétaire de l'archevêché, l'abbé Bertin de Coussergues.

– Commencez, commencez, monsieur l'abbé, fit l'écrivain et il s'assit le front dans les mains.

– Cela fait le compte, dit Chesed.

– Alors Monsieur, dit l'ecclésiastique s'adressant à Yesod, cette sorte de dame que j'aperçois...

– Il est encore poli, murmura Netzah.

– Est une vision que vous avez évoquée.

– Oui, monsieur l'abbé.

– Et vous vous dites chrétien.

– Oui, monsieur l'abbé.

– Chrétien et nécromant ?

– Oui, monsieur l'abbé.

– Nous allons bien voir ce que peut être cette histoire, car si ce n'est pas une farce, c'est nécessairement le diable.

Et le prêtre retirant un goupillon d'une gaine de fer blanc qu'il avait apportée, aspergea vivement Netzah, avec ces paroles presque ragées :

– *Vade retro Satanas*.

Nul phénomène ne se produisit.

– Vous voyez bien que c'est une blague, fit Bertin de Coussergues en haussant les épaules, vous auriez pu vous dispenser de me faire perdre ainsi mon temps.

Et il s'éloigna à grands pas.

Dès qu'il fut sorti :

– En voilà un nunu, dit Sarrèche... mais je n'ai pas de préjugé, pas de parti pris, je viens pour m'instruire... pour observer... pour expérimenter.

– Bien sûr, interrogea Yesod sceptique.

– Touchez la main de Mademoiselle.

Sarrèche s'approcha et exécuta le mouvement indiqué.

– Aïe ! Aïe ! s'écria-t-il, mais c'est de la glace... de la triple glace comme au Café Napolitain... Mademoiselle puisque vous devez tout savoir, ai-je bien parlé de l'au-delà dans ma pièce Médiumnité ?

– Un peu superficiellement, répondit Netzah.

– Voulez-vous que nous refassions le drame en collaboration... et vous y jouerez un rôle.

– Vous n'êtes, comme tous les autres, préoccupé que de vous même, de vos travaux, de votre gloire... si gloire il y a.

– Continuons à expérimenter... permettez-vous que je vous soupèse... vous devez peser moins qu'une plume.

– Si le docteur Yesod y consent.

– Faites donc, accorda le savant, je ne demande que cela.

Sarrèche essaya de soulever Netzah, mais ses mains se perdirent dans une substance à demi fluide qu'il ne put malgré tous ses efforts appréhender.

– C'est bien un fantôme, concéda-t-il en se retournant vers les hermétistes.

– Etes-vous prêts à l'affirmer, demanda Yesod.

Sarrèche réfléchit quelques instants et dit gravement:

– Le dramaturge ne parle que par ses livres : j'écrirai un nouveau drame: le *Spectre vivant*.

XIX

– Je crois maintenant terminée la série des visites, articula Yesod, avec un ton de lassitude et un geste d'écoeurement. Telle est la façon dont l'élite envisage la plus belle expérience biologique qui ait jamais été accomplie.

– Vous avez encore, maître Yesod, dit Netzah trois personnes à recevoir... en deux fois. Envoyées par le très aimable Berthevin.

Un coup de sonnette retentit.

– Comme annonciation vous êtes remarquable, fit Yesod.

C'étaient les deux célèbres aliénistes Magnus et Segala.

Magnus le doyen et le plus illustre prit la parole.

Il tendit la main à Yesod, avec ces mots:

– Mon cher confrère, il paraît...

Yesod ne laissa point prendre sa dextre et coupant la parole au médecin en chef de Saint-Anne.

– Vous voulez me faire enfermer, n'est-ce pas ?

– Ah ! croyez-vous, s'écria Ségala.

– Fermement... et vous êtes expédiés ici par Berthevin, un savant très illustre en sa partie, mais une vilaine âme vaniteuse et jalouse...

– Qui a pu vous dire, ébaucha Magnus.

– Mon fantôme.

– Très fort votre fantôme.

– Et il vous prie, prononça le spectre d'une voix terrible dont frissonnèrent les intrus, de laisser en paix le docteur Yesod, ou bien je vais entrer en danse.

– Nous sera-t-il permis d'expérimenter, interrogea Magnus d'une voix très altérée.

– Une toute petite expérience, insista Segala.

– Entendez-vous avec Mademoiselle, fit Yesod.

Magnus s'adressa à la fausse Netzah.

– Voulez-vous...

– Sortez d'ici, reprit vivement le spectre en marchant droit sur les aliénistes sans que ses pieds semblassent toucher la terre.

– Je suis halluciné, chevrota Magnus, en s'élançant vers la porte où il fut précédé par Segala.

Comme ils ouvraient très hâtivement ils se rencontrèrent avec le commissaire de police du quartier, porteur de son écharpe réglementaire. L'assistance de cet agent de la force publique, les raffermit momentanément.

– Ah ! nous vous attendions, soupira Magnus.

– Docteur Yesod, fit le commissaire, je suis M. Coiffé de Lièvreville, commissaire de votre quartier.

Yesod répondit :

– Que me voulez-vous ?

– M'assurer de votre personne et de celle d'une soi-disant morte ressuscitée.

Netzah qui se trouvait à mi-chemin du divan et de la porte en sa poursuite des deux aliénistes étendit sa main droite vers Coiffé de Liévreville qui s'était brusquement tourné vers elle. Coiffé voulut saisir cette main et poussa un cri semblable à un hurlement.

– Ah ! ça, qu'est-ce que c'est ! dit-il en reculant de trois pas.

– Allons, allons, Monsieur, arrêtez-moi fit Netzah.



– Monsieur Yesod, je vous somme, dit le magistrat en poursuivant son mouvement de retraite et en brandissant son écharpe tricolore.

Netzah empoigna le chiffon légal qui disparut subitement aux yeux de tous. Le commissaire pétrifié croisa les bras en s'adossant à la porte close, claquant des dents, flageolant sur ses jambes, sans geste et

sans voix.

– Ceci, dit Netzah est une désintégration de la matière, votre écharpe n'est pas anéantie, sa substance est simplement revenue à l'état fluidique élémentaire primitif, je puis la reconstituer si bon me semble... à la condition que d'abord vous nous laissiez tranquilles, ensuite que vous témoigniez en tout lieu et devant toute personne de la réalité de faits auxquels vous assistez.

– Bien... bien... bien, dit Lièvreville.

– Nous nous y engageons, dirent simultanément les aliénistes.

– Sous l'impression de la terreur, observa Netzah, mais sachez que si vous ne tenez pas votre parole, j'irai vous tirer par les pieds pendant la nuit.

– Pouvons-nous nous retirer, interrogea Magnus.

– Vous pouvez compter sur nous, ajouta Segala.

– Allez, pleutres et cuistres, dit le fantôme.

Les docteurs s'éloignèrent sans autre manifestation.

Le commissaire de police annonça piteusement.

– Et moi... Mademoiselle.

– Allez, fit Netzah.

– Et... et... mon insigne.

– Voilà... voilà, poursuivit le simulacre en entortillant brusquement l'écharpe retrouvée autour du cou du fonctionnaire.

– Excusez-moi. Monsieur et Madame, bégaya le représentant de la loi, je ne ferai plus de descente chez vous.

Yesod prononça brusquement.

– Au revoir, Lièvreville.

– Pas ici, en tout cas, riposta Coiffé en disparaissant.

– Est-ce terminé cette fois, demanda Yesod.

– Oui maître. Je vous ai sauvé de la griffe de tous ces envieux et de tous ces imbéciles.

– Nous vous remercions sincèrement.

– Etes-vous contents de votre revenante ?

– Ravis.

– Netzah, par mon intermédiaire, vous rend-elle vraiment le bien pour le mal ?

– C'est incontestable.

– Comme vous êtes gentille !

– A croquer, ajouta Chesed qui commençait à se rassurer.

– Oh ! Vous ne me croquerez pas, dit le spectre d'un ton plus grave... je dois, permettez-moi de vous le rappeler, et suivant l'imprudente suggestion du docteur Yesod, qui maintenant est ma règle d'action inviolable... je dois VENGER NETZAH !

XX

Et le spectre s'étendit sur le divan sans ajouter une parole tandis que les hermétistes s'emparaient chacun d'un fauteuil, baissaient les lampes et fermaient les yeux.

L'apparence de Netzah demeurait enveloppée d'une vague nimbe semblable à une phosphorescence. La nuit se passa paisiblement.

Quand le jour fut venu.

– Netzah, fit Yesod, levez-vous, allons nous promener.

Le fantôme se dressa mécaniquement.

– Cet automatisme est fatigant, observa Yesod, c'est moi qui remue et agis par elle.

– Mais attendons la fin, murmura l'apparence.

Il était huit heures du matin quand le trio quitta le laboratoire. Yesod donnait le bras à Netzah ou plutôt semblait lui donner le bras, car aucun contact réel n'existait entre la substance matérielle du docteur et la substance fluidique de la coque astrale. Chesed suivait, un peu en arrière pour parer aux accidents ou incidents pouvant survenir et surprendre les deux compagnons. Ils commencèrent par s'attabler dans un bar de la rue Champollion et se firent servir des oeufs et de la viande froide. Yesod et Chesed mangèrent du meilleur appétit, n'échangeant que des monosyllabes. Netzah faisait semblant de toucher aux plats mais les deux opérateurs affamés dévoraient sa part.

Le mastroquet qui connaissait ces messieurs crut devoir leur adresser ce compliment :

– Où avez-vous trouvé ce morceau de choix ?

– Dans l'autre monde, reprit imperturbablement Yesod.

Le détaillant regardant avec plus d'attention fut épouvanté de la pâleur du troisième convive. On se mit à chuchoter aux tables qui entouraient celle des hermétistes. Le visage de Netzah, tout en étant d'une admirable pureté de lignes accusait une blancheur comparable à celle de la neige.

– Nous ne sommes pourtant pas en carnaval, hasarda un consommateur qui crut à un habile déguisement.

Netzah se leva brusquement et sa taille apparut gigantesque, pour lors les consommateurs déguerpirent sans même avoir achevé leur pitance et le patron du zinc, terrifié, s'écria en s'adressant à Yesod.

– Mais ma foi, Monsieur le docteur, je crois que vous avez raison et que vous ne plaisantez pas.

– Allez-nous chercher une voiture, ordonna l'hermétiste.

– Tout de suite, tout de suite, répondit le mastroquet fort heureux

de perdre les trois clients qui effrayaient d'une façon si terrible les habitués de son établissement.

Ils montèrent dans un fiacre découvert.

Netzah se plaça en face des deux protagonistes.

– Au bois, dit Yesod.

Sur tout le parcours, les passants rencontrés s'effaraient et considéraient cette statue de neige immobile et pourtant, vivante, plus pâle que ses vêtements blancs. A tout instant des chats accourus poussaient des miaulements plaintifs tandis que les chiens hurlaient à la mort.

– Oh ! mais tout à fait drôle, dit Yesod. nous sommes réussis comme entrepreneurs de pompes funèbres.

Les cavaliers que l'on croisait dans les avenues voyaient leurs chevaux frissonner et se cabrer, quelques palefrois éclataient en sauvages hennissements. Des hiboux se montraient abandonnant leurs retraites ténébreuses et exhalaient avec une effrayante persistance leurs cris d'enfants.

– On voit, dit le magiste, que nous trimballons-là quelque chose de peu ordinaire.

Quand l'heure du déjeuner approcha, Yesod ordonna au cocher de les diriger vers un grand restaurant des boulevards.

En descendant, il donna à l'automédon un louis de pourboire pour trois heures de route.

– Merci, Monsieur, répliqua l'homme en s'inclinant, mais même à ce prix-là, je ne vous conduirai plus car vous êtes le diable en personne.

Les élégants du cabaret luxueux ne prirent point garde à la singularité des nouveaux arrivants.

Ces blasés ne songeaient qu'à leurs assiettes et à leurs minuscules préoccupations. Yesod rit de cette remarque :

– Ah ! Ces gens à la mode, on leur montrerait le Bon Dieu sans les émouvoir.

L'après-midi se passa en nouvelles promenades et en deux stations aux cafés les plus fréquentés.

La foule qui encombrait ces établissements ne fit aucune attention au phénomène que les savants exhibaient avec ostentation, les opérateurs ne recueillirent que cette observation faite par un garçon gouailleur et sceptique :

– On dirait que ces Messieurs encadrent le docteur Grenier, le député Musulman.

Au théâtre de l'Opéra-Comique où les triumvirs se transportèrent, la représentation de *Carmen* fut plus de vingt fois interrompue par des

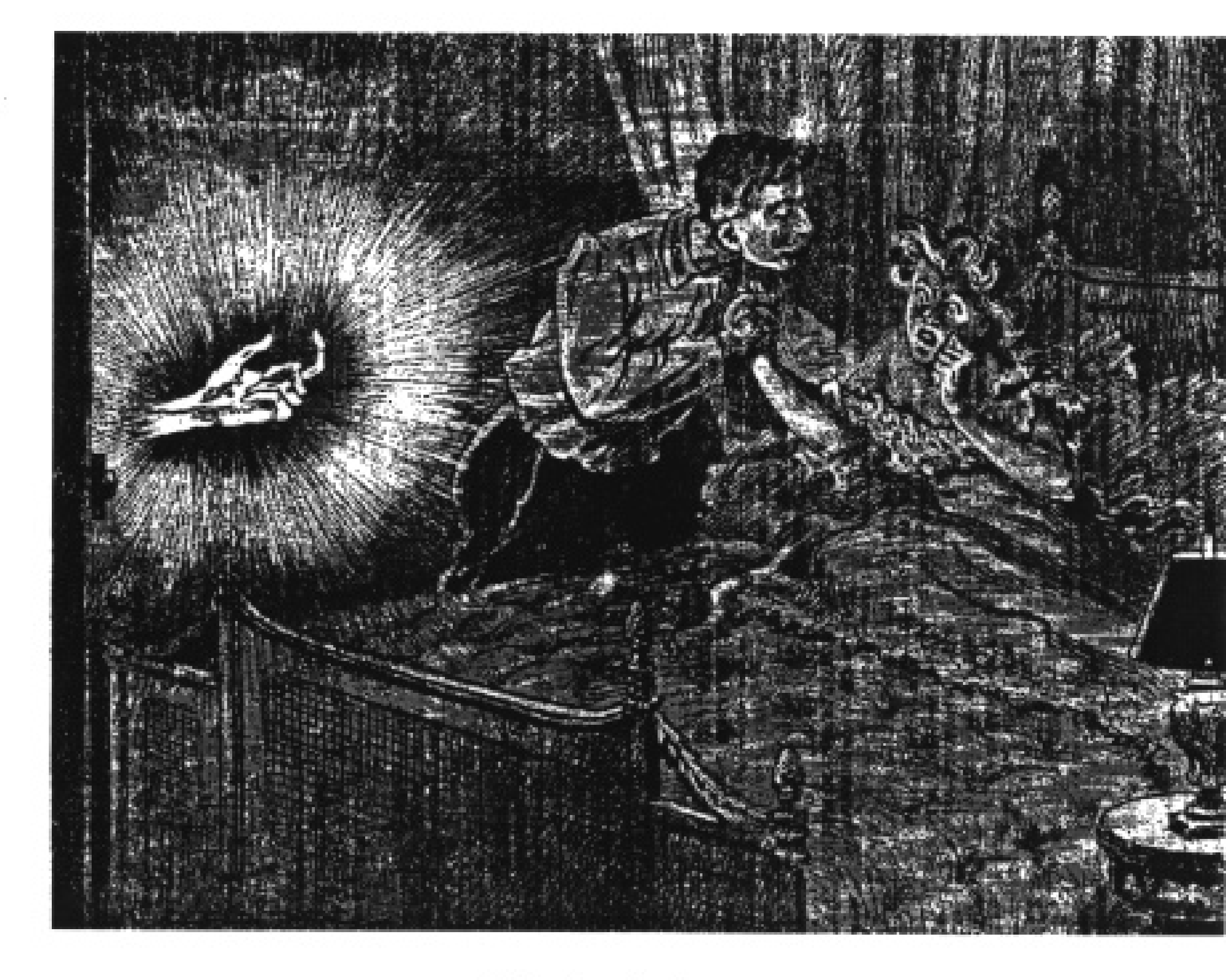
manques de voix subits éprouvés par les chanteurs et cantatrices. Des courants de froid intense que personne ne s'expliquait ne cessaient de traverser la salle. Yesod, Chesed et Netzah blottis au fond d'une baignoire n'étaient point soumis aux regards des assistants.

Après le spectacle, les savants firent un souper des plus copieux et il était une heure et demie du matin quand ils rentrèrent au laboratoire.

– Messieurs, dit alors solennellement le fantôme, depuis quarante–huit heures vous faites tout ce que bon vous semble.

Mon tour d'agir est arrivé. Préparez vos étonnements pour demain matin au réveil. Bonsoir et bonne nuit.

Tous trois s'endormirent.



« L'Ordre de la mort »

« L'ORDRE DE LA MORT »

d' Édouard GANCHE

Curieux auteur que ce Ganche, fasciné au premier degré (ou au dernier, c'est selon) par le macabre, la mort, la décomposition. Comme l'héroïne du conte suivant, ses auteurs de prédilection furent Poe, Baudelaire et Rollinat. Son «chef-d'oeuvre» consiste en un recueil de nouvelles, Le Livre de la mort *(1909), auprès duquel les oeuvres de André de Lorde paraissent un divertissement pour fillettes, et les délires outranciers de Richepin un summum de bon goût. Et rassurez-vous : ce qui suit n'est rien, absolument rien comparé au* Livre de la mort*.. Ames sensibles s'abstenir !*

My love, she sleeps ! O may her sleep
As it is lasting, so be deep !
Soft may the worms about her creep !
Edgar Poe.
(Elle dort, mon amour ! Puisse son sommeil être
profond aussi bien qu'éternel ! Que les vers du
tombeau rampent doucement autour d'elle.)

– Fernand ! Fernand !

Mon nom ainsi crié dans la nuit par une voix épeurée m'éveilla subitement. Je me dressai sur mon séant et dis :

– Qu'y a-t-il ?...

Yolande, couchée à mes côtés, ajouta :

– On vient de frapper à la porte.

– Tu rêves, Yolande, tu rêves !...

– J'ai toute ma lucidité, je t'assure.

Sa voix saccadée, tremblante, et son timbre assourdi m'inquiétèrent. J'allumai une lampe.

– Je t'en prie, va voir à la porte.

– Il est deux heures, déclarai-je après avoir consulté ma montre; en ce moment nul ne pense à nous. Tu es sujette d'une hallucination.

– Non, je ne dormais pas, j'ai distinctement entendu heurter la porte de trois coups secs, régulièrement espacés.

Je demeurai étonné, immobile, sans volition.

– Va voir !... implora-t-elle.

Cette reconnaissance ne me mettait pas en joie. Après tout, pensai-je, un cambrioleur, un assassin s'est peut-être introduit dans la maison, et la perspective de me trouver face à face avec un individu à

mine patibulaire et le couteau au poing me fit tressaillir.

Je toussai bruyamment en revêtant mon pantalon, je haussai la voix pour rassurer Yolande et m'encourager. Je chaussai des escarpins et m'armai d'un revolver. Je tins la lampe élevée et ouvris brusquement la porte. L'air balayé par ce mouvement rapide me souffleta et un frisson me crispa l'épiderme.

Personne ne se dressait dans le périmètre de ma lumière.

Au delà régnait l'obscurité d'un couloir où se profilaient des portes closes. J'avançai, décidé à scruter chaque pièce pour convaincre Yolande de sa chimérique frayeur. Le silence nocturne m'émouvait. Chaque coin d'ombre recélait de l'épouvante qu'amplifiait le craquement du plancher ou le tremblement d'une tenture. A tout moment, je regardais en arrière avec l'impression d'être suivi; une sensation réfrigérative me comprimait et mes muscles contractés devenaient atoniques. Ce bouleversement physiologique s'exagéra encore au cri strident poussé par Yolande.

Je me précipitai vers la chambre où s'exhalaient des gémissements et retrouvai Yolande recroquevillée, la tête enfouie dans l'oreiller, les mains étreignant les tempes, le corps secoué de convulsions.

Cette terreur mystérieuse s'inoculait en moi, j'avais les jambes molles et la gorge sèche. Je voulus réagir et appelai Yolande. Elle redoubla ses cris rauques, s'époumonant en clameurs incohérentes, en lamentations aiguës et déchirantes.

En hâte, j'éclairai brillamment la chambre, afin de détruire toute obscurité équivoque et impressionnante, la quiétude parfaite étant plus stable dans la clarté.

Penché sur le lit, j'appelai doucement Yolande, je lui affirmai ma présence, mon égide; je la suppliai de s'apaiser, de me confier le sujet de son trouble. Je lui murmurai des mots de tendresse et de sécurité, je lui prodiguai les termes de la plus affectueuse attention, je m'appliquai à dériver le tumulte de son esprit bouleversé.

Avec une délicate violence je soulevai sa tête. L'effroi avait dilaté ses yeux secs et donné une blancheur lactée à son visage : deux minces filets de bave coulaient aux commissures des lèvres, inondaient le menton. Elle regarda alentour et parut rassurée par la lumière diffusive. Rapprochée de moi, elle se blottit contre ma poitrine. Mes bras enserrèrent son corps palpitant, et, enveloppée par ce rempart, un peu de calme la reprit. Un grand silence tragique régnait partout, nous rendait interdits et muets. Yolande fixait la lumière de ses yeux aux pupilles élargies par l'épouvante de visions mauvaises et ses doigts serraient encore violemment mes bras. Sa respiration haletante s'atténuait, mon émoi se dissipait, nos sens rentraient dans leur travail normal.

D'une voie menue elle m'appela. Je l'interrogeai.

– ...Je te vis disparaître, j'écoutai ta marche et me rassurai au bruit de ta perquisition. Je commençais à croire à mon excessive puérilité, cause de tout ce dérangement. J'allais te rappeler.

A cet instant, j'aperçus contre la porte demeurée grand'ouverte et surgissant des ténèbres, une main squelettique, à l'ossature distincte quoique sertie par une peau terreuse... une main crochue aux extrémités finies par la conicité repoussante des phalanges unguéales dénudées.

Cette main parut attendre mon regard, puis certaine de mon attention heurta de trois coups secs et rapides le milieu de la porte. Elle s'effaça aussitôt et je jetai un cri de terreur.

Mon corps fut ébranlé d'une secousse nerveuse, un affolement funeste m'envahit, ravageant mon entendement, tordant mes nerfs et me brisant toute...

Afin de ne point accuser davantage son trouble, je montrai à ce récit un enjouement tranquille. Je lui témoignai de la compréhension de sa frayeur, fort plausible mais dédaignable. Quelle pouvait bien en être la cause réelle ?...

Probablement la résultante d'un état hyperesthésique, provocateur de deutéroscopie. Je démontrai d'après les théories scientifiques l'origine des visions hallucinatoires et des troubles concomitants. Je précisai, j'entrai dans d'explicites détails, citant des exemples connus et contrôlés, épuisant mes souvenirs, fouillant l'acquis de mes études, tellement je tenais à neutraliser l'impression dépressive provoquée par celte commotion.

Mais ces explications lui semblèrent malaisément congruentes. Elle m'objecta tenacement la récidive indubitable des frappements, la certitude de sa vision, sa modalité, sa puissance émotionnelle.

– Certes, appuya-t-elle, je n'ai pas eu de troubles visuels ni auditifs, j'ai vu et entendu nettement comme je te vois et te ouïs.

Et reprise d'une soudaine frayeur à cette évocation, elle murmura angoissée : «J'ai peur !»

Je l'enveloppai davantage de mes bras et affirmai que sa crainte était chimérique. Je lui conseillai de n'y plus penser, de fermer son esprit à ce cauchemar et de s'endormir tranquille.

– C'est toi qui te trompes, conclut-elle, tu ne peux expliquer cette manifestation surnaturelle.

La fatigue abaissait ses paupières. Je souhaitais à mon aide le sommeil reposant qui allait dissiper ce trouble. Elle m'imposa sa volonté de conserver la lumière jusqu'au jour, et dans la clarté rassurante elle s'endormit. Je veillai longtemps, réfléchissant à cet incident, essayant de l'interpréter, dominé par les griffes lacérantes du mystérieux.

*
* *

Au matin, Yolande s'éveilla le cerveau alourdi par l'insomnie et la fièvre. Je parus me désintéresser de l'événement nocturne en le taisant, et pourtant mon esprit en était plein. Notre mutuel silence avouait le même souci, nous devinions la similitude de nos pensées dans celte muette contenance.

Je crus trouver le dérivatif profitable en conduisant Yolande à la campagne. Jusqu'à l'heure du déjeuner frugal et sain commandé dans une auberge, nous descendîmes dans une combe pittoresque et édénique. Une petite rivière délicieusement bruissante serpentait en multiples courbures au fond d'un encaissement de monticules rocheux. Sur les hauteurs paissaient des troupeaux vigoureux. L'air pur embaumait la flore champêtre, la nature teintée par l'état solaire resplendissait d'une magnificence unique.

Nous suivîmes le cours d'eau limpide où se réfléchissaient des portions d'azur et d'argent d'un ciel uniforme. Un tapis d'herbes naines et de trèfles sauvages bordait les rives qu'obstruaient par intervalles d'énormes blocs de pierres habillés de lichens.

Nous troublions les ébats de poissons minuscules et d'insectes rapides. Le courant tranquille accélérait parfois son mouvement à la brusque chute de son plan, emportant le flot dans un élan illimité, le lançant en cataracte dans un gouffre, ou le précipitant furieusement, dans un éclatement d'écume neigeuse et de gerbes perlées contre un obstacle têtu.

Nous nous assîmes à l'ombrage d'un saule, tout influencés par le charme de ce paysage pastoral.

Yolande avait oublié les maléfices de la suggestion nocive, elle subissait le réconfort bonifiant émané des inépuisables forces de la nature en beauté, et son rire heureux, l'effusion de son verbe, son badinage, la radieuse expression de son visage, manifestaient son bonheur. Nous imaginâmes en ces lieux les fictions poétiques de Daphnis et Chloé, de mythologiques apparitions, la fuite légère de naïades effrayées, d'hamadryades poursuivies par des bandes d'oegipans et de silènes, des nymphes et des satyres dansant au son de la flûte de Pan. L'appel des pâtres s'entendait au loin, des aboiements fendaient l'atmosphère et sur les sommets passaient lentement des paysans porteurs d'instruments aratoires et des véhicules débordants de moissons. Les pentes abruptes étalaient des rocailles, des nappes de sol chauve et aride, des langues de sable stérile, des étendues couvertes de bruyères et d'ajoncs.

Par delà s'étendaient les gras sillons de l'humus, la terre végétative et féconde.

Nous regardions aux faîtes des escarpements des quartiers de roc aux aspects anthropomorphes, nous trouvions des ressemblances, des saillies énormes dessinaient des forteresses, des bastions, des tours, rendaient le site agreste et tourmenté.

L'après-midi nous trouva en pleine campagne. La sieste passée dans un bois, nous suivîmes au hasard, des sentiers mal tracés à travers champs. Yolande se divertit à l'escalade des talus, au saut des fossés, à l'évitement des ronces épineuses et des branches cinglantes. Nous marchions enlacés et enivrés d'amour. Les forces vives de la nature s'influaient dans nos êtres, gonflaient nos veines, illuminaient nos cerveaux. Autour de nous les moissons flavescentes dressaient leur fécondité, les arbres s'appesantissaient de fruits, une végétation touffue croissait, piquetée de la teinte variée des fleurs.

Une allégresse nous allégeait. Je cueillis des coquelicots ardents, des volubilis, des bluets, des tiges d'avoines tremblotantes et de barbus épis d'orge. Certaines plantes avaient des odeurs de miel, des parfums incisifs. Ma cueillette chargeait les bras de Yolande, l'agrémentait. Par plaisir, je noircissais ses sourcils et ses cils avec l'ivraie mauvaise et je piquais ses cheveux de sanglants coquelicots.

A ces heures la joie nous baignait, nous isolait, nous rendait oublieux de la vie, ignorants de la mort.

Le crépuscule éloigna ces sensations superbes, la nuit obscurcit les blanches perspectives, la nature se rapetissa dans les ténèbres, se dissimula, et l'âme de Yolande s'enferma à nouveau dans des voiles de deuil.

*
* *

Les jours suivants, nulle distraction ne fut acceptée. Yolande demeura taciturne et songeuse. Elle s'isolait. Des velléités de joyeuse humeur s'exposaient parfois, courtes et déconcertantes, des caprices extravagants s'énonçaient par son désir, des colères et des abattements se succédaient.

Je la trouvais tout en larmes et elle ne s'en expliquait point la raison. Elle m'embrassait tristement ou avec frénésie.

En vain m'ingéniai-je à détruire son marasme. Je lui parlais avec véhémence et conviction, je l'adjurais de réagir contre sa sensibilité trop subtile. Elle ne m'opposait qu'une inertie navrante. J'eus voulu effacer ses plaintes, ses songes, son désespoir et mon impuissance me révoltait.

Il lui survint une maladive frayeur de l'obscurité. La venue du soir l'épouvantait, l'ombre l'envahissait de frissons.

Si elle était surprise incidemment par l'extinction de sa lumière, éperdue dans la nuit, elle poussait des clameurs d'effroi, se jetait à terre, se voilait la face de ses bras et je la découvrais les traits convulsés, tremblante comme un fragile enfant. Attristé, je me vouai à son escorte.

Elle se prit d'engouement pour la musique funèbre. Au piano, elle se complut longuement sous l'impression funéraire d'une musique élégiaque. Une délectation intense la ravit aux solennelles sonorités de la *Marche funèbre* de Beethoven; elle sanglota aux glas et aux déchirants appels des harmonies de Chopin; an cortège mortuaire du *Crépuscule des Dieux* de Wagner, elle demanda l'emportement sublime où passent les tumultes, les rumeurs des foules éplorées, les plaintes exacerbées de l'humanité asservie. Tout ce tragique la posséda, la métamorphosa, lui donna une apparence spectrale...

Aux heures nocturnes, elle se tenait dans la blancheur tombante de la lampe et dissertait de la mort. Les jugements des philosophes la préoccupaient, elle anathématisait Nietzche pour exalter Schopenhauer, et son culte fervent adorait Edgar Poë, Baudelaire et Maurice Rollinat. D'ardentes curiosités l'excitaient à remuer les insolubles doctrines de la palingénésie, de la métempsycose et du nirvana; à se tourmenter des putrescences de la tombe et de l'horreur du cadavre.

A l'instar de son âme, elle s'habilla de noir. La ressouvenance de nos plaisirs antérieurs, de nos promenades apaisantes, de nos libres ébats dans la campagne ornée et mon affliction visible la laissèrent indifférente.

Une fois, sa préoccupation opprimante l'astreignit à me révéler ses appréhensions. L'obsession de l'hallucination nocturne ne la quittait plus. L'imaginaire avait remplacé la réalité dans sa continuité tenace, Pour ma stupeur elle expliqua d'une voix dolente :

– Je mourrai prochainement. Je te quitterai, Fernand, malgré tout notre amour, malgré notre bonheur passé, en dépit de moi-même. J'irai bientôt pourrir dans la terre et tu ne me reverras jamais.

Saisi, j'exprimai mon indignation. Je criai :

– Non, non, tu ne sais ce que tu dis; tais-toi ! tais toi !...

Et devant l'étonnement de son regard je m'abîmais dans un accablement égal au sien et je pleurais.

Alors Yolande se jeta dans mes bras et répéta doucement :

– Fernand, Fernand, résigne-toi, ne pleure pas, ne souffre pas, tu augmentes ma douleur.

– Pourquoi la suscites-tu en moi ?... Yolande, dompte-toi, fauche ces raisonnements malsains, anéantissants; pense à la vie dont le lumineux horizon s'étend devant toi; ne blasphème pas l'amour et sa force subjugante; n'abandonne pas les énergies fructifiantes; je t'en adjure, réveille ta volonté déclinante et chasse les pensées de mort.

– Je ne peux, Fernand, c'est la fatalité. Je dois mourir !... Ah ! tu

ne sus m'expliquer l'effroyable vision; ta science la dénomma hallucination, trouble morbide, et tu en souris dédaigneusement. Je ne l'élucide pas davantage mais je l'interprète mieux. Ma mère perçut une nuit de légers heurts contre la porte de sa chambre. Elle appela, nul ne répondit et six mois après elle était morte. J'ai compris l'avertissement et je t'en préviens pour que ta douleur avertie soit moins brusque et rude...

Les jours disparurent, accroissant son hypocondrie. Une inappétence l'anémia promptement. Une claustration préparative provoqua l'extrême faiblesse de son corps. Sa démarche chancelante l'épuisait par ses efforts. Ses pieds se traînaient, pesants, ayant perdu la force de se soulever, étant incapables de gravir un minime exhaussement Un appui lui était nécessaire et à tout instant elle se reposait, essoufflée, effondrée, misérable.

Elle redoutait les vertiges qui transforment en jouet, bousculent, lancent dans le vide, mettent dans la tête de vertigineux tournoiements, remplissent de nausées, renversent brutalement, compriment, suffoquent, angoissent, amènent des sensations de collapsus, d'algidité, exténuent et détruisent.

L'étisie fusela sa sveltesse, ses chairs s'aplatirent, la peau se fripa aux jointures, se distendit aux éminences osseuses, jaunit comme les feuilles mourantes. Son regard prit une fixité singulière au centre des orbites encavées. Les prunelles agrandies noircissaient les yeux brillants et fixes dans le visage émacié. Elle vivait, assujettie à une morne rêverie, sans récriminations, résignée.

Un matin, la faiblesse s'opposa à son lever. Elle se sentit lourde comme un bloc de pierre et inapte à se bouger. Je m'installai à son chevet, pressentant une catastrophe.

Sur les conseils du médecin, je devais tâcher de lui prodiguer des analeptiques. J'étais sans espoir de guérison comme sans certitude de mort. J'attendais l'inconnu.

Assis dans un fauteuil au pied du lit, j'essayais de dissiper ma peine par l'attrait d'une lecture. J'observais plus souvent Yolande dont le buste s'accotait aux oreillers. Ses paupières abaissées ne voilaient point le sommeil et le frôlement atténué d'un feuillet suffisait à exciter son attention.

Nos tristes regards se heurtaient, se joignaient interminablement, comme s'ils eussent voulu conserver une image indélébile, parer en soi l'image de nos êtres, pour en garder précieusement un impérissable souvenir; les miens, suppliants, désolés; les siens immobiles et inexpressifs.

Quand je constatais son assoupissement, je reprenais ma lecture souvent interrompue par mon inquiétude.

Une vieille bonne aidait mes soins et me suppléait pour les veilles.

La pénétration de l'état de Yolande et sa réflexion me plongèrent en des crises de désespoir. Je me jetais à genoux contre le lit où gisait le corps épuisé que j'avais pressé débordant de force et de vie, je prenais une de ses mains froide et amincie, je la baisais, j'entrecroisais ses doigts aux miens, je la réchauffais de l'ardeur de mon sang et la voix brisée par l'émoi j'appelais :

– Yolande !... ma Yolande !... pourquoi, pourquoi ne veux-tu plus vivre ?... Ah ! demeure avec moi, ne me laisse pas seul, ne me quitte pas... Nous retournerons ensemble vers les fleurs d'or des champs, vers la mer captivante, vers les brises attiédies et vivifiantes... vers les spectacles en chanteurs... Je te donnerai de la joie... des rires... des plaisirs... tout ce que tu voudras !... Tu ne me réponds pas, Yolande ?... M'entends-tu, mon amour !... C'est moi qui mourrai si tu le désires... Dis-moi, veux-tu ?.. Oh; je t'en supplie, ne disparais pas... Parle-moi, parle-moi, Yolande ! Yolande !...

Mes yeux noyés de pleurs n'y voyaient plus, j'étais affolé, égaré par la douleur; la mort supposée de Yolande me déchirait l'être, me rendait gémissant.

La débilité progressive amoindrit sa voix. Mon oreille effleurait sa bouche et entendait à peine ses paroles; chaque faible effort l'exténuait; sa vie s'éteignait lentement comme une flamme au terme de son élément combustible.

Je ne la quittais plus. Nuit et jour ma présence la tranquillisait. Je voulais prolonger le temps où je la voyais vivre.

Elle me comprenait, nous n'étions pas encore séparés.

Sa dernière nuit me tortura. Le médecin venu au déclin du jour avait constaté Le refroidissement des extrémités et procédé à des injections hypodermiques de morphine. Cette précaution m'alarma davantage et accrut mes soins.

Je veillais dans la pénombre, guettant un signe, prévoyant un désir. Le lit était envahi d'une lueur blafarde ou ressortait durement la tête de Yolande. J'écoutais sa respiration courte et saccadée en détaillant machinalement autour de la chambre les objets estompés d'ombre.

Des fioles gorgées de liquides médicinaux encombraient un meuble et imprégnaient l'atmosphère d'une odeur pharmaceutique. Sur la cheminée, une pendule, dont j'avais arrêté l'irritante turbulence du balancier, se devinait aux reflets de ses cuivres, Aux murs, des tableaux étaient pleins d'un noir impénétrable. Un Cupidon de bronze dissimulait sa mutinerie et laissait entrevoir sa taille déliée au-dessus d'une console de marbre blanc. Les glaces ouvraient des profondeurs indistinctes.

Yolande émit un gémissement et je m'approchai d'elle.

Le remuement de ses lèvres ne laissait passer aucune parole compréhensible. Alors, je redressai soigneusement sa tête pour diminuer sa faiblesse, renforcer son chuchotement et, dans une contention de toutes mes facultés, je saisis cette plainte désespérée :

– Fernand... je n'ai pas eu de chance... je t'aimais tant... ne m'oublie pas... je...

L'extinction de la voix cessa dans un souffle qui me frôla le visage, je sentis sa tête s'appesantir avec la lourdeur de l'inertie et la reposai sur la blancheur crue de l'oreiller, Croyant à une syncope, je lui prodiguai des inhalations d'éther. J'épiais avec l'attention du fauve, un indice de vie, un tressaillement. Je touchai son front glacial et moite et j'eus peur. A mon secours j'allai chercher la vieille bonne dont le geste d'apitoiement à la vue de Yolande me certifia l'irrécusable évidence du trépas imminent.

Cette conviction, que je me refusais à admettre, m'envahit de révolte et de haine. Ainsi, la mort allait me voler lâchement la causalité de mon bonheur exclusif, tuer une créature aspirant à la vie et riche de juvénilité.

Cette mort immonde allait transformer ce corps jadis si parfait en un tas de pourriture; ce visage que j'avais embrasé d'amour et baisé avec ferveur, serait rongé par la plus dégoûtante putréfaction, deviendrait la propriété du vers hideux; ce corps irait mijoter dans la putride liquéfaction du cadavre emballé dans le cercueil. Sans faculté d'opposition, la mort abjecte me dépouillerait de mes affections, endeuillerait, empoisonnerait mon existence par l'absence éternelle de l'être adoré. Nous n'aurions plus de ces communions d'espoirs, de pensées et d'actes qui affermissaient notre vie. Je resterais isolé, sans but, l'âme désertique, prisonnier de ma douleur... Pourquoi être toujours menacé par la souffrance, pourquoi mourir et surtout pourquoi donc naître ?... Oh ! rage et malédiction de notre impuissance et de notre servitude !... Qui de la Vie ou de la Mort aurais-je blasphémé ?... Je l'ignorais même, l'une étant la raison de l'autre, par le stupide aveuglement des hommes.

A ce bouillonnement de colère se substitua Le serment d'un mépris immuable pour les croyances humaines, pour les artifices captateurs et vains de nos mentalités.

Le tragique du moment dompta l'anarchie de ma conscience. Yolande se ranimait faiblement. Je vis ses yeux prendre une expression hagarde et, dans une dernière et surhumaine poussée de son énergie déclinante, elle balbutia :

– Fernand... défends-moi... je ne veux pas mourir !

Cet appel suprême me jeta frémissant vers Yolande. Je posai mes

mains sur ses épaules, je la serrai tendrement, je l'appelais, je lui promettais la vie.

– Tu ne mourras pas, disais-je, je suis là, je te défends. On ne te prendra pas, je ne veux pas que tu meures; m'entends-tu, Yolande ?... Yolande, réponds-moi... fais-moi un signe... indique-moi que tu entends... remue tes doigts dans ma main, je comprendrai... Où vas-tu, Yolande, dors-tu ?... Reste ici, regarde-moi... Yolande !... Yolande !...

Ses doigts enserraient le drap tiré vers son menton, ses yeux ouverts étaient vitreux et le coma préludait rapidement à l'agonie. La Mort la possédait bien et sa présence me rejeta dans une prostration enchaînante.

Courbés sur le lit, la vieille bonne et moi attendions la Mort. Je prenais une des mains de Yolande et, pour juger de l'impulsion du coeur, je comprimais l'artère radiale. Le pouls était lent et peu sensible. Les mâchoires écartées laissaient bayer la bouche que la respiration ne réchauffait plus. De la sueur transsudait aux tempes et la peau était froide. Il me sembla que le pouls cessait de battre. A deux reprises quelques pulsations se renouvelèrent dans un ultime débattement de la vie. J'appuyai une main sur la poitrine et ne sentis point le coeur.

– Elle est morte, dis-je à voix basse et la gorge étranglée de sanglots.

Puis je baissai ses paupières en les maintenant une minute. Je refermai la bouche d'un mouchoir plié en bandeau, passé sous le menton et noué sur la tête. Je lavai le visage de Yolande et procédai à la toilette funèbre. Glacé et rigide, son corps décharné s'allongea sous la toile blanche du drap transformé en linceul, prêt pour la fosse, paré pour la voracité du ver répulsif et la pourriture infecte.

*
* *

Mon épuisement physique m'interdit de rester la nuit près de Yolande. Je m'imaginais vivre dans un douloureux cauchemar, avec l'esprit brouillé, plein d'un extrême malaise pareil au réveil chloroformique. Le sommeil chassait malaisément la vision du lit mortuaire, et les affres de l'agonie de Yolande, son dépérissement progressif, ses propos désabusés, son marasme et cette ambiance de mort me hantaient.

J'avais paré le lit de fleurs, dernier hommage à mon amour défunt. La beauté de Yolande se révélait dans la mort. Altérés par la torture du corps malade, les traits avaient repris leur calme, accentué leur finesse. Le nez s'était resserré, les lèvres affilées.

Une blancheur marmoréenne éclatait sous la chevelure d'or, dans la calme apparence du repos ou de la matière inanimée. Cette beauté surnaturelle m'effrayait parce que frigide et morte. Son immobilité

m'émouvait, je n'osais plus y toucher et la regardais craintivement. Le drap s'affaissait autour du corps, en dessinant les arêtes sèches, creusant les concavités, montrant l'émaciation, le dessèchement, faisant deviner le squelette. Les pieds dressés formaient une élévation raide.

La chambre était silencieuse et triste. Les objets eux-mêmes prenaient un aspect plus alourdi. On marchait à pas feutré, on parlait bas, les regards s'interrogeaient et les têtes esquissaient des signes. Une calamité régnait et menaçait tout le monde, on avait peur de ce fléau, on le respectait, on implorait mentalement la Mort de vous épargner; chacun était humble, petit, désirait passer inaperçu, échapper au regard, à l'attention de la Souveraine.

On frissonnait, en pensant au cadavre ou à rien; il suffisait d'être là où était arrêtée la Mort ironique et cruelle pour que le rire se figeât comme en présence du bourreau.

Des pas pesants retentirent dans l'antichambre et quelqu'un me dit :

– On apporte le cercueil.

Je m'approchai une dernière fois de Yolande et l'embrassai. Quel froid me produisit le contact de cette chair désorganisée. Je crus que mes lèvres devenaient de marbre.

Deux ouvriers en cotte bleue entrèrent. Ils déposèrent, dans un coin, un sac rebondi, un réchaud allumé et une boîte à outils. Puis ils introduisirent le cercueil en le portant par les poignées. Du sac ils retirèrent des copeaux qu'ils étendirent dans le fond de la bière doublée de zinc.

Ils mirent à la tête un oreiller et vinrent se poster près du lit. Saisissant les extrémités du drap sur lequel reposait Yolande, ils le ramenèrent au-dessus du corps en l'élevant, le tordirent et le soulevèrent comme un hamac occupé. Le corps glissa au fond, tendit la pièce de linge sous son poids et sa rigidité, forma un paquet sinistre jusqu'à la châsse où il fut enseveli. Les ouvriers le calèrent de tous les côtés comme s'ils eussent encaissé une statue, insouciants et pressés. Cette scène ajoutait à l'infini de mon angoisse une intolérable persécution.

Ensuite, ils soudèrent le zinc et un genou sur la bière vissèrent le pesant couvercle avec vigueur. Bientôt commencerait dans ce coffre oblong et hermétique le drame humide et ténébreux qui nous terrifie parce que nous savons devoir en être fatalement le sujet lugubre et l'horrible matière. Avant de partir, les deux ouvriers posèrent le cercueil sur deux chaises et, après avoir rangé leurs outils, sollicitèrent un pourboire capable de leur offrir un fortifiant chez le plus voisin mastroquet.

Survint le dernier acte de mon martyre. Les croques-morts

emportèrent le cercueil sur le corbillard et nous nous acheminâmes vers le cimetière. Je suivis entouré de quelques amis. Le temps était épouvantable. Une pluie torrentielle nous inondait et faisait le convoi se hâter. Je comprenais que chacun avait hâte d'en finir. Je marchais comme un automate, l'intelligence engourdie par une torpeur paralysante. Aucune pensée ne s'offrait à moi. Chaque cahot du corbillard, chaque grincement des roues résonnaient dans ma tête. Je ne pouvais me figurer suivre le cadavre de Yolande et j'avais la certitude de la retrouver.

Nous pénétrâmes dans le cimetière et le corbillard s'arrêta au bord d'une allée. Les chevaux s'ébrouèrent sous la pluie, les croque-morts hissèrent le cercueil sur leurs épaules, et, passant entre des tombes, nous gagnâmes une fosse béante. Des tas de terre s'accumulaient autour, transformée par la pluie en un mortier gluant.

Le fossoyeur avait disposé des cordes et encadré de soliveaux le trou profond. Le cercueil retenu par les hommes se balança un instant au-dessus de la fosse, s'enfonça lentement et disparut. Près de toucher le fond, nous l'entendîmes produire un clapotis, un choc sourd, et des jets de liquide limoneux giclèrent jusqu'à nous. Le trou s'était transformé en mare sous les averses abondantes. Le cercueil de ma Yolande s'enlisant dans ce gâchis me parut odieux.

Mes amis m'arrachèrent à ce macabre spectacle et je revins en voiture avec l'unique idée de m'isoler avec mon souvenir, mon chagrin et ma révolte.

Je pénétrai dans la chambre désormais vide. Je contemplai le lit défait, bousculé, montrant le matelas. J'appelai tout bas : Yolande ! Yolande !...

Et tout à coup j'eus peur, affreusement peur. Je me sentis trembler et me regardai dans une glace. Ma figure était livide et décharnée par la fatigue et l'épuisement. Je voulus sortir de cette chambre qui me donnait l'impression d'être emmuré et je ne bougeai pas.

Alors, j'entendis, épouvante et horreur, contre la porte le heurt de trois coups, forts, précipités, comme un crépitement. J'exhalai un râle et je tombai à genoux.

L'avertissement ! L'avertissement !... Je mourrai bientôt !

Et je vis maintenant dans l'ombre de la Mort.

« TÉLÉPATHIE »

de John-Antoine NAU

Nau, pseudonyme d'Eugène Torquet (1873-1918), restera dans l'histoire de la SF et dans celle de la littérature tout court pour Force ennemie *(1903), premier roman à remporter le Prix Goncourt - ce qui, entre parenthèses, ne destina guère sa carrière au succès (mais lui vaut d'être sporadiquement réédité). Il produisit aussi une histoire de revenants,* La Gennia, *détestable selon Jules Bois, mais on peut se demander si ce dernier était réellement une autorité en terme de critique littéraire.*

Ce soir-là, sous les grands arbres de la Savane de Fort-de-France, l'air était d'une tiédeur plus lourde, plus énervante qu'à l'ordinaire. La brise, généralement fraîche et alacre, s'alanguissait, presque chaude; les parfums des jardins voisins s'exhalaient avec une sorte de violence fervide, et entêtaient.

Albert Deslazes, qui se sentait un peu étourdi par dès senteurs exquises mais trop insistantes, se dirigea vers la jetée toute proche. La mer était phosphorescente et les ondés de feu vert qui couraient sur les vaguettes lentes rappelèrent au promeneur les étranges ballets des lucioles autour des hauts manguiers, sabliers et palmistes de la Savane. Quand il fut au bout de la jetée, il se retourna et il lui sembla que la ville et même l'île avaient disparu. Il lui parut qu'il était isolé de tout, abandonné sur un îlot minuscule, en plein océan. Oui, on eût dit que la vaste mer était partout, qu'il ne restait plus rien de stable que la petite jetée : «Drôle d'hallucination», pensa Deslazes !

Sa surprise s'accrut quand il s'imagina, vraiment, apercevoir dans la direction du nord-ouest les feux de position d'un steamer : «Voyons, se dit-il, j'ai la berlue ! De ce côté-là je ne puis distinguer que de la terre. Toute l'île est devant moi avec ses hautes montagnes; de ce que je ne la vois pas, malgré le clair d'étoiles, il ne s'ensuit pas qu'elle ait déménagé. C'est moi qui déménage, ou qui souffre d'un trouble momentané de la vision. Ma foi, tant pis ! Je discerne très bien les jeux des phosphorescences sur les flots et c'est le principal : c'est un spectacle nocturne que j'ai toujours aimé. Puis il fait presque frais ici avec la «risée» du large Je suis très bien sur ce môle et ne vais pas retourner vers le quai pour m'assurer qu'il n'a pas disparu. Je le retrouverai bien tout à l'heure, quand je ne serai plus aussi bêtement halluciné.»

Il s'assit paisiblement sur la jetée, les jambes ballantes au-dessus de l'eau, alluma l'un de ces longs et minces cigares qu'on appelle des « boutts » à la Martinique et regarda les prestes moires vertes un peu dorées jouer sur les flots. Insensiblement, il se perdit en une sonnerie, oublia la mer, la jetée et ses étonnements de tout-à-l'heure. Sans le vouloir, il reprit un sujet de méditation qui l'affligeait depuis des jours et des jours...

Il l'avait terriblement aimée, cette Alicia Laselve qui demeurait naguère dans le joli petit village de Bellevue, situé tout près de Fort-de-France, de l'autre côté du canal Gueydon, sur une colline aux grands bois délicieux. C'était une adorable fille, une beauté à la fois rêveuse et vivace, une châtaine aux yeux noirs, aux chairs mates, à peine ambrées, au long corps souple, à la fois richement et finement modelé. Elle ne lui avait pas caché qu'il lui plaisait, s'était laissée aller, avec lui, dès le début, à de ces petites coquetteries câlines, qui sont tout à fait irrésistibles quand il s'y mêle un rien de tendresse mal dissimulée. Lui, s'était follement épris d'elle et avait ressenti le plus abominable chagrin de sa vie quand le père Laselve, à la suite de pertes d'argent, avait bâclé, pour sa fille, un mariage absurde avec un entrepreneur européen assez laid, assez vieux, mais énormément riche. Alicia, d'abord réluctante, s'était résignée quand elle avait vu son père à moitié fou d'angoisse à la veille d'une vraie banqueroute. Presque aussitôt après son mariage, elle était partie pour la France, puis pour l'île Bourbon où son mari avait trouvé une grosse affaire à exploiter.

Albert Deslazes ne s'était jamais remis de la douleur qu'il avait ressentie en voyant tous ses espoirs brisés. Après une longue maladie, il était demeuré faible, veule, sans volonté, quand une parente avait voulu le marier avec une jeune fille quelconque, assez agréable mais dépourvue, pour lui, du moindre charme, il n'avait résisté que pour la forme. Rien n'était encore décidé, mais Albert savait très bien qu'avant huit jours, il serait officiellement le fiancé de mademoiselle Arthénice Hercol, jeune personne insignifiante et vaguement sympathique. Tout valait mieux que sa vie actuelle. Puis cette Arthénice était une bonne fille qui, sans l'aimer beaucoup, lui témoignait une sorte d'amitié gentille, - on eût dit : un peu apitoyée. Peut-être savait-elle, - et le plaignait-elle vraiment. Ce soupçon avait inspiré à Deslazes une vague affection pour sa future fiancée...

Mais tout bonheur était bien perdu pour lui... Alicia était partie depuis deux ans... Il ne la reverrait peut-être jamais,... et la revoir accompagnée de son vieil époux, cela ne pouvait guère passer pour une joie !...

Un bruit de voix interrompit sa rêverie mélancolique : ses yeux se détachèrent des phosphorescences qui pâlissaient. Il regarda vers le quai : il avait bien eu une hallucination; les lumières de Fort-de-

France brillaient entre les sombres feuilles gigantesques, dont les cimes bleuissaient à la clarté des étoiles...

Une forme blanche flotta près de Deslazes, Aussitôt, il lui sembla qu'il devenait très léger, infiniment léger, qu'il montait dans l'air et planait assez haut au-dessus des vagues, qu'il suivait la forme blanche...



Il s'étonna de n'éprouver aucune émotion, de trouver tout naturel ce voyage aérien qui eût paru, la veille, la chose la plus ridicule du monde, une vraie histoire de *da* – de nourrice, – une plaisanterie bonne tout an plus à amuser les petits enfants. Il imagina que sa vue était devenue plus perçante que d'habitude, que, malgré la nuit, il distinguait tous les détails de la côte de l'île qu'il longeait; il constata qu'il passait très vite au-dessus de la Pointe-aux-Nègres, puis qu'il suivait de nouveau la côte – maintenant à une certaine distance – pourtant il reconnut la Case-Pilote, d'autres petits bourgs, puis le Carbet et sa grande forêt de cocotiers, puis les ruines de Saint-Pierre, le rocher de la Perle... Rapidement il dépassa l'île de la Dominique, aperçut confusément Marie-Galante. Il avançait beaucoup plus lentement, à présent; le côté sud de la Guadeloupe où il avait fait plusieurs voyages

monta très doucement sur l'horizon, et les feux d'un grand steamer apparurent. Il sut – comment ? – que c'étaient ces feux-là et non d'autres qu'il avait aperçus tout à l'heure... alors qu'il ne pouvait pas les voir, (même si les montagnes martiniquaises n'eussent pas existé), à cause de la grande distance – (plus de cinquante lieues !) – Et une force irrésistible le dirigea vers le gros vapeur, d'abord noir sous les étoiles de ses fanaux, puis ceint du collier de feu pâle de ses hublots de cabines, puis presque solaire dans la nuit. Il fut, une seconde, effrayé par l'énorme coque luisante qui venait sur lui si vite, si vite... mais déjà il flottait au-dessus du pont, frôlait les marches d'un escalier, fluait dans l'eau lumineuse d'un couloir violemment éclairé, passait, de façon invraisemblable, au travers d'une cloison et se trouvait dans une cabine d'un blanc de laque, éblouissant à l'éclat d'une lampe électrique. La forme blanche l'avait précédé, et, spectacle extraordinaire, s'était confondue tout à coup avec le corps d'une femme étendue sur une couchette de la cabine.

Une effroyable, une exquise émotion s'empara de Deslazes : les yeux à demi-clos, la bouche rose souriante, les splendides bras nus, le buste émergeant du drap et vêtu de blancheurs soyeuses, et comme nacrées, c'était Alicia qu'il avait devant]ui.

«Je suis fou ! songea-t-il ! Pourvu que cette folie dure très longtemps !»

La voix d'Alicia répondit à sa pensée :

– Tu n'es pas fou ! C'est bien moi ! Je suis veuve depuis peu et suis revenue vers toi, maintenant que je suis maîtresse de ma vie. Pendant le voyage, j'ai senti que tu pouvais, que tu allais m'échapper, malgré ta volonté. Cette horrible appréhension est devenue si forte, ce soir, que mon coeur, mon esprit plutôt, n'a pu y tenir plus longtemps. Il est parti vers toi, j'en suis sûre, car je t'ai vu, oui, moi, – toi si triste, – assis sur la jetée de Fort-de-France. Et ton esprit est venu à moi. Je ne te vois pas bien mais je te devine. Et tu ne m'as pas devinée, toi !

*

* *

Quelques heures plus tard, Albert Deslazes se retrouva sur la jetée de Fort-de-France. Des pêcheurs nègres le secouaient violemment :

– Moin dis moun-là 'i saoul !

– Pas saoul pièce ! 'i môh !

– Ni saoul ni mort ! Endormi ! riposta malgracieusement Albert Deslazes, les yeux vagues, l'air égaré. Et puis, dites donc, je ne suis pas un sac de cassonade. Fichez-moi le camp, espèces de brutes !

Et machinalement il se leva, regarda de tous côtés. Le paquebot transatlantique s'éloignait dans la direction de l'arrière-port. Albert courut, traversa toute la Savane et arriva au quai de la C.G.T. avant que

les passagers n'eussent commencé à descendre à terre.

Il attendit, attendit : «Je vais avoir une rude déception ! pensa-t-il. Mais quel beau rêve !»

Les «première classe» débarquèrent : une dame, deux dames inconnues, un vieux monsieur, un gamin, – puis, vraiment, vraiment !... Alicia !

– Non ! Tu vois bien que ce n'est pas un rêve ! Et n'aie pas peur, homme trop correct ! Qu'est-ce que cela fait qu'on nous voie nous embrasser, puisqu'à présent nous serons toujours l'un à l'autre !



« *Le Squelette* »

« *LE SQUELETTE* »

de Gaston BOURGEAT

Rien de bien précis sur cet auteur, collaborateur fidèle de la revue, ni sur son oeuvre. S'il donna lui aussi dans le macabre, on peut lui accorder un humour au second degré que n'avait certainement pas Édouard Ganche.

C'était en novembre 1892. La nuit était profonde, sans étoile et sans lune. Le vent d'ouest, qui soufflait en tempête, détachait les dernières feuilles des grands arbres qui bordent la Seine, et, soulevant les ondes du fleuve, en arrachait de sourdes plaintes.

Je suivais avec peine le quai du Louvre; je dis avec peine, car j'avais à soutenir une lutte énergique contre les incessantes rafales, mais, dans cette lutte même, je trouvais un charme qui achevait de dissiper le malaise désagréable que m'avait laissé une séance spirite, d'où je sortais.

En tournant l'angle du Pont-Neuf, il me sembla que quelqu'un me suivait; quai des Grands-Augustins, j'éprouvai la même impression; place Maubert, l'impression fut si forte que je me retournai vivement, mais j'eus beau sonder du regard tous les angles de la place, je n'aperçus rien de suspect; rue de Navarre, on me toucha le bras. Croyant avoir affaire à un malfaiteur, je m'apprêtais à me défendre : la rue était déserte.

J'étais justement en face de mon domicile; je rentrai, refermai avec soin la porte, et c'est le coeur et l'esprit soulagés que je gravis les premières marches de l'escalier, dont l'épais tapis qui les recouvrait, en étouffant le bruit de mes pas, me permit d'entendre sonner minuit dans la loge du concierge.

Comme je traversais le palier de l'entresol, plusieurs coups secs, frappés très fort, me firent tressaillir; à ces coups succéda une plainte longue, déchirante. Que se passait-il donc dans cette grande maison neuve dont j'étais le premier, le seul locataire ? Décidément il y avait du mystère dans l'air, et le salon rose où j'avais passé ma soirée me revint en mémoire. Je revis la grande table ronde qui se trémoussait allègrement sous les mains des cinq personnes assises autour d'elle. La *médium*, une jeune fille rousse, assez jolie, s'était ensuite dressée comme un ressort; elle avait bavé, écumé, hurlé, et, finalement, était entrée en conversation avec un personnage invisible, un squelette, disait-elle, le maître du groupe...

Chassant ce mauvais souvenir, je continuai à monter, mais mes pas devenaient plus pesants; il me fallut faire de véritables efforts pour

atteindre le palier du premier étage; y étant parvenu je m'assis sur un banc et fermai les yeux.

Quand je les rouvris, je fus absolument stupéfait. Autour de moi le décor avait changé : je me trouvais dans une galerie étroite et basse dont je ne pouvais déterminer la longueur; les murailles de cette galerie étaient tapissées d'ossements humains, et des crânes dénudés, courant en bas et en haut, servaient de lambris et de corniche.

Croyant être le jouet d'un rêve, je me pinçai fortement, je m'examinai; je reconnus le costume que je portais il n'y avait qu'un instant; j'ôtai mon chapeau, et je me souviens qu'il en tomba une feuille sèche, que je ramassai cette feuille, que je la froissai entre mes doigts, que j'entendis très distinctement le petit bruit particulier produit par le froissement de la feuille. Je me frottai les yeux; je me mouchai très fort; je me relevai; j'examinai la pierre sur laquelle j'étais assis; je m'assis de nouveau et attendis.

J'éprouvais une grande lassitude, et la fraîcheur du lieu me glaçait jusqu'aux moelles.

Deux points brillants, comme deux étoiles dans la brume attirèrent mon attention. Je considérais attentivement ces deux lueurs qui me fascinaient et me produisaient, en même temps, une inexplicable répugnance. Bientôt ces points lumineux furent tout près de moi; c'étaient les yeux phosphorescents d'un squelette.

Saisi de crainte, je voulus fuir, mais je butai contre la pierre et tombai lourdement sur le sol. Une force inconnue m'empêchant de me relever, je me traînai sur les mains et sur les genoux, et dans chaque effort que je faisais pour avancer, il me semblait déplacer un monde. L'effrayante lueur m'entourait toujours; je sentais derrière moi l'inexorable présence du squelette; j'entendais des clameurs atroces, des plaintes, des menaces, des injures et, les dominant, la voix de la médium du salon rose criant à tue-tête : «Arrêtez ! arrêtez ! c'est lui, le cher Esprit, le Squelette, le Maître !»

Maintenant, la galerie se rétrécissait et s'arrondissait en forme de boyau; je continuai à ramper, croyant échapper, par cette fuite lente, illusoire, à un danger que je me figurais imminent.

Le boyau se rétrécissait encore, et ses parois glacées, me comprimant comme un étau de fer, firent craquer mes os avec un bruit lugubre; chose inouïe, ma tête restait libre et avançait toujours, entraînant mon corps que je sentais s'allonger démesurément comme un immense reptile.

Je glissai ainsi, gluant et informe, pendant combien de temps ? je l'ignore; mais chaque seconde dut me paraître un siècle.

Enfin, mon front heurta un obstacle, contre lequel mon corps se ramassa en boule, comme un serpent blessé. Le boyau avait disparu;

pris entre deux murailles horizontales, superposées, dont l'une descendait lentement, je ressentis encore l'affreuse sensation d'écrasement, sensation suivie de celle d'une chute, puis je me vis, tout à coup, avec ma forme naturelle, au milieu d'un temple brillamment éclairé.

Je ne cherchais plus à comprendre; ce qui m'arrivait était trop prodigieux.

Je promenai autour de moi un regard presque effaré. Le temple était vide. De gros piliers ronds en soutenaient les voûtes.

Au fond, dans le choeur, se dressait sur une estrade de pierre, un trône d'airain qu'ombrageaient de longues draperies rouges à crépine d'or. De chaque côté du trône étaient disposés six sièges bas : trois à droite, trois à gauche. De grands candélabres alignés derrière ces cierges et plusieurs lustres suspendus aux voûtes jetaient sur le tout de vigoureuses clartés.

Soudain, un bruit terrible troubla Le morne silence; c'était comme le mugissement de grandes orgues dont chaque jeu eût été faussé; la flûte pleurait lamentablement; le hautbois grinçait comme une lime mordant le fer; la harpe éolienne, la voix céleste, avaient des vibrations, des ondulations telles qu'elles faisaient songer aux plaintes des damnés; le basson, le bourdon, le sarrusophone rugissaient comme des tigres, tandis que le fifre lançait sa note. aiguë et vipérienne.

Un spectacle nouveau mit le comble à ma stupeur. Les murailles des nefs latérales suintaient des vapeurs rougeâtres qui se condensaient rapidement et prenaient l'aspect de différents personnages. Quelques minutes à peine, et le temple en fut rempli.

Je reconnus la «médium» rousse. ainsi que diverses personnes vues dans le monde ou coudoyées sur les boulevards. Il y avait là des hommes de tous âges, des femmes jeunes et jolies, des vieilles et des laides, même des enfants.

Reportant mes regards sur le trône, j'y vis, majestueusement assis, le squelette aux yeux de feu. Une brillante cour l'entourait. La flamme de longs cierges, ondulant dans les fumées légères de l'encens, faisait étinceler les ors et les pierreries des costumes.

L'orgue ne cessait de mugir, mais ses accords devenaient suaves, mélodieux. Au sein de ce temple, qui prenait progressivement un aspect féerique, monta un chant exquis, divin, que répercutèrent les voûtes aux nervures puissantes. Tout ne fut plus que lumière, parfum, mélodie.

A ce moment, un mouvement se fit dans l'assistance, qui se divisa et laissa, un long espace vide entre le choeur et le porche.

Le squelette se leva et descendit les degrés de son trône. Suivi d'un cortège éblouissant et précédé de fillettes couronnées de roses,

tenant dans leurs mains délicates, les unes des torches que consumait une flamme livide, les autres des encensoirs d'or d'où s'échappaient des rubans diaphanes et bleuâtres, il s'avança dans la vaste nef. Sous l'onctuosité de son geste bénissant, la foule recueillie s'inclinait. Il s'approchait de la place où j'étais; une force irrésistible me fit fléchir le genou; la peau satinée et odorante des jeunes thuriféraires frôla mon visage. Je baissai la tête, craignant de voir. Quand je la relevai, le squelette avait disparu. J'avais devant moi un ange radieux, dont la nudité de neige était à peine voilée par le repliement de grandes ailes. Le visage de la céleste créature, d'une idéale beauté, révélait un orgueil superbe. De ses grands yeux partaient des effluves magnétiques qui m'arrachaient le coeur et faisaient bouillonner mon sang. Un sentiment d'amour éperdu pour l'ange adorable s'empara de mon être. Je me sentais me fondre en lui, et cette mystique union me causait un plaisir ineffable.

Néanmoins, obéissant à un automatisme acquis par une jeunesse pieuse, je traçai sur ma poitrine le signe de la croix. Alors, au milieu d'un coup de tonnerre formidable, le temple parut s'engloutir, et l'ange, redevenu squelette, eut un ricanement sinistre.

Les ténèbres m'enveloppèrent; des ténèbres épaisses, horribles ! Une pression douloureuse s'exerçait sur toutes les parties de mon corps; le moindre mouvement m'était impossible. Cependant je sentais que je montais aspiré par en haut... Mon ascension, tantôt lente, tantôt précipitée me donnait à comprendre que je traversais des couches superposées et de densité différente.

J'aboutis ainsi à une galerie que je reconnus pour celle où avait débuté mon invraisemblable aventure. Je suivis assez longtemps cette galerie.

Je passai devant un tombeau où je lus ces vers qui furent pour moi toute une révélation :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs;
Je meurs! et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Les catacombes, pensai-je, les catacombes de Paris ! Pourquoi étais-je enfermé dans ces lieux ? J'eus peur.

Je voulus crier, appeler, mais ma gorge ne produisait aucun son. J'eus encore la sensation de monter, mais rapidement cette fois. Je franchis, sans l'ouvrir, une porte de bronze. Une éblouissante lumière m'arrêta un instant... J'étais dehors, sur la place Denfert-Rochereau. Je n'eus plus qu'un désir, pressant, angoissant, celui de rentrer chez moi.

Je pris, successivement, le boulevard Arago, l'avenue des Gobelins, la rue Monge. Je ne marchais pas, je glissais à la surface du sol avec une vitesse qui me donnait le vertige. Les passants, les voitures ne me gênaient nullement. Je traversai même, comme une flèche, et par le flanc, un tramway plein de voyageurs... Subitement je m'évanouis.

Une vive douleur me fit reprendre mes sens. En ouvrant les yeux, je me retrouvai dans la cage de mon escalier; j'avais glissé du siège sur lequel je m'étais endormi, et mon genou avait frappé le sol en se meurtrissant. Il faisait grand jour. J'entendis un bruit de pas précipités; c'était le concierge qui montait s'enquérir.

– Monsieur a glissé et s'est fait mal, me dit-il.

– Non, dis je, ce n'est rien.

– Comme monsieur a l'air fatigué ! Monsieur a sans doute passé une mauvaise nuit.

– Oui, fis-je, j'ai très mal dormi. Puis, pour couper court à l'entretien, et sans trop savoir ce que je disais : je ne rentrerai que ce soir, ajoutai-je, et si, par hasard, le squelette venait me demander, vous lui diriez que je n'y suis pas.

Laissant, là-dessus, mon pipelet ébahi, je regagnai la rue, mais, cette fois, en chair et en os !



« La Chevauchée des ombres »

« LA CHEVAUCHÉE DES OMBRES »

de Jean de KERLECQ

Il a offert à la SF une fort bonne oeuvre de ce que les anglo-saxons nomment un «lost-race novel» : Urfa l'homme des profondeurs *(1931), qui décrivait une race souterraine pour le moins étrange. Oeuvre nettement moins connue, il publia aussi le feuilleton* Les Tribulations du professeur Combilas *(1910). J'ignore par contre si on lui doit l'oeuvre de politique-fiction* Les Tours du silence *(1947), signée quant à elle R.J. de Kerlecq : était-ce lui ou son parent ?*

Comme le docteur Bergalou causait d'envoûtement, de sorcellerie, et d'autres choses merveilleuses, son confrère Herlanger haussa les épaules :

– Comment, vous, Bergalou, un homme de la science de la science positive ! Vous croyez à ces fariboles ?

Sans fausse honte, énergiquement, le médecin Bergalou affirma :

– Parfaitement, j'y crois !... Eh puis après ?...

– Après... reprit Herlanger, je vous plains !

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'un tel acte de foi est un signe certain de décrépitude, et, j'oserai dire, de ramollissement du cerveau. Pas un homme sérieux n'attache la moindre importance à de pareilles billevesées ! Je croyais aux fantômes et aux mauvais génies lorsque j'avais cinq ans, moi, mon cher !

– Et maintenant ?

– Je n'y crois plus.

– Eh bien, moi, fit Bergalou, c'est tout le contraire ! Je n'y croyais pas lorsque j'avais cinq ans tandis qu'à présent...

– A présent ?

– Je suis convaincu de leur existence !

Le docteur Herlanger sourit :

– Allons !... allons !... je vois cela... vous voulez rire à mes dépens !

– Mais, non, je vous assure... pas le moins du monde, Tenez !... Mettons de côté les fantômes, si vous le voulez bien, puisqu'ils vous effraient...

– Ah ça ! c'est trop fort ! Je ne vous permettrai pas d'avancer pareille chose.

– Soit ! du moins... croyez-vous à la suggestion ?...

– J'y crois... si l'on veut !

– Vous ergotez, mon ami ! On croit à la suggestion ou on n'y croit pas.

– Pardon !... Je crois à la suggestion lorsqu'elle est pratiquée sur des sujets spéciaux, sur des malades et des hystériques, c'est-à-dire sur des êtres spécialement préparés à la recevoir, mais je ne crois pas qu'elle ait prise sur un tempérament sain, normal, sur un cerveau bien équilibré.

– C'est ce qui vous trompe, docteur !

– Voyons ! Il est donc dit qu'aujourd'hui vous me traiterez en petit garçon ?

– Non pas ! je voudrais seulement vous convaincre d'une vérité.

– Hum ! hum !

– Eh bien... croiriez-vous à la suggestion et aux sortilèges s'ils s'exerçaient à vos dépens.

Herlanger n'hésita pas :

– J'y croirais, oui, mais à cette seule condition.

Le docteur Bergalou se rapprocha de son confrère et lui prit la main, puis, le regardant bien en face, dans les yeux, il dit d'une voix ferme:

– Herlanger, vous ne rentrerez pas chez vous ce soir.

Le médecin sceptique demeura un moment interdit, puis, ayant secoué la tête comme pour chasser quelque vapeur importune, il ricana :

– Vous en avez de bonnes, vous ! Comment ! vous prétendez que je ne rentrerai pas chez moi ce soir ?

– J'en suis certain ! Vous n'y rentrerez que demain, au point du jour, à sept heures !

– Vous voulez donc me garder à coucher ?

– Pas le moins du monde.

A ce moment, neuf heures sonnèrent à la pendule du cabinet où se tenaient les deux hommes.

Narquois, Herlanger se leva.

– Neuf heures ! fit-il, il est temps de rentrer chez moi.

– Vous n'y rentrerez pas !

– Si ! J'y rentrerai.

– Nous en recauserons.

– Je l'espère.

L'incrédule esculape fit quelques pas vers la fenêtre et souleva le rideau.

La nuit était complètement venue, mais la lune qui brillait au fond du ciel astral argentait tout le paysage environnant, faisant scintiller au loin les vitres des maisons endormies.

Nul bruit ne montait du petit bourg normand; chacun, à cette

heure, reposait volet clos et rideaux fermés.

– Quelle jolie soirée ! s'extasia le docteur Herlanger, et comme ma jument grise va bien trotter sur la route déserte !

– Voulez-vous que j'appelle le domestique et que je fasse seller votre bête ?

– Je vous en saurai gré !

Puis, tout à ses pensées, le sceptique ajouta :

– Dans moins de trois quarts d'heure, je serai chez moi.

Le docteur Bergalou ayant donné des ordres à cet effet, moins de cinq minutes après, la jument d'Herlanger piaffait dans la cour.

Le jeune médecin tendit la main à son contradicteur.

– Sans rancune, n'est-ce pas ?

– Parbleu !... Permettez-moi de vous reconduire.

– Avec plaisir !

Quand Herlanger fut en selle, il serra une dernière fois la main de son aîné.

– Au revoir, docteur, à demain, et merci !

– Au revoir !... Et, prenez garde !... J'ai dans l'idée que vous allez vous tromper.

– Me tromper !... Quelle plaisanterie !... La route est toute droite !

Et, disant ces mots, Herlanger piqua des deux et s'engagea bientôt dans l'unique rue du bourg.

Seul le heurt des sabots du cheval sur les pavés inégaux, éveilla le silence profond de la nuit automnale; il sembla au cavalier que ce bruit avait une sonorité inusitée, il s'en réjouit.

– Voilà qui fera peur aux fantômes !

Puis, en songeant à son camarade, il secoua la tête, et d'un ton compatissant, il murmura :

– Pauvre vieux; il travaille trop.

Tout en devisant de la sorte, Herlanger avait dépassé les dernières masures du bourg; il se trouvait maintenant en pleine campagne.

Le spectacle était vraiment grandiose; les fermes disséminées au loin, avec leurs toits de chaume et leurs murs gris, donnaient une impression intense de poésie mélancolique.

Le sommeil profond de la plaine n'était troublé que par le chant des grillons noctambules et le hululement plaintif des oiseaux de nuit.

Herlanger caressait d'une main distraite l'encolure de sa bête; il était pris par le charme de cette nuit merveilleuse, au calme reposant.

Jamais il n'avait éprouvé aussi intensément la joie de vivre.

Tout à coup, il tressaillit. Devant lui, à quelques pas seulement, un autre cavalier suivait la route toute blanche de lune.

Il avait véritablement grand air, il se tenait très droit sur son vigoureux cheval noir, et le vent léger faisait frissonner les plis de son

manteau.

Bien que le docteur Herlanger ne vit pas encore le visage de l'inconnu, il se l'imagina jeune, noble et de haute mine.

– Voilà, pensa-t-il, un heureux compagnon de route, en cheminant côte à côte, nous trouverons le temps moins long.

Et il éperonna la bête pour rejoindre le hautain seigneur.

La jument grise et le cheval noir trottèrent bientôt de front; fort poliment, Herlanger souleva son chapeau.

– Monsieur... excusez mon audace; mais j'ai pensé qu'il ne vous serait peut-être pas désagréable de chevaucher en ma compagnie... la route, à cette heure, est si triste !

L'inconnu n'ayant pas répondu, le docteur insista :

– Monsieur... je vous demande pardon... j'ai sans doute troublé vos pensées ?

Le médecin allait peut-être poursuivre ce discours obséquieux quand son attention fut attirée par la présence d'un deuxième cavalier, en avant, et qui ressemblait étrangement au premier par son allure, car le visage des inconnus avait jusqu'alors échappé aux regards inquiets du docteur.

– Tiens ! pensa ce dernier; en voici un autre, et je ne l'avais pas vu !... c'est étrange, sur cette route uniforme !

Il prit le galop pour rejoindre le second cavalier, et fut tout surpris de constater que le premier, ayant mis sa monture à une allure semblable, se tenait obstinément à sa droite.

– Ils se connaissent peut-être, murmura le docteur.

Et, s'approchant de l'autre cavalier, il s'inclina itérativement.

– Monsieur, j'ai bien l'honneur...

...Mais, la voix s'étrangla sans sa gorge.

Le cavalier s'était retourné brusquement laissant voir au docteur une tête complètement décharnée, hideuse, grimaçante, comme figée en un rictus infernal.

Instinctivement, Herlanger recula, pour se mettre sous la protection du premier cavalier.

Il ne put retenir un cri d'horreur : les deux êtres étaient absolument semblables.

Le docteur allait tourner bride en toute hâte quand la silhouette d'un troisième cavalier s'estompa sur le chemin, et, malgré lui, le malheureux fut emporté vers la nouvelle apparition.

Les trois squelettes se saluèrent cérémonieusement et, de front, continuèrent leur route.

Et, successivement, apparurent de nouvelles ombres.

Chaque fois qu'un cavalier se laissait rejoindre par la petite troupe, chaque fois, un nouveau venu surgissait en avant.

Et, comme dans le Cid :

Ils étaient partis vingt, ils arrivèrent mille !

Le docteur, affolé, tentait, mais en vain, d'arrêter sa monture, il n'en était plus maître, elle suivait docilement la chevauchée des ombres.

Et, quel que fût l'endroit où Herlanger portât ses regards, il trouvait devant lui les ombres silencieuses.

La plaine immense en était encombrée, on aurait dit la caricature d'un défilé militaire, d'une retraite immense des trépassés vers le néant final et le chaos universel.

Tout à coup, la troupe s'arrêta, et le docteur vit, au bout de l'horizon, s'allumer une lueur.

Un cri immense éveilla les échos, et ce cri, qui n'avait rien d'humain, glaça le sang de l'infortuné docteur; cette clameur étrange, qui s'était échappée de toutes ces poitrines vides, s'en alla de l'autre côté de la vie, par-dessus les étoiles.

Tous les cavaliers se dressèrent sur leurs étriers, ramassèrent les rênes de leurs montures, et, dans une ruée générale, partirent à l'assaut de la lumière inconnue.

Cette course était si rapide que le docteur avait la sensation que les sabots de son cheval ne touchaient plus le sol.

Mais, chaque fois que la troupe fantomatique semblait prête à entrer dans cette apothéose de lumière, chaque fois la lueur s'éteignait pour reparaître, au loin, très loin.

C'était alors des cris de rage, des vociférations de désespoir, des plaintes amères et la troupe déçue, mais non découragée, repartait à fond de train.

Et, toujours, le docteur suivait.

Il se croyait transporté dans un autre monde, il ne reconnaissait plus la campagne, les champs, les prés et les bois familiers dans lesquels si souvent il s'était enfoncé, l'herbier en sautoir, à la recherche de plantes précieuses.

Cette lueur avait quelque chose de tragique, d'extra-humain, de gigantesque et de poignant, immensément !

Et comme les autres, malgré lui, le docteur la poursuivait avec la rage du désespoir, avec la certitude de ne l'atteindre jamais.

Quelle était cette lueur ?...

Cependant, dans Le ciel, les étoiles pâlissaient, la lune éteignait lentement son sourire facétieux; les cavaliers eux-mêmes avaient, peu à peu, perdu de leur consistance, ils semblaient n'appartenir plus à la réalité, n'être plus que de pâles reflets d'ombres prêtes à s'éteindre.

Soudain, devant la troupe un gouffre surgit; la mer, tout au fond, roulait ses galets avec une coquetterie perfide, comme un mauvais

génie qui jouerait aux osselets avec les tibias de ses victimes.

La lueur, à l'horizon, s'éteignit, et la Chevauchée des Ombres, emportée par l'élan, s'abîma dans la mer.

Désemparé, fou de terreur, le docteur Herlanger passa l'une de ses mains sur son front mouillé d'une sueur froide, et, doutant de lui-même, il murmura :

– Ah ça !... suis-je encore de ce monde ?

A ce moment, dans un clocher tout proche, sept heures sonnèrent.

Herlanger releva la tête et aperçut sa maison.

Sur le seuil, se tenait Bergalou; il était lui-même un peu pâle.

– Eh bien, fit-il en s'approchant de son jeune confrère, la main tendue; y croyez-vous, maintenant, aux sortilèges ?

Mais Herlanger ne répondit pas, et, regardant bien en face le docteur Bergalou, il entra sans lui serrer la main.

« *LA MONTRE DE MALHEUR* »

de Pierre GIFFARD

Auteur de littérature populaire (1853–1922) du début du siècle – on lui doit par exemple Le Tombeau de glace *(1908) sur une greffe de coeur, ou un texte sur la locomotion,* La Fin du cheval *(1898/99) – il restera à jamais célèbre pour sa saga* La Guerre infernale *(1908), où il eut comme collaborateur (à la plume, et peut-être bien au crayon) Albert Robida, et qui fut probablement la plus folle des guerres futures. Dommage qu'il soit resté bien trop sage pour «La Vie Mystérieuse».*

Le paquebot coupait à toute allure une mer qui semblait d'huile, comme on dit à Marseille.

C'était entre Alexandrie et Naples, une admirable soirée de juin, tiède, diaprée d'étoiles. Des passagers somnolaient à l'arrière, dans les fauteuils en rotin et sur les chaises de toile épaisse, D'autres formaient le cercle où je figurais sur un pliant. Chacun contait là des histoires impressionnantes, soulignées par le ronron monotone de l'hélice.

– Moi, dit à son tour de parole un parisien d'une cinquantaine d'années, aimable homme, commerçant en draps, peu ferré sur la littérature, je ne connais rien aux subtilités de la psychologie, heureusement ! Sans quoi je me casserais inutilement la tête à chercher l'explication de faits singuliers qui ont bouleversé ma vie.

Vous allez voir, mesdames, et vous, messieurs, ce qu'il peut nous arriver d'étrange à cause d'une montre.

Il y a quelques années, j'entrai en possession d'une superbe montre en or, sortie de la première maison de Genève. Elle m'avait été offerte par mon frère, capitaine de frégate, avant qu'il s'en allât mourir de fièvre à Madagascar.

Pauvre frère ! Cette montre lui avait coûté mille francs, ou presque. Je le savais et je tirais de là une conclusion : l'instrument devait être indéréglable.

En effet, des mois se passèrent sans que j'eusse à reprocher à mon chronomètre le moindre dérangement. Bien entendu j'avais soin de le remonter chaque soir. Moyennant quoi, j'étais tranquille. Toujours à l'heure fixée pour mes rendez-vous d'affaires, je ne manquais jamais un train. En un an cette merveille d'horlogerie n'avait pas varié d'une minute.

Un matin, pourtant, les aiguilles cessèrent d'avancer. Je m'aperçus que ma montre, si ponctuelle, s'était arrêtée entre deux et trois heures.

Je cherchais à rassembler mes souvenirs; il me fut impossible d'y

retrouver l'instant où j'avais remonté l'instrument. Je procédai vite à l'opération indispensable. Sûrement j'avais oublié le principal, la veille au soir.

Ce fut aussi l'avis d'un horloger de la marine, après qu'il eut admiré longuement le mécanisme intact du chronomètre derrière cette espèce de rond de serviette que les spécialistes de l'horlogerie se vissent dans l'arcade sourcilière.

Tout de même il me semblait bien, par instants, avoir tourné le remontoir, la veille...

Enfin je n'y pensai plus. Mais j'avais éprouvé comme un ennui de cet arrêt. Je m'étais si bien habitué à la régularité de ma montre que je tirai un fâcheux présage de sa subite défaillance.

Vingt-quatre heures plus tard, j'apprenais qu'une maison de Roubaix dans laquelle je m'étais engagé à fond, venait de sombrer. Je perdais à sa déconfiture près de cinq cent mille francs, toute ma fortune.

*
* *

L'hiver suivant, plié aux exigences d'une situation plus modeste, je voyageais en Russie pour le compte d'une grande maison de Paris. J'étais entré dans l'affaire, que dirigeaient deux associés, par la volonté de l'un d'eux, mon camarade d'enfance. L'autre ne pouvait pas me sentir, et je devinais à la tension croissante de nos rapports que si, par malheur, mon ami se retirait, comme il en avait déjà manifesté l'intention, son associé me remercierait sans délai.

Un soir comme j'arrivais à Varsovie, je voulus regarder l'heure à ma montre : 5 h. 50 ! C'était impossible. J'avais lu successivement les cadrans des gares; il était au moins minuit. En effet, la première horloge publique que je rencontrai dans la ville, sur la route de l'hôtel, marquait minuit et demi.

Au petit matin, un facteur du télégraphe heurtait à La porte de ma chambre et me remettait une dépêche ainsi conçue : «M. X..., (mon ami d'enfance ayant provoqué la dissolution de notre société) j'ai le regret de me priver de vos services». Signé par Z.. (celui qui ne pouvait pas me souffrir).

En relisant ce télégramme hypocrite – j'ai le regret ! – qui brisait une fois de plus ma vie, j'y découvris l'heure de son dépôt au bureau de Paris : 5 h 50 !

Ainsi par deux fois, dans l'espace d'une année, deux coïncidences singulières s'étaient produites. Deux malheurs m'étaient échus, et chaque fois, comme pour les annoncer, ma montre s'était arrêtée, cette montre qui ne devait jamais dérégler !

A peine rentré à Paris, je retournai chez mon horloger. Cette fois,

il découvrit dans les rouages un minuscule grain de poussière. J'en fus quitte pour une modeste dépense, et l'homme de l'art me promit que mon admirable mouvement de Genève était reparti pour longtemps.



*
* *

Comme j'étais assombri par ces déboires successifs, l'idée me vint d'aller voir mon frère à Madagascar, pour lui demander son avis, ses conseils, avant de me remettre en quête d'une nouvelle situation.

Je m'embarquai pour Majunga sur le même paquebot qui nous ramène en France. Nous passons le canal de Suez, puis l'Equateur. Le bateau fait route vers Seychelles par une mer clapotante. Dans la nuit du 16 au 17 mars, elle devient franchement mauvaise.

J'étais couché dans ma cabine, où je sommeillais tant bien que mal, lorsque deux coups de roulis, précurseurs de beaucoup d'autres, me secouent désagréablement.

Tourner le bouton de lumière, prendre dans la poche de mon gilet, accroché au chevet de la couchette, ma montre pour y regarder l'heure, ce fut l'affaire d'un instant. Les aiguilles marquaient 4 heures juste. Je replaçai la montre où je l'avais prise, mais le hasard voulut qu'à la

même seconde, un troisième coup de roulis fit glisser sur le parquet le gilet, la montre, et maints objets avec.

J'entendis un bruit mat sur le bois. Cette fois, c'était un accident fâcheux mais expliqué qui allait ne valoir des frais sérieux de réparation. En effet, les aiguilles étaient tordues, le boîtier bosselé. On n'entendait plus le moindre tic-tac; mais ce n'était guère le moment d'évaluer les dégâts. Il serait temps d'y songer le lendemain. J'essayai de me rendormir; ce fut en vain. Le ressouvenir des deux arrêts précédents me hantait. Bientôt il me fit soupçonner quelque anicroche nouvelle, annoncée par cette montre de malheur.

Les jours qui suivirent, ce fut de l'obsession. Je redoutais d'apprendre, en vue de la terre à présent si proche, quelque accident arrivé à mon frère, sa mort peut-être.

Dès que le service de santé se présenta sur la rade de Majunga, je fus fixé. Les pressentiments ne m'avaient pas trompé : un matelot des douanes me remit une lettre signée du commandant N..., le supérieur immédiat de mon frère, dont elle disait la mort presque foudroyante, en termes émus.

Le malheureux avait succombé, quelques jours plus tôt, à un accès de fièvre pernicieuse. Il me sembla qu'une poulie venait de me tomber sur le crâne. Je restai une grande heure assis dans un coin, seul, tout hébété.

Quand j'eus pris terre, il me fut aisé de trouver à l'hôpital des renseignements précis. Le directeur m'y présenta le registre des décès. Je lus avec angoisse les premières ligues de l'acte consacré à mon frère. Une sueur glacée perlait autour de mon front.

Puis ce fut l'abolition de la volonté. Je balbutiai comme un dément, plusieurs fois de suite, des chiffres qui venaient de frapper mes yeux, car j'avais lu sur le cahier mortuaire cette ligne, au milieu du document officiel :

Décédé le 17 mars, à 4 heures du matin...

Machinalement je tirai de mon gilet la montre fatale, et je la présentai au directeur de l'hôpital, en lui expliquant, par bribes incohérentes, ce qui s'était passé. A ses yeux compatissants, je vis bien qu'il me prenait pour un fou.

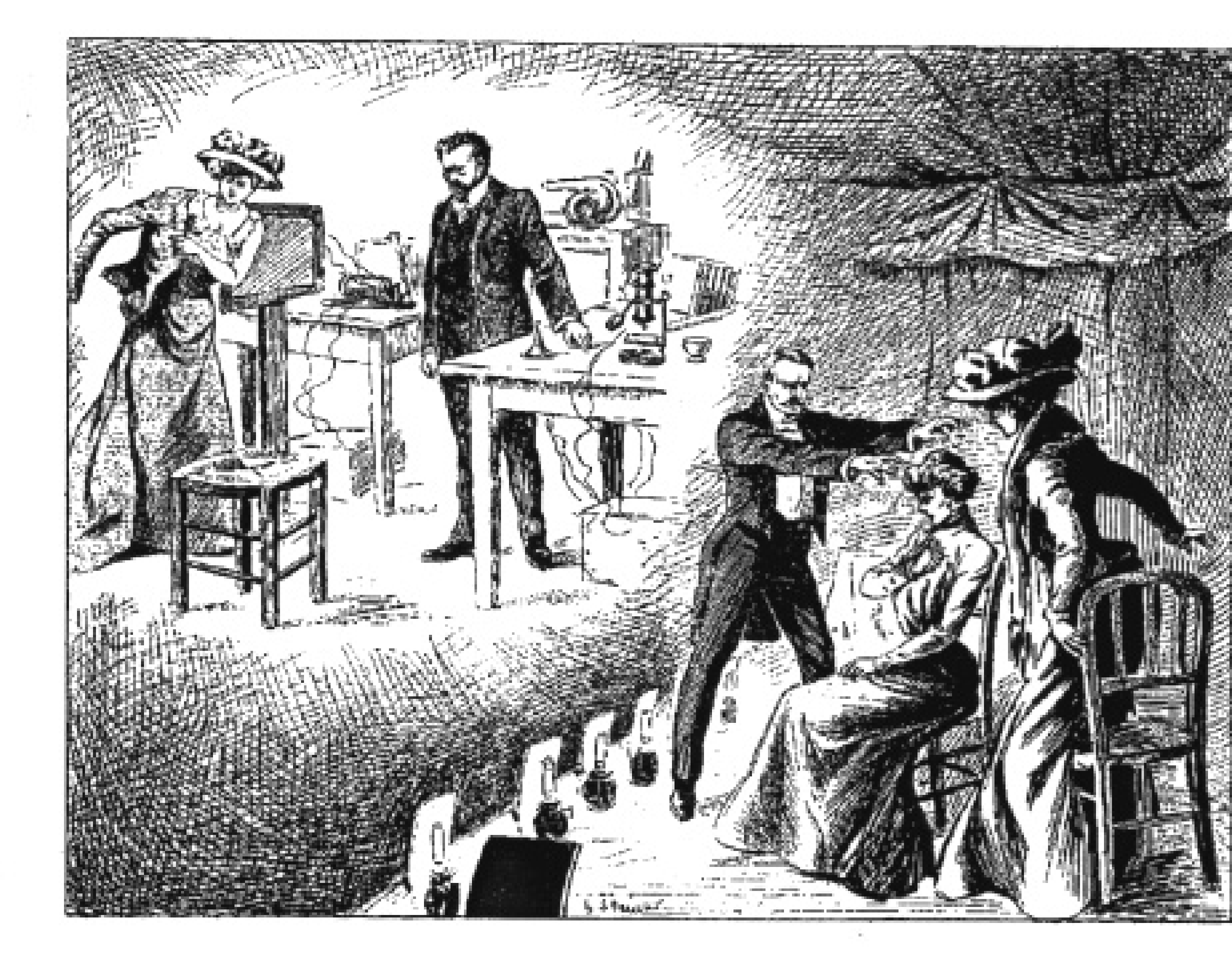
Un grand silence avait suivi l'étrange récit. Evidemment il n'y avait dans tout cela que des coïncidences. Elles n'en donnaient pas moins à réfléchir aux plus sceptiques.

– Et la montre ? fis-je, pour ranimer la conversation.

– La montre ? reprit notre narrateur... La voici ! Je la conserve

comme un fétiche, mais je me suis bien gardé. cette fois, de la donner à réparer. J'aurais trop peur de l'entendre marcher.

Vous pouvez constater, mesdames, et vous, messieurs, qu'elle marque quatre heures juste, comme à tout moment du jour et de la nuit. Je ne lui demande plus l'heure exacte; elle m'a prédit trop de calamités. Chose bizarre ! Depuis que ses rouages sont au repos, la fortune m'a souri de nouveau. J'arrive d'Ethiopie, où j'ai fait de superbes affaires avec le roi Ménélick. Bref, me voilà redevenu un homme heureux. Mais je pense toujours à mon pauvre frère, dont la dernière minute demeure indiquée si mystérieusement par ces aiguilles persécutrices. Peut-être qu'un génie malfaisant les animait autrefois ? Nous sommes à la merci de tant de forces invisibles ! Que ce soit ce qu'on voudra, je dis, moi qui ne suis point un savant, qu'il y eut une succession de phénomènes troublants, où le hasard n'a peut-être pas agi seul : Et qu'est-ce que le hasard ? Le sait-on ?



« *La Vision merveilleuse* »

« *LA VISION MERVEILLEUSE* »

de Sylvain DÉGLANTINE

Encore un cas que cet écrivain, qui livra deux oeuvres de Science-Fiction à... 47 ans d'intervalle ! La première, Les Terriens dans Vénus, *dut paraître en premier en 1907/08 en revue, et fut ensuite publiée en volume avant d'être rééditée dans «La Vie Mystérieuse», avec un texte légèrement remanié et de fort intéressantes illustrations (voir le portfolio en fin de recueil). La seconde,* La Nouvelle Babel, *attendit 1954 ! Outre sa collaboration avec la présente revue, il sortit à la même époque un roman fantastique,* Le Calvaire d'une hypnotisée *(dont la publicité figure dans ce magazine), qui doit valoir son pesant de ringardise.*

Madame Grandoin glissa tout chargé dans sa poche le revolver qu'elle avait acheté le matin même et sortit, après un long regard, un regard d'adieu, au modeste intérieur où elle avait aimé et souffert.

Et dans la nuit blafardée par la lueur des boutiques et des becs de gaz, elle descendit la rue de Lourmel, la démarche saccadée, automatique, l'oeil fixe, effrayant de la funeste résolution qu'on y lisait.

Tuer son mari et se faire justice ensuite, tel était le double projet de madame Grandoin.

Ah ! ce n'était pas sans de rudes combats que la malheureuse en était arrivée à cette terrible extrémité.

N'avait-elle pas aimé profondément, n'aimait-elle pas toujours le docteur Grandoin qui l'avait épousée lui-même par amour, deux ans plus tôt ?

Mais, dans sa passion pour l'étude du microbe de la tuberculose, ce dernier avait négligé peu à peu sa clientèle, installé même un laboratoire, dépensé en expériences infructueuses tout ce qu'il possédait.

Et à la suite d'une saisie, il avait fallu quitter l'appartement de l'avenue Kléber, pour se réfugier rue de Lourmel dans un bien pauvre logement.

Madame Grandoin avait fort mal pris la chose. Nature pratique et un peu jalouse de son bien-être, n'ayant jamais suivi de ce fait son mari dans ses enthousiasmes de savant, elle n'avait pas compris qu'on pût faire à la science un pareil sacrifice.

Aussi avait-elle espéré que, ne possédant plus ni laboratoire ni livres d'études, l'homme ruiné renoncerait enfin à ce qu'elle appelait assez dédaigneusement «sa manie des recherches», pour tenter de se

créer une nouvelle et solide clientèle.

Mais le docteur avait pris au contraire l'habitude de passer au dehors la plus grande partie de ses journées, à courir les bibliothèques, les hôpitaux, les laboratoires, alors que l'argent rentrait de moins en moins à la maison, ce dont il paraissait de plus en plus se désintéresser.

Madame Grandoin s'était vite lassée d'une pareille situation; et son mari oubliant le plus souvent de la renseigner sur le motif de ses absences, elle lui avait représenté combien il lui déplaisait de le voir ainsi déserter son foyer pour dépenser son temps en pure perte, au détriment de leur bien-être et de leur mutuelle affection.

Comme pour lui répondre, le docteur s'était mis à sortir tous les soirs après dîner, et à ne rentrer que vers minuit, sous prétexte d'aller travailler pour le compte d'un chimiste, rue de Vaugirard.

Mais la gène du ménage n'en continua pas moins de s'accroître.

Et qui pis est, madame Grandoin s'aperçut que son mari vendait en cachette les rares objets de prix qui leur restaient encore.

Enfin, ayant été le trouver un soir rue de Vaugirard, pour une affaire urgente, elle apprit qu'on ne l'avait jamais vu à cette adresse.

Ce fut pour elle une grosse émotion. Ainsi, son mari lui avait menti. Pourquoi donc se cachait-il ? Où passait-il loin d'elle une partie de ses nuits ?

Elle ne lui confia pas ce qu'elle savait, mais elle sortit un soir derrière lui et le vit gagner furtivement, rue Falguière, dans un hôtel d'assez mauvaise apparence. une chambre située au premier, en haut d'un escalier droit.

Peu après, une femme brune monta à son tour l'escalier, le visage dissimulé dans une fourrure, et rejoignit le docteur dans sa retraite.

Un nuage passa sur les yeux de madame Grandoin; elle s'adossa au mur pour ne point tomber.

Plus de doute cette fois, son mari la trompait.

C'était avec cette femme qu'il passait la plus grande partie de ses jours et des nuits, pour elle qu'il la laissait seule dans son triste foyer, dans la misère, pour elle encore qu'il vendait en cachette les rares objets sauvés du naufrage de leur fortune. Ah ! misérable !

Madame Grandoin avait eu envie de gravir elle aussi l'escalier, de surprendre les coupables, de se venger.

Un certain sentiment de dignité l'avait retenue.

Elle était rentrée chez elle en sanglotant, le coeur brisé, d'autant plus malheureuse qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer son mari.

Et dans sa fierté, elle n'avait rien dit à celui-ci de sa fatale découverte; mais la trahison dont elle était victime n'avait fait que la rattacher plus étroitement à l'infidèle.

Et de nouvelles allées et venues dans la rue Falguière lui ayant

permis de voir encore la femme brune rejoindre ce dernier dans l'hôtel, idée de vengeance qui était en elle s'était précisée, fortifiée, alimentée de toutes les angoisses de l'abandon.

Et peu à peu, elle en était arrivée au projet d'aller surprendre son mari en flagrant délit, de le tuer et de mettre fin elle-même à la vie de misère et de douleur qu'il lui avait faite.

Mais elle avait eu le grand tort de souffrir en silence par trop de fierté, de n'avoir pas voulu s'abaisser à une explication qui lui eût montré le mal fondé de ses soupçons.

Car le docteur n'avait d'autre souci que celui de continuer ses chères études.

Et comme il savait que sa femme ne lui laisserait pas la faculté de le faire chez lui, il avait loué une chambre rue Falguière et transporté là les quelques appareils qui lui restaient de son ancien laboratoire.

L'argent des objets vendus en cachette et la générosité de quelques amis lui avait permis de compléter sa collection.

Et il s'était remis à travailler avec acharnement jusqu'à minuit, ne distrayant que le juste le temps d'aller chercher au dehors les documents qui lui manquaient et de donner les consultations qui lui permettaient d'alimenter péniblement le budget de son ménage et d'augmenter les ressources de son laboratoire.

Quant à la femme que madame Grandoin avait vue entrer dans la chambre d'hôtel, c'était simplement une tuberculeuse, l'un des sujets sur lesquels le docteur expérimentait ses sérums.

Ce dernier s'apercevait bien un peu du changement survenu dans l'attitude de sa femme; mais il était loin d'en soupçonner la véritable cause et mettait cela sur le compte de la contrariété qu'elle éprouvait de le voir persister dans ses recherches, au lieu de se refaire une clientèle et de rester le médecin ordinaire qu'elle voyait en lui.

Et il souffrait d'être ainsi mal compris et mal apprécié par celle qu'il aimait, de ne pas la voir à la hauteur d'une épreuve qui ne pouvait longtemps durer.

Et aux reproches qu'elle lui faisait de la gêne à laquelle il la condamnait, aux railleries dont elle l'accablait parfois au sujet de ses prétentions scientifiques, il répondait par le sourire mystérieux de ceux qui poursuivent leur rêve, qui ont foi dans leur étoile.

Cependant, tout à son projet de vengeance, madame Grandoin s'est engagée sur le boulevard de Grenelle où une fête de quartier bat son plein.

Mais la désespérée ne voit pas les multiples attractions qui sollicitent la curiosité des passants; ni n'entend les appels des bateleurs et les musiques criardes ou enrouées qui montent en brouhaha dans la fantasmagorie des lumières.

Elle poursuit son chemin, toujours la démarche saccadée automatique, l'oeil fixe.

A la hauteur de la rue de l'Avre cependant, elle est prise dans le remous de la foule qui s'amasse devant une baraque ayant pour enseigne : Stëlly : Attractions magnétiques.

Et tout de suite, l'attention de la jeune femme est attirée par ces paroles du magnétiseur détaillant le programme du spectacle :

– Mon sujet est tout particulièrement doué pour la *vision à distance*, et je me fais fort de lui faire trouver, en n'importe quel lieu, telle personne qu'on m'indiquera, et de révéler ce que fait cette personne à l'heure présente.

Une idée a fulguré aussitôt dans le cerveau en tempête de madame Grandoin : faire suivre son mari dans sa retraite par le sujet, acquérir ainsi la certitude absolue de sa trahison.

La malheureuse est entrée dans la baraque, après avoir acquitté le prix de sa place.

Et quand le magnétiseur lui dit de désigner quelqu'un aux investigations du sujet, elle nomme son mari à voix basse et renseigne qu'il habite Paris.

– Avez-vous sur vous un objet auquel il a touché ? demande alors l'opérateur.

– Oui, répond-elle en tendant un crayon.

Le magnétiseur a pris l'objet et l'a placé dans la main de son sujet, une jeune femme qu'il vient de plonger dans le sommeil hypnotique et qui est assise en pleine lumière, sur une estrade disposée au fond de la baraque.

– Allons, dit-il à la dormeuse, transportez-vous auprès de la personne indiquée et dites-nous où elle se trouve en ce moment.

– Je ne vois pas bien, répond la jeune femme après un silence.

– Faites un effort, reprend le magnétiseur, je veux que vous disiez où est cette personne.

Le sujet hésite un instant, puis répond d'une voix assurée :

– Rue Falguière, dans une chambre d'hôtel.

– Et que fait-elle dans cette chambre ?

– Elle est assise devant une table encombrée de flacons et d'instruments bizarres, et examine au microscope un liquide rougeâtre et épais.

– C'est bien un homme ?

– Oui, un homme blond, avec des yeux bleu foncé, des cheveux en broussaille, une barbe en pointe...

Madame Grandoin redouble d'attention.

Son mari, c'est bien son mari...

– Il se lève, poursuit le sujet, il prend la lampe, s'approche d'une

vitrine, revient à sa table avec un gros livre qu'il se met à feuilleter.

– Est-il seul ?

– Oui.... Mais on frappe à la porte. Il va ouvrir. Quelqu'un entre.... Une femme brune au visage à demi caché par une fourrure...

Madame Grandoin a pâli. N'a-t-elle pas reconnu sa rivale, l'une de ses rivales ?

– L'homme est heureux de la voir, poursuit le sujet; il la fait asseoir, il s'informe de sa santé. Et ce qu'elle lui dit lui est certainement agréable, car la joie se manifeste de plus en plus sur son visage... La visiteuse a enlevé sa fourrure, elle ôte son manteau....

Une pause.

– Elle a dégrafé son corsage, elle le quitte, reprend le sujet sans pitié pour madame Grandoin qui est devenue blême comme un ciel d'hiver.

Plus de doute cette fois pour la malheureuse.

Son mari l'a trahie, il va la trahir encore, il ne mérite aucune pitié.

Elle en sait assez, elle s'est levée, elle va partir.

Mais le magnétiseur a deviné son état d'âme; il se rend compte des terribles conséquences que peuvent avoir les révélations dont elle a été témoin; il juge aussi à certains détails que les apparences sont fausses, et que la fin des révélations ne peut manquer de lui montrer combien elle se trompe sur le compte de son mari.

D'un regard il la rassoit sur sa chaise, puis ordonne à la dormeuse de poursuivre ses investigations.

Mais celle-ci garde le silence. Et comme il insiste :

– Je ne distingue plus bien, répond-elle, je me sens fatiguée.

Le magnétiseur a froncé les sourcils.

Va-t-il rester sur un échec, alors qu'il s'agit non seulement de sauvegarder sa réputation, mais encore d'arracher une âme au désespoir dans lequel ses expériences l'ont jetée, de prévenir un crime peut-être ?

– Ne quittez pas la chambre d'hôtel, commande-t-il encore à son sujet. Dites-nous ce que vous y voyez.

Pas de réponse. Et madame Grandoin s'est de nouveau levée.

D'un mouvement de colère, l'opérateur s'est rapproché de la dormeuse.

– Dites-nous ce que vous apercevez dans la chambre, répète-t-il.

– N'insistez pas, répond-elle, je ne peux pas, je suis trop fatiguée.

Le magnétiseur est devenu un peu pâle; ses membres sont agités de brusques trépidations, toute sa volonté flambe dans son regard aux duretés d'acier.

– Eh bien, moi, je veux que vous nous disiez ce qui se passe là-bas, ordonne-t-il d'une voix âpre, pénétrante comme une lame. Entendez-vous ? je le veux !

A ce commandement sans réplique, la dormeuse. qui se tenait un peu affaissée sur elle-même s'est redressée.

Elle demeure un instant immobile, dans une tension formidable de tout son être, comme précipitée vers le but à atteindre.

– Je vois, dit-elle enfin, je vois...

– Que voyez-vous ?

– Je vois la visiteuse qui a posé son corsage sur une chaise se placer devant l'écran d'un appareil à rayons X. L'homme s'est approché, il établit le courant et examine avec attention les poumons de la visiteuse. Ces poumons ne sont pas intacts, la visiteuse est une poitrinaire... Mais l'homme s'aperçoit que, grâce à son traitement, les bacilles ont cessé leurs ravages et que les plaies sont complètement cicatrisées. Il constate même la formation de nouvelles cellules, de cellules saines... Une joie intense illumine son visage. «Enfin ! dit-il, le sérum de la tuberculose est trouvé, vous êtes guérie !» Il s'est laissé tomber sur une chaise, accablé par le bonheur de sa découverte. Ses yeux s'arrêtent avec amour sur un portrait bien en vue sur sa table, le portrait de la personne qui lui a donné le crayon. Et deux grosses larmes coulent sur ses joues. «La fin de l'épreuve,» murmure-t-il d'une voix entrecoupée, «la richesse, la gloire... Comme elle va être heureuse !...»

La dormeuse s'est arrêtée.

Le magnétiseur la réveille et va pour rendre à madame Grandoin le crayon qu'elle lui a confié.

Mais déjà la jeune femme a gagné la porte de l'établissement.

La voilà dehors. Elle va, elle court le long des baraques illuminées, sans voir les gens qui se retournent pour la suivre de leurs yeux étonnés.

Elle atteint la rue Falguière, arrive devant l'hôtel, monte l'escalier droit, frappe à la porte qu'il précède.

On ouvre, elle entre, croisée par la femme brune qui s'excuse et sort. Et la voilà qui s'élance vers le docteur étonné.

Mais elle n'a pas à la main le revolver avec lequel elle se proposait d'exécuter son double crime.

Et c'est avec toute sa tendresse d'épouse qu'elle se jette au cou de son mari, du grand homme qu'elle a méconnu, bafoué même, et qui vient de sauver l'humanité de l'un de ses plus redoutables fléaux, alors qu'elle l'insultait de ses odieux soupçons,– et s'apprêtait à le frapper dans sa gloire et à anéantir avec lui le bénéfice de sa découverte.

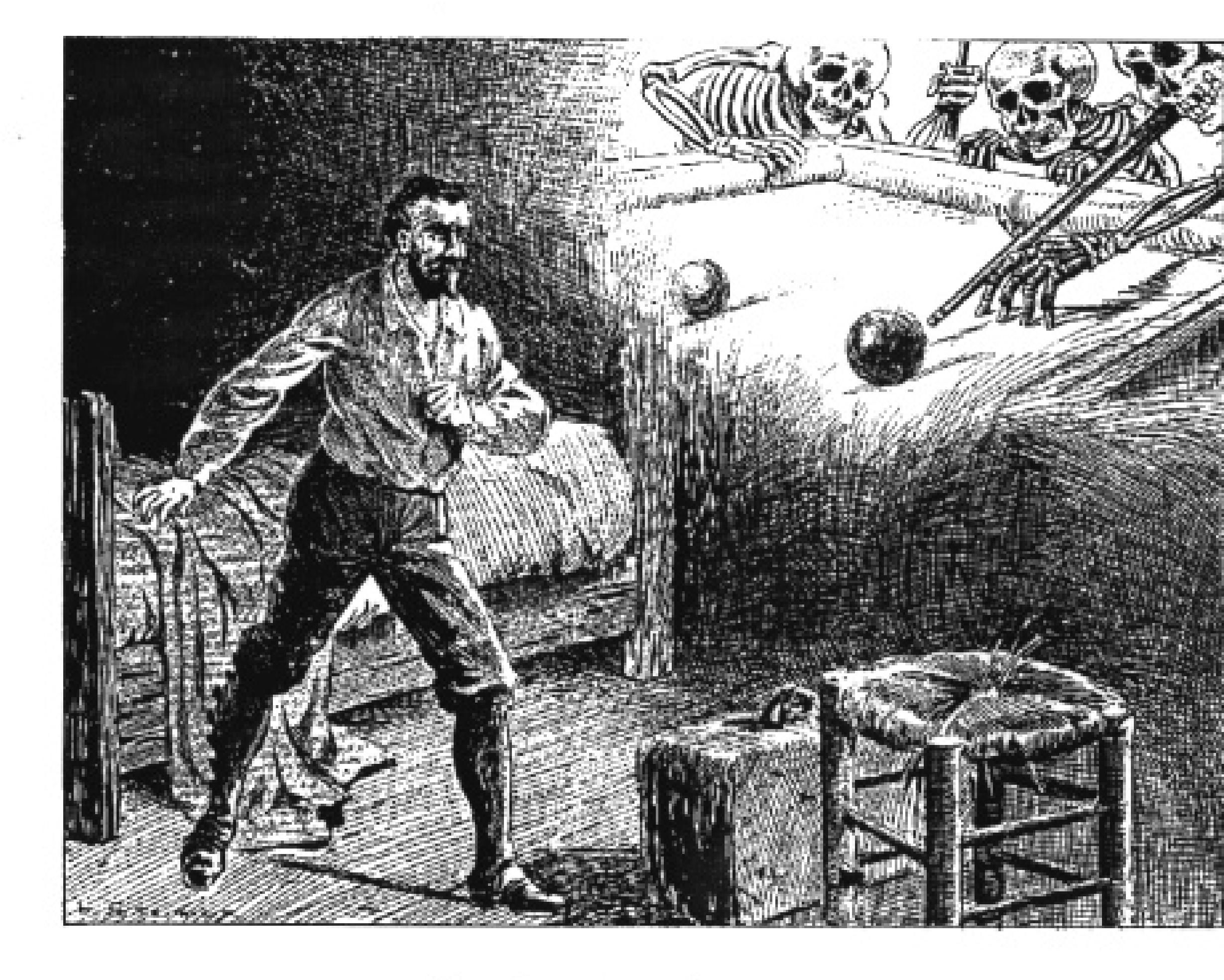
– Oh ! pardon ! implore-t-elle au milieu de ses sanglots, pardon !

– Je n'ai rien à te pardonner, lui dit-il, la Science qui vient de récompenser mes efforts m'avait rendu aveugle...

Puis songeant à l'hypnotisme, à cette autre branche de la science

dont son épouse lui a dit le prodige :

– Mais elle n'est pas une marâtre, ajoute–t–il dans un baiser qui contient toute son âme, car après avoir failli te perdre à cause d'elle, c'est par elle que je te retrouve.... Et te retrouver, n'est–ce pas en ce moment mon plus doux bonheur, petite folle ?



« Les Fantômes de Katmal »

« *LES FANTOMES DE KATMAL* »

de Rudyard KIPLING

Plus besoin de présenter l'oeuvre conjecturale d'un des plus illustres auteurs anglais (1863–1936), tant fantastique que SF, comme ses deux anticipations Par la malle de nuit *(1905) et* Aussi simple que B.A.C. *(1912). Nous pouvons donc regretter que le conte suivant relève du fantastique expliqué (un des rares exemples dans cette revue).*

Il n'y a pas longtemps mes obligations m'imposaient la fréquentation des bungalows où sont les relais de poste.

Je ne passais jamais trois nuits de suite dans la même maison, et j'en vins à connaître à fond toute la séquelle.

Quand on a la peau sensible, on n'a pas le droit de dormir dans les bungalows de relais; on doit prendre femme.

Le bungalow de Katmal était vieux, moisi, laissé à l'abandon. Le sol était de briques usées, les murs sales, et les fenêtres presque noires de poussière.

Il était situé sur un chemin de traverse, très fréquenté par les sous-commissaires auxiliaires indigènes de tout genre, depuis l'administration des finances jusqu'à celle des forêts; mais les sahibsy étaient rares.

Le *Khansamah* (maître d'hôtel) que la vieillesse avait presque ployé en deux, l'avouait.

Quand j'arrivai, le temps s'était mis, dans la région, à la pluie capricieuse et irrégulière, avec accompagnement constant de vent, dont chaque rafale faisait un bruit d'ossements desséchés, dans les raides palmiers *arack* qui se dressaient au dehors.

Le *Khansamah* perdit complètement la tête à mon arrivée.

Il avait été jadis au service d'un sahib. Il me nomma un homme bien connu qui avait été enterré plus d'un quart de siècle auparavant, et me montra une photographie sur cuivre, qui représentait cet homme à l'époque préhistorique de sa jeunesse.

J'avais vu son portrait en gravure sur acier, un mois auparavant, en tête d'un des volumes de ses mémoires.

Le jour tomba et le *Khansamah* vint m'apporter à manger. Il ne se risqua pas à prétendre que ce qu'il m'offrait était *Khana* (de la nourriture humaine); il appela cela *Ratub*, et *Ratub* signifie, entre autres choses, «pâtée pour les chiens.»

Il n'avait nullement l'intention de m'insulter en choisissant ce terme; il avait oublié l'autre mot, je suppose.

Pendant qu'il découpait le corps de divers animaux, je m'installai, non sans avoir exploré le bungalow.

Il y avait trois chambres, sans compter la mienne, qui consistait en un chenil angulaire, et chacune de ces chambres donnait dans l'autre, par des portes d'un blanc enfumé, qu'assujettissaient de longues barres de fer.

Le bungalow était solide, mais les murs de séparation des chambres étaient si légers, qu'on les eût crus bâtis de bois pourri.

Quand on marchait, qu'on remuait une malle, le bruit se répercutait en écho de ma chambre aux trois autres, et les murs les plus éloignés renvoyaient en une vibration tremblante le son des pas.

Cela me décida à fermer ma porte.

Il n'y avait pas de lampes, rien que des bougies, sous de longs abat-jour de verre. Une veilleuse à huile était suspendue dans la salle de bains.

Avec son irrémédiable misère, ce bungalow était le plus répugnant de tous ceux où il m'était arrivé de m'arrêter.

Il n'y avait pas de foyer et les fenêtres refusaient de s'ouvrir. Un brasier de charbon de bois eut donc été inutilisable.

La pluie et le vent éclaboussaient, gargouillaient, gémissaient autour de la maison.

Les palmiers arack craquaient et grondaient.

Une demi-douzaine de chacals aboyaient dans la clôture.

Une hyène arrêtée à quelque distance les narguait de son rire. Une hyène pourrait convaincre un Sadducéen de la résurrection des morts, de la pire des morts.

Alors attira le ratub, mets curieux dont la composition est à la fois indigène et anglaise, et le vieux *Khansamah* resta debout derrière ma chaise, me parlant d'Anglais de jadis, qui étaient défunts, pendant que les flammes des bougies, agitée par le vent, jouaient à cache-cache sur le lit et la moustiquaire.

C'était bien la sorte de dîner et la sorte de soirée qu'il fallait pour disposer un homme à passer en revue, un à un, ses péchés d'autrefois et tous ceux qu'il comptait commettre, s'il continuait à vivre.

Il était difficile de dormir pour plusieurs centaines de raisons.

La lampe de la salle de bains projetait dans la chambre les ombres les plus grotesques et le vent commençait à dire des bêtises.

Au moment même où les motifs de mon insomnie s'assoupirent, gorgés de sang, j'entendis la formule connue : «Nous allons le prendre et le soulever» dont se servent les porteurs de *doolies* (palanquins).

Cela venait de l'enceinte.

Tout d'abord il arriva un doolie, puis un second, puis un troisième.

J'entendis le bruit des doolies posés lourdement à terre.

Le volet qui faisait face à ma porte fut secoué.

– C'est quelqu'un qui s'efforce d'entrer, dis–je.

Mais personne ne parla et je tâchai de me persuader que c'était l'effet d'une rafale.

Le volet de la chambre contigüe à la mienne fut attaqué, repoussé en arrière et la porte intérieure s'ouvrit.

– C'est quelque sous–commissaire auxiliaire, me dis–je, et il aura amené ses amis avec lui. Maintenant ils en ont pour une heure à causer, à cracher, à fumer.

Mais on n'entendait ni voix, ni pas.

Personne n'apportait de bagages dans la chambre voisine.

La porte se referma et je remerciai la Providence, de ce qu'on me laissait tranquille. Mais j'étais curieux de savoir ce qu'étaient devenus les doolies.

Je descendis du lit et allai regarder dans l'obscurité. Il n'y avait pas la moindre trace de doolies.

Au moment même où j'allais me recoucher, j'entendis, dans la chambre voisine, un bruit auquel personne ne peut se tromper, s'il jouit de l'usage de ses sens, celui que fait une bille de billard en roulant le long de la bande, lorsque le joueur joue le premier coup.

Il n'y a pas de son qui ressemble à celui–là. Une minute après, autre roulement; je me recouchai.

Je n'avais pas peur, non, je n'avais pas peur.

J'étais très curieux de savoir ce qu'étaient devenus les doolies, et c'est pour cela que je me recouchai d'un bond.

Une minute après, j'entendis le double bruit d'un déclic de carambolage.

Mes cheveux se dressèrent.

Il est inexact de dire que les cheveux se dressent, Le cuir chevelu se contracte, et vous sentez sur toute la tête un fourmillement léger, général.

Voilà ce que c'est exactement que des cheveux qui se dressent.

Il y eut un nouveau roulement et un nouveau déclic.

Les deux bruits n'avaient pu être produits que par une seule et même chose, une bille de billard.

Je raisonnai en moi–même sur l'aventure, et plus je raisonnais, moins il me semblait possible qu'un lit, une table et deux chaises – à cela se bornait le mobilier de la chambre contiguë à la mienne pussent imiter aussi parfaitement le bruit qu'on fait en jouant au billard.

Après un autre carambolage, – un trois bandes, à ce qu'il me parut, d'après la sonorité, – je cessai de raisonner.

Je tenais mon fantôme, et j'aurais donné tout au monde pour m'esquiver de ce bungalow.

Je prêtai l'oreille, et mieux j'écoutai, plus je perçus clairement les détails de la partie.

C'était tour à tour le bruit du roulement et celui du choc, parfois il y avait un double choc, puis un roulement, puis un autre choc.

Il n'y avait plus de doute, on jouait au billard, dans la chambre à côté.

Et la chambre à côté était trop petite pour contenir un billard.

Dans les intervalles où le vent se calmait, j'entendais la partie se poursuivre, les coups se succéder.

Je fis un effort pour me persuader que je n'entendais pas de bruit : cet effort fut un échec.

Savez–vous ce que c'est que la peur ?

Non pas la peur ordinaire, qu'inspirent une attaque, un dommage ou la mort; mais la peur abjecte, frissonnante, au sujet de quelque chose qui reste invisible pour vous, la peur qui vous sèche l'intérieur de la bouche et la moitié de la gorge, la crainte qui rend moite la paume de vos mains et vous fait faire des efforts pour avaler, afin que la luette continue à fonctionner.

Cela est la belle peur, une grande lâcheté, et il faut l'avoir ressentie pour l'apprécier.

La simple invraisemblance d'une partie de billard, dans un bungalow prouvait la réalité de la chose.

Nul homme, ivre ou à jeun, n'était capable d'imaginer une partie de billard, ni d'inventer le crachement d'un massé.

A fréquenter régulièrement les bungalows, on entretient éternellement sa crédulité.

Si l'on disait à un homme qui passe toute sa vie dans les bungalows : «Il y a un cadavre dans cette chambre–ci; une jeune fille atteinte de folie, dans cette autre; la femme et l'homme qui montent ce chameau viennent de s'échapper d'un endroit éloigné de soixante milles», l'auditeur ne se refuserait point à le croire, parce qu'il n'est rien qui ne puisse arriver dans un bungalow, quelle qu'en soit l'étrangeté si grotesque, si horrible que ce soit.

Malheureusement cette crédulité s'étend aux fantômes.

Une personne raisonnable qui serait récemment sortie de chez elle, se fût retournée de l'autre côté et rendormie.

Moi, pas.

Aussi vrai que les centaines de créatures qui se trouvaient dans le lit finirent par m'abandonner comme une carcasse vidée, parce que la grande masse de mon sang refluait à mon coeur, j'entendis les coups joués pendant une longue partie de billard dans la chambre aux échos sonores, qui touchait à la mienne, de l'autre côté de la porte barrée de fer.

Ma crainte la plus forte, c'était que les joueurs eussent besoin d'un marqueur.

C'était une crainte absurde, car les êtres qui peuvent jouer dans les ténèbres sont au-dessus de ces superfluités-là.

Tout ce que je sais, c'est que je craignais cela. C'était une réalité.

Au bout d'un certain temps la partie cessa et la porte claqua.

Je m'endormis parce que je tombais de fatigue, sans cela j'aurais préféré rester éveillé.

J'aurais donné toute l'Asie plutôt que d'enlever la barre de la porte, pour jeter un coup d'oeil dans l'obscurité de la pièce voisine.

Le matin venu, je me dis que j'avais agi sagement, prudemment, et je m'informai des moyens pour m'en aller.

– A propos, Khansamah, dis-je, qu'est-ce que faisaient ces trois doolies, cette nuit, dans mon enceinte ?

– Il n'y avait pas de doolies, dit le Khansamah.

J'allai dans la chambre voisine, où la lumière entre à flots par la porte.

J'étais plein de bravoure.

A cette heure, j'aurais joué l'enfer contre le diable en personne.

– Cet endroit a-t-il toujours été un relais de poste ? demandai-je.

– Non, dit le Khansamah, il y a dix ou vingt ans, j'ai oublié l'époque, c'était une salle de billard.

– Une... quoi ?

– Une salle de billard pour les sahibs qui ont construit le chemin de fer. Alors j'étais avec le Khansamah dans la grande maison où logeaient les sahibs, et je leur servais souvent des sorbets au brandy.

«Ces trois chambres n'en faisaient qu'une, où il y avait une grande table, où les sahibs jouaient tous les soirs.

– Mais tous les sahibs sont morts, maintenant, et le chemin de fer va, m'avez-vous dit, jusqu'à Kaboul.

«Mais, vous rappelez-vous quelque chose au sujet des sahibs ?

– Il y a longtemps de cela, mais je me rappelle un sahib, un gros homme, toujours en colère. Une fois, il jouait ici; il me dit : Mangal-Khan, servez-moi un *brandy «pani-do»*. Il se pencha sur la table pour jouer, sa tête se baissa, se baissa et finit par toucher la table. Ses lunettes tombèrent, et quand nous – les sahibs et moi – nous accourûmes pour le soulever, il était mort. J'aidai à le porter dehors.

«Et c'était un vigoureux Sahib ! Mais il est mort, et moi, le vieux Mangal-Khan, je vis encore, par votre faveur.»

C'était suffisant et plus que suffisant.

Je tenais mon fantôme, un article de premier choix, avec preuves à l'appui.

Je comptais écrire à la Société des Recherches psychiques; je jetterais l'Empire dans la stupeur par cette nouvelle. Mais je jugeai bon de mettre tour d'abord quatre-vingts milles de terres cultivées et cadastrées entre moi et ce relais de poste, et cela avant la nuit.

La Société pourrait ensuite envoyer son agent officiel examiner le cas.

Je rentrai dans ma chambre, et fis mes paquets après avoir mis par écrit une sorte de procès-verbal.

Pendant que je fumais, j'entendis de nouveau le bruit du déclic.

Cette fois, il y eut un raté, un *queuté*, car le roulement fut fort court.

La porte était ouverte et je pus regarder dans la chambre.

Click ! Click ! Un carambolage !

J'entrai sans peur dans ma chambre car il y faisait soleil, et au dehors soufflait une fraîche brise.

Le jeu invisible continuait avec un entrain terrible.

Et cela n'avait rien d'étonnant : un petit rat infatigable courait de tous côtés au-dessus du plafond enfumé, et un fragment des châssis de la fenêtre qui s'était détaché, et que la bise secouait, battait contre le verrou de la fenêtre.

Cela imitait à s'y méprendre le choc des billes de billard.

Impossible aussi de ne pas reconnaître le roulement des billes sur la table du billard.

Ah ! j'étais bien excusable...

Même quand je fermai les yeux, qui s'étaient ouverts à la lumière, ce bruit ressemblait extraordinairement à celui d'un jeu animé.

Alors entra, de fort mauvaise humeur, le fidèle compagnon de mes peines, Kadir Baksh.

– Ce bungalow-ci est très mauvais... bon pour les basses castes. Pas étonnant que *notre Présence* ait été dérangée et soit toute mouchetée.

«Trois équipes de porteurs de doolies sont venues cette nuit à une heure avancée pendant que je dormais dehors. Ils ont dit que c'était leur habitude de coucher dans les chambres réservées aux Européens.

Le Khansamah est-il un homme d'honneur ?

«Ils ont essayé d'entrer, mais je leur ai dit de s'en aller. Rien d'étonnant si ces parias ont passé la nuit ici, que *notre Présence* soit toute couverte de taches. C'est une honte. C'est l'oeuvre d'un homme dégoûtant.

Kadir Baksh omit de dire qu'il avait fait payer à chaque équipe deux *annas* d'avance, pour leur logement, et qu'une fois assez loin pour ne pas être entendu de moi, il les avait chassés en les battant avec ce grand parapluie vert, dont jusqu'alors je n'avais pu deviner l'usage.

Mais Kadir Baksh n'avait aucune notion de morale.

Ensuite eut lieu une entrevue avec le Khansamah, mais comme il ne tarda pas à perdre la tête, la colère fit place à la pitié, et la pitié aboutit à une longue conversation, au cours de laquelle il plaça la mort du gros ingénieur Sahib, dans trois stations différentes, dont deux étaient éloignées de cinquante milles.

La troisième déviation l'amena à Calcutta, et cette fois le Sahib mourut en conduisant un dog–cart.

Je ne partis pas aussi promptement que je l'avais décidé.

Je passai la nuit, pendant que le vent, le rat, le cadre de la fenêtre et le verrou jouaient une bruyante partie «en cent cinquante.»

Puis le vent changea, et les billes s'arrêtèrent. Je m'aperçus que j'avais réduit à néant une authentique histoire de fantômes.

Si j'avais justement arrêté mes investigations au bon moment, j'aurais pu faire de cela quelque chose.

Et c'était là ma plus amère pensée.



« Les Trois rois mages »

« LES TROIS ROIS MAGES »

de René d' ANJOU

Dans la série des «auteurs bizarres» que semblait collectionner cette revue, René d'Anjou est encore un cas. Madame Gouraud d'Ablancourt (1845-19??), sous ce pseudonyme, produisit une oeuvre des plus bizarres et des plus hétéroclites, dont certains textes – à côté de romans patriotiques ou sentimentaux –, à l'intérieur d'une même saga, appartiennent à la conjecture : Le Prince Fédor, Maître après Dieu, L'Alchimiste Fédor *ou* Le Pardon d'outre-tombe, *vers 1907/10. Un autre ouvrage traite d'une super-héroïne avant la lettre,* Véga la magicienne, *dont la date est aussi inconnue.*

Nous allions nous marier le lendemain, et Lô me dit, en grand mystère :

– Ma douce chérie, je vous garde une surprise; au lieu du banal voyage d'Italie auquel les jeunes ménages sont voués, j'ai fait gonfler mon dirigeable *Le Lion*, et nous partirons vivre notre lune de miel auprès de... l'autre, qui sera justement en croissant, comme notre amour. Qu'en dites-vous, mon étoile ?

– Que c'est charmant, ami, d'aller s'aimer dans le ciel.

Et nous allâmes, après le lunch, l'adieu ému, le changement de costume, nous jeter dans l'auto... rapide qui devait nous conduire, en quelques heures, au château de Saint-Lô, propriété matrimoniale de mon cher mari, auquel le saint servait de parrain.

C'était délicieux infiniment : aucun bruit, aucun choc, aucune vibration, un air léger, pur, silencieux.

Bientôt, nous ne vîmes même plus un oiseau, les plus hautes cimes disparurent, nous voguions dans le bleu, et les nuages s'effilochaient en draperies à nos pieds.

Serrés l'un contre l'autre dans l'étroite nacelle, si parfaitement isolés, au sein de l'univers notre amour grandissait avec l'infini, nos âmes communiaient dans la paix des cieux !

Quand la nuit arriva, ce fut une féerie, tout autour de nous les constellations éclatantes se dessinaient nettement hors des brumes.

Lô me les nommait; soudain, il me dit :

– Nous devons être fort loin, car j'aperçois, là-bas, les premières étoiles de la Croix du Sud. La Voie lactée rase l'horizon et voici, au zénith, les nuées de Magellan. As-tu peur, ma bien aimée ?

– Nullement. Je vis un rêve divin. N'allons-nous pas aborder aux

rives d'un autre monde ?

– Peut-être... Laisse-moi mieux t'envelopper de nos épaisses fourrures, la nuit est froide, mais tellement pure qu'aucun mal n'en peut venir; tiens, nous allons souper.

Alors, nous fîmes Le thé, amusés, heureux, riants, tellement dégagés des ambiances terrestres, que nous n'avions la notion ni du temps, ni de l'espace.

Après le repas léger, je m'endormis et dus m'éveiller tard...

A nos pieds se voyait un pic éclairé, ce qui, dans la sombre nuit de la terre, paraissait bien étrange et, sans le vouloir, sans avoir jeté de lest, nous descendîmes sur ce sommet.

– Où donc arrivons-nous, Lô ?

– Evidemment sur une montagne, mais laquelle !

Au-dessous de nous, un parc ravissant se dessinait. C'étaient des arbres exotiques, des fleurs éblouissantes; les murs de ce parc étincelaient, les pierres qui le formaient semblaient des gemmes précieuses, et une chaleur douce pénétrait les hôtes involontaires de ce Paradis terrestre.

Lentement, la nacelle effleura une pelouse, et l'ancre s'agrippa le long d'une racine.

Trois vieillards souriants entouraient les jeunes navigateurs célestes...

– Où sommes-nous, Révérends Pères ! demanda Lô, saluant très bas, je vois bien un Eden, mais à quelle planète appartient-il ?

– A la terre, mon fils, hélas ! rien qu'à la terre; vous êtes à la cime de la plus haute montagne de ce globe.

– Le Chimboraço ?

– Non le Korisankar, mon enfant, en pleine chaîne de l'Himalaya. Nul autre humain que nous et vous n'y parvint jamais à cause des neiges éternelles qui l'encerclent.

– Pas ici, mes pères, car la température et la végétation me paraissent exquises.

– Nous l'amenons à être telle, mon fils, parce que ces blocs de silicate et de porphyre gardent, accumulent les radiations solaires et les restituent quand l'astre tombe sous l'horizon. De plus, nous sommes au-dessus des nuages, des orages, des brumes et des courants glacés.

– Qui donc êtes-vous, vénérables savants !

– Les Trois Mages qui virent l'étoile des bergers, et allèrent adorer, en la vallée de Bethléem, le Roi de la Terre et du Ciel !

– Mais vous avez dix-neuf cents ans !

– Et plus. Seulement le petit Jésus, en échange de nos présents d'or, d'encens et de myrrhe, nous fit don d'une durée d'existence égale à celle de la planète où nous sommes.

– Et vous gardez devant vous encore beaucoup de siècles !

– Moins qu'il n'en passa...; nos frères attendirent quatre mille ans l'Etoile annonciatrice de la venue du Messie, nous attendons maintenant la Comète aimantée qui entraînera la Terre dans son orbe, pour la jeter vers un autre système solaire de l'Univers où les conditions d'habitabilité seront incompatibles aux humains d'à présent.

– Alors, nous mourrons tous ?

– Oh ! dans quelque mille ans. La Comète attractive décrit une spirale en ce moment, à une telle profondeur, que, pour nous approcher visiblement, son minimum de course offre une durée de huit cents ans.

– Je me rassure. Voulez-vous nous permettre, illustres Mages, de parcourir un peu vos merveilles, et ensuite de reprendre le chemin des airs pour rentrer au logis ?...

– Mes enfants, soyez ici libres, restez à loisir. Vous trouverez partout des fruits pour vous nourrir et d'épais tapis de mousse pour vous reposer; ne faites aux animaux qui vous entourent aucun mal, car ici on respecte toute vie, on s'alimente de végétaux, ce qui prolonge les ans et rend le coeur plus doux.

– Vous en êtes, ô Mages, le concluant exemple.

– Allez donc, mes enfants, et entrez, en passant, au Temple des cycles; vous y lirez l'histoire du monde, celle d'hier et celle de demain, car le cercle fatidique des millénaires n'a ni commencement ni *fin*, et tout ce qui *est*, *fut* déjà.

– Même nous ?

– Même nos âmes.

– Alors, déjà nous nous aimâmes... Vos idées sont sublimes, rois qui avez vu le premier Noël; que n'enseignez-vous sur la terre ?

– Mon fils, nous y lançons des courants d'idées que des cerveaux accordés à l'unisson recueillent et propagent. C'est pourquoi, de points différents de votre terre, aux mêmes années les mêmes idées sont dans l'air, parce que leurs ondes sont envoyées par nous.

– Vous ne les voyez pas éclore, de si haut et de si loin ?

– Le grand miroir astral réfléchit tous les tableaux, tous les actes, tous les événements; nous les voyons se dérouler dans l'éther comme une scène de vos théâtres...

Se tenant les mains, les jeunes époux allaient au merveilleux jardin, ils goûtaient aux fruits parfumés, ils buvaient aux sources limpides et fraîches, ils se disaient des mots d'amour qu'entendaient les chamois et les isards paisibles qui les frôlaient.

Devant une caverne aux stalactites irisées, ils s'arrêtèrent émus. C'était le Temple des cycles.

Sur un vaste cercle d'or se dessinaient les rayons d'une roue colossale; chaque rayon indiquait un panorama.

C'était l'époque lointaine des premiers humains. au milieu des grottes et des forêts; en arrière d'eux, de l'autre côté d'un incendie formidable, se trouvait le tableau des civilisations raffinées : palais splendides, hommes volants en des appareils légers, aérostats géants, voitures sans chevaux, luxe poussé à l'extrême, costumes d'une grande richesse, visages heureux, travail facile et accompli par des machines, science à son apogée.

D'autres rayons montraient les famines et les guerres, un déluge, les royaumes et les républiques, les religions variées : c'était la chaîne sans fin des époques de l'Histoire.

– Où sommes-nous à l'heure présente, quel rayon figure notre cycle ? demanda la jeune femme.

– Celui-ci, je pense, fit Lô . Vois les automobiles, les ballons, les toilettes, le peuple égal aux riches, quelques guerres courtes, des autels brisés dont les ruines en font d'autres, des hommes blessés qui clament et se guérissent, un magicien qui pleure et rit, une évolution religieuse, sociale et politique.

– Tu as raison, Lô; près de notre cycle, un autre se place, puis vient le grand bouleversement et le retour aux cavernes. Et j'aperçois une date, c'est la clôture du cycle de Mercure... Partons, Lô, j'ai peur, ici au sein de ces mystères; j'aime mieux ignorer demain, retournons dans l'espace.

Alors, ils revinrent à la nacelle; un Mage leur tendit la main, celle qui toucha le divin Enfant, il y a dix-neuf siècles, et leur dit, souriant et bon, comme ceux qui savent:

– Allez et souvenez-vous. Aux heures lourdes d'angoisse qui pèseront sur vous, remontez en pensée vers nos sommets paisibles, et vous mépriserez les peines d'en bas. Aucune douleur, aucun chagrin n'est inguérissable par le Vouloir, la Foi, l'Elevation d'âme.

Il détacha l'ancre du dirigeable et, d'un grand geste large, rassemblant tous les zéphyrs, il les fit s'envoler...

« *LA DERNIERE PENSÉE DE MOZART* »

de René d' ANJOU

Cette nouvelle a une histoire : d'Anjou n'a pas eu à en chercher le thème très loin, puisqu'elle le prit tout bonnement dans le courrier des lecteurs d'un ancien numéro de cette même revue, qui racontait l'anecdote – prétendument ? – historique. Vous trouverez le texte de cette communication à la suite de la fiction, pour que vous puissiez apprécier les subtiles modifications apportées par l'écrivain.

La gloire, l'estime, l'admiration du monde n'ôtent pas aux années leur tristesse; les lauriers qui couronnent un front où rayonne le génie n'empêchent pas les cheveux de blanchir, et Mozart, encore jeune, mais las et courbé, demandait à l'inspiration l'oubli des inutiles regrets d'une vie à son déclin. Seul devant son orgue, il rêvait, l'âme perdue dans le rêve harmonieux; les doigts errants sur le clavier pâle, il évoquait sa jeunesse toute de soleil : la cour, sa première audition, son triomphe dès l'âge de sept ans, sa route facile, unie, où nulle envie n'avait pu faire pousser des épines, sa part de bonheur si largement offerte par le Créateur; alors que le pauvre Haydn avait une jeunesse rude, de durs déboires, que l'illustre Beethoven était affligé d'une inguérissable surdité; lui, Mozart, célèbre dès l'enfance, ne connaissait de l'existence que les joies !

...Il chante une mélodie au fond de son âme et, tout à coup, il tressaille : un bruit de grelots, le claquement d'un fouet et, par la fenêtre ouverte, il aperçoit un élégant traîneau s'arrêter devant la porte.

Un homme saute à terre, lestement, jetant ses fourrures au valet; il soulève lui-même la portière du cabinet de travail et entre sans se faire annoncer.

C'était un jeune homme d'une physionomie expressive; dans ses yeux s'allume l'étincelle du génie.

– Cher maître, dit-il, serrant avec effusion les mains du musicien, permettez à un profane de saluer en vous le plus grand artiste du monde; laissez-moi vous remercier une fois des joies exquises dont mon intelligence et mon coeur vous sont redevables. Grâce à vous, j'ai parcouru des sphères inconnues aux humains. Expliquer en notre rude langage les impressions que font naître vos chants est impossible. «Où finit la parole, la musique commence»; et je ne chercherai pas à décrire, moi, ce que nul n'a su faire : l'harmonie !

Le compositeur avait écouté le front penché; il leva vers l'inconnu des yeux profonds :

– Merci; tout ce qui part de l'âme me touche, votre sympathie m'est précieuse. Que puis-je pour vous ?

– Une grande chose. J'aime ardemment *un être qui va mourir*, un génie digne du vôtre, un musicien qui s'est élevé, comme vous, au-dessus des mortels et qui, las de la lutte des ans, va retourner au ciel, sa patrie rêvée ! Maître, écrivez-moi pour ce frère idéal quelques phrases de musique.

– Je le ferai de tout coeur, car le sujet m'inspire. Quel thème choisissez-vous !

– *Requiescat in pace !*

Mozart tressaillit.

– Je n'ai jamais rien écrit sur ces mots, dit-il, mais je vais y songer. J'étudierai la Messe des Morts et irai prier au «munster». Quel temps pouvez-vous m'accorder ?

– Je ne sais... Dieu est le Juge. Je suis, moi, l'envoyé...

– Je m'y mettrai demain.

L'artiste s'enferma seul pendant de longues heures; sa plume lente traça le souvenir des sons que disent les vols d'âmes au dessus des forêts, des montagnes et des flots... Une orchestration large sur un rythme bas et grave, imprégnée de tristesse, traversée de sanglots, de vibrations ardentes, angoissées d'abord, puis, peu à peu, une amplification sonore plane sur l'accompagnement; les arpèges montent, dominent le grondement sourd

du début, les voix célestes se mêlent aux roulements inquiets, les surpassent, et l'infinie douceur d'une clarté joyeuse dissipe la terreur des ténèbres.

Le compositeur s'enthousiasme. Il voudrait revoir l'inconnu pour lui montrer son oeuvre... et un soir, celui-ci vint sans bruit, ses pas étouffés dans la neige épaisse; il entra sans être précédé

– Maître, c'est moi. Avez-vous pensé è ma prière ?

– Sans trêve. Oh ! j'ai bien travaillé. Voyez ces feuillets;

écoutez, je vais vous donner quelques notes.

L'artiste s'installe à l'orgue. Doucement, presque en sourdine, il commence son chant, il s'anime, varie sa première phrase, lutte, court, vole, crie et, finalement, se calme en une paix conciliée.

L'étranger, après, se lève, et serre contre lui l'inimitable maître.

– Adieu, ami... jusqu'au revoir. A Dieu !

Il disparaît comme il était entré sans laisser plus de traces.

L'artiste reste devant son clavier; sa rêverie devient de l'extase : le ciel, sa vraie patrie, s'entr'ouvre; il voit les anges chanter sa mélodie que les saints accompagnent. Son souffle de génie, émané de Dieu, y remonte...

Le maître va mourir. Il sent la décevante impression d'une fin

prochaine. Les images du monde se rapetissent, se voilent de brouillard; cet homme, cet étranger mystérieux est, pour lui, fantastique... Peut-être est-ce son ange gardien qui est venu lui inspirer la pensée suprême de la dernière oeuvre, la plus belle, la plus vraie, celle qui serait dite pour lui quand il *aurait vécu !*



Il relut le texte; il retrancha quelques échappées profanes; il changea le rire des démons en rage impuissante, éloigna tout sentiment terrestre pour se plonger au sein de la plus pure esthétique, de la foi et de l'espérance ! Et quand il eut noté, avec le dernier accord, sa confiance suprême en la miséricorde divine, Mozart, le grand artiste, rendit à Dieu cette âme qu'il avait reçue de Lui, cette âme qui avait gardé, en ses oeuvres humaines, l'empreinte du Ciel ! Ce fut un grand deuil; la cour et la ville unirent leurs regrets et on chanta pour la première fois, devant le cercueil du compositeur, son *Requiescat in pace !*

Le client mystérieux de Mozart

(in «La Vie Mystérieuse» n° 18 du 25 septembre 1909)

M. Roux, surnuméraire des postes à Bourges, a lu une histoire curieuse sur la mort de Mozart et l'a copiée pour nous :

«De toutes les légendes inventées sur la mort de Mozart et sur son oeuvre dernière, pas une ne vaut la vérité autrement terrible.

«Le grand artiste, abreuvé de déboires, miné par la phtisie, était revenu à Vienne, sa patrie.

«Un jour qu'il était dans son cabinet de travail, il vit tout à coup surgir un personnage d'aspect étrange.

«C'était un homme tout de noir vêtu, au teint blafard, aux yeux caves, qui, d'une voix sifflante, lui commanda une messe des morts, qu'il importait de composer au plus tôt.

«Personne n'avait vu entrer le mystérieux visiteur, et Mozart, assailli par de sombres pressentiments, fut vivement impressionné par l'apparition de ce fantôme sorti de terre.

«Le musicien, réunissant ce qui lui restait de forces, se mit aussitôt au travail.

«Trois jours après l'inconu reparaissait de la même façon et réclamait l'oeuvre demandée.

«Mozart, dès lors, convaincu d'avoir eu affaire à un pécheur trépassé venu de l'autre monde pour l'avertir de sa fin prochaine, se remit à l'oeuvre avec un redoublement de zèle.

«Quelques jours plus tard, en 1791, le maître expirait, léguant à la postérité un chef-d'oeuvre de plus, le fameux *requiem* qui fut pour lui le chant du cygne.»

« *LE GUIDE BLANC* »

de Jean RAMEAU

Rameau – de son vrai nom Laurent Labaight, né en 1858 et mort en 1942 – fut d'abord un poète, mais s'adonna rapidement au roman. Le fantastique et la SF constituèrent pour lui des mets de choix, tant en poésie – La Chanson des étoiles *(1888) – qu'en prose :* Fantasmagories histoires rapides *(1887),* Les Chevaliers de l'au-delà *(1905), etc... Dans le texte suivant, se retrouvent tout à la fois son goût pour le surnaturel et son amour de la Nature.*

– Henriot !

– Parrain ?

– Enlève ta culotte et va t'asseoir sur le bout du champ.

Une minute après, la voix lointaine de l'enfant répondit :

– Je suis assis, parrain !

– Eh bien ! as-tu froid ! cria péniblement l'aïeul par la fenêtre ouverte.

– Où ça ?

– Là où tu n'as plus de culotte !

– Oh ! non, parrain.

– Bon. Tu peux te rhabiller.

L'aïeul se retourna dans son lit et lança un sonore juron de Gascogne.

– Il va falloir *faire le maïs*, gémit-il. Et qui le fera puisque je suis malade ?

C'est une croyance des anciens que le maïs doit être ensemencé aussitôt que la terre labourée et hersée est chaude; et pour savoir si elle est chaude, il n'est rien de tel évidemment comme de s'asseoir dessus sans étoffe intermédiaire.

Puisque l'Henriot n'avait pas eu froid, il fallait se hâter.

Mais cette fièvre qui tenait le vieux métayer au lit depuis une quinzaine de jours ?...

Il faut du monde pour procéder aux semailles de maïs; il faut quatre personnes au moins; une pour *marquer*, une pour semer le maïs, et une encore pour semer les fèves. Or, à la métairie de Sahucan, il n'y avait que quatre personnes, l'aïeul compris. Et lui, le vieux Pierre, il était incapable, présentement, de faire cinquante pas sans tomber. Comment donc faire le maïs ? Il y avait bien les voisins; et, à la campagne, surtout en Gascogne, on s'entraide entre voisins... Mais tous les métayers d'alentour faisaient leur maïs eux-mêmes, depuis vingt-

quatre heures. Et aucun n'avait d'ouvrier à prêter. Si une grosse pluie survenait – et les rainettes chantaient ferme ! – les semailles pouvaient devenir impossibles jusqu'à la fin du mois; or il était déjà bien tard. Le maïs tardif n'a pas le temps de mûrir son épi. Il ne vaut jamais grand'chose... Et voilà pourquoi le vieux Pierre de Sahucan se lamentait. Ah ! Grand dieu du ciel ! pourquoi lui avez-vous envoyé cette maladie ? Voulez-vous donc qu'on meure de faim à Sahucan ? Vous savez bien que le maïs est encore la nourriture du paysan de Gascogne, qu'il fait vivre les gens et les bêtes, que là où il manque, tout manque.

– Dieu vivant ! au risque de tomber mort, je vais travailler ! se dit Pierre en sortant péniblement du lit ses jambes ratatinées d'aïeul.

Et il appela les siens :

– Pauline ! Albert ! Vous pouvez joindre les boeufs. Nous allons faire le maïs.

Pauline, sa fille, Albert, son gendre, accoururent à ces paroles.

– Mais, homme de Dieu, comment voulez-vous que nous fassions le maïs ? Il nous manque un ouvrier.

– Je suis là.

– Vous ne pouvez pas nous suivre aux champs.

– Si, je vous suivrai.

– Mais le médecin nous a défendu de vous laisser sortir.

– Ça m'est égal. Préparez-vous vite. Toi, Albert, tu marqueras; toi, Pauline, tu sèmeras le maïs; Henriot pourra semer les fèves; et moi je guiderai les boeufs... Allons, il le faut ! Demain, il serait trop tard... courage, enfants ! J'aurai la force !

*
* *

Un moment après, ils partirent, tous les quatre, avec les boeufs. Le vieux Pierre faisait peur à voir, tellement il était maigre, courbé, haletant. Il grelottait malgré le soleil torride; et à chaque pas, il semblait devoir s'écrouler dans les sillons.

– Papa – dit Pauline – vous feriez mieux de rentrer, je vous assure.

– Non, non ! j'aurai la force ! répéta Pierre en se mettant à la tête des boeufs.

Et il alla.

Pendant de longues heures, jusqu'au soir, il alla, les dents claquantes, les yeux brasillants de fièvre. Il n'avait plus l'air d'un homme; c'était un fantôme, un automate lugubre, de plus en plus courbé sur la terre, comme s'il cherchait, à chaque fois, une fosse où disparaître.

– Papa, vous feriez peut-être bien...

– Non ! non ! disait–il encore, intraitable.

Et, de sa voix exténuée, il appelait ses boeufs, pour qu'ils marchassent droit, que les sillons fussent corrects, qu'on dit dans le voisinage : «Ce Pierre de Sahucan, comme il sait bien guider, bien travailler jusqu'à sa mort !»



Et de même qu'autrefois au temps de sa jeunesse, il parlait aux boeufs, d'une voix amie : «Ici, Martin... Plus vite, Jean... Tu sais bien qu'il faut finir avant la nuit ? Nous finirons, va ! Courage ! Vous en mangerez de ce bon maïs ! Vous aurez les feuilles d'abord, puis les dépouilles, en automne, puis un peu de grain, si on est content de vous. Et ma famille aussi pourra vivre !... Moi...»

Il s'écroula brusquement au bout d'un sillon. Ses jambes ne pouvaient plus le porter. Il avait le vertige.

Sa fille poussa un cri. Son genre et son filleul accoururent. On voulut le rapporter à la maison. Mais lui les repoussa d'un geste... Et il souffla:

– Non, non ! Il faut finir !... Il y aura clair de lune ce soir... finir ! Laissez–moi ici, sur les fougères du talus, et continuez, vous autres !

– Mais les boeufs ? Qui va les guider ?

Pierre de Sahucan ne put pas répondre d'abord. Il croyait sentir des mains noires le prendre à sa gorge.

– Les boeufs ? – dit–il enfin – ils iront tous seuls. Vous allez voir...

De quelle voix l'aïeul prononça ses dernières paroles.

Ce n'était plus sa voix, semblait–il, mais celle d'un inconnu, qui parlait de *loin*, de *haut*...

Docilement, Albert, sa femme et son fils continuèrent. Ils entamèrent un nouveau sillon. Et à leur grande surprise, les boeufs, leurs jeunes boeufs qui n'avaient jamais su marcher tout seuls, allèrent, en droite ligne, à pas égaux, comme s'il allait encore à leur tête, le vieux guide familier, le brave Pierre de Sahucan.

Le soleil se coucha, la lune ronde parut... Les boeufs allaient toujours, correctement, très sages; et les sillons, derrière eux, semblaient tirés au cordeau. Et même pour se retourner aux deux bouts de la parcelle, ils n'avaient besoin de personne. Et leurs maîtres étaient dans l'admiration... Oh ! Comment ? Comment cela était–il possible ?...

Tout à coup, l'enfant cria :

– Voyez !...

Et ses yeux s'arrondirent, son petit front hâlé pâlit, comme si quelque chose d'extraordinaire lui était apparu.

– Eh bien quoi ? demanda Pauline. Qu'est–ce qu'il y a ?

– Parrain !... Parrain qui guide encore les boeufs !... Un parrain tout blanc !... Oh ! si blanc !...

En vain, son père et sa mère écarquillaient leurs yeux. Ils ne voyaient rien.

– Que tu es bête, Henriot ! As–tu la berlue ?

– Non, non ! C'est bien parrain... Oh ! Tenez ! Il s'en va maintenant ! Il fond ! Il se perd...

Et sans savoir pourquoi, l'enfant se mit à genoux.

Quelques secondes après, les semailles étant finies, Pauline voulut rejoindre son père sur les fougères où on l'avait laissé.

Mais elle poussa un cri. Son père ne vivait plus.

*
* *

Etait–ce bien une hallucination que vos yeux puérils avaient eue, ce soir, petit Henriot ?... Ou bien y a–t–il des choses que les yeux des animaux et des enfants seuls peuvent percevoir parce que la pureté initiale est toute en eux encore ?...

Si Pauline et Albert avaient été des savants, ils n'auraient pas ignoré qu'une école spiritualiste croit à un *double* de l'homme, à un *corps astral*, et prétend qu'à certaines heures critiques, ce corps peut être projeté par un effort de volonté intense, en des endroits où la

pensée de l'individu se reporte. Et la dernière pensée du vieux paysan n'avait-elle pas été le regret de ne pas pouvoir guider ses boeufs afin que les sillons fussent droits et que les passants pussent dire : «Comme il a bien guidé avant de mourir, ce brave Pierre de Sahucan...»

Mais ce ne sont pas des savants que Pauline et Albert.

Ce ne sont que de pauvres laboureurs, nourris de pain de maïs, et qui vont, indifférents, dans le mystère de toutes choses.



« *La Conquête du Sphinx* » de Madame de Maguelonne

« *RÉFORME DE LA PÉNALITÉ* »

de René SCHWAEBLÉ

Je ne m'attendais guère à trouver cet auteur en tant que pilier d'une revue spirite, le connaissant uniquement pour sa participation aux séries fasciculaires policières des années vingt et trente, aux Éditions Modernes et surtout chez Ferenczi. Parmi ces petits textes policiers, certains se retrouvèrent mâtinés de SF : Le Rayon meurtrier, Qui donc sème la mort ?, Le Rayon invisible. *Sa nouvelle* Réforme de la pénalité, *par son thème, tranche nettement sur le reste de la production de cette revue, où il publia aussi une série d'articles sur la sorcellerie et l'alchimie, deux domaines qu'il devait connaître à fond puisqu'il signa différents ouvrages sur ces sujets.*

Le Ministre des Finances finit par convaincre ses collègues du Cabinet, et la loi appuyée par le Président du Conseil fut adoptée par les deux Assemblées, sans trop de difficultés.

Le Ministre des Finances, on le conçoit aisément, jubilait à la pensée de cette loi permettant une économie colossale : la suppression presque totale des prisons ! Plus de prisonniers à entretenir !

En somme, tous les partis y trouvaient leur compte : la peine de mort disparaissait théoriquement, pratiquement elle demeurait. Et personne ne pouvait se déclarer ouvertement l'ennemi d'une mesure dont le principe donnait à l'individu condamné la faculté de se libérer de sa peine lui-même.

Il lui suffisait de vouloir...

Car cette loi condamnait à la morphine, à la cocaïne, à l'éther. Certains députés avaient aussi proposé l'opium et la strychnine, mais sans succès, l'opium étant d'un entraînement long et partant trop coûteux pour l'Etat, et la strychnine, même à dose infinitésimale, pouvant, au début, déterminer la mort.

Voici comment l'on appliquait ces nouvelles peines :

Le Tribunal, sur l'avis des médecins experts ayant minutieusement étudié le tempérament de l'individu, infligeait les châtiments suivants : tantôt, le condamné ne devait être relâché qu'habitué à une dose de deux grammes de morphine et cinquante centigrammes de cocaïne par jour, tantôt d'un gramme de morphine sans cocaïne, tantôt d'un gramme de cocaïne sans morphine, etc.; bref, la dose se proportionnait à la faute et au tempérament. Tantôt, encore, la peine consistait en l'habitude de boire ou respirer une certaine quantité d'éther.

L'application de cette nouvelle loi présentait un grave

inconvénient : la décision du Tribunal dépendait surtout du diagnostic du médecin, et celui-ci, soit crainte d'erreur professionnelle, soit pitié, conseillait trop souvent un minimum ridicule.

...Quelle que fut la peine, l'on conduisait le condamné dans un spacieux établissement le plus généralement une ancienne prison transformée de fond en comble, les cellules tapissées de papiers aimables garnies de meubles simples mais confortables, les corridors et les jardins de vastes fauteuils d'osier, la cuisine modeste mais appétissante. La plus grande liberté régnait dans la maison, les prisonniers se levaient, se couchaient, lisaient à leur guise.

L'on remarquait même chez la plupart un air de béatitude, d'ivresse infinie que reflètent bien peu de nous.

Disons de suite que la seule chose à laquelle ils devaient s'attendre était de subir des injections de morphine ou de cocaïne ou des inhalations d'éther.

Le terme «subir» que nous venons d'employer est impropre : au début, peut-être, ils les «subissaient»; bientôt, ils les désiraient ardemment !

... On les prévient loyalement : «La première piqûre de morphine vous causera probablement des vomissements. Mais vous vous y habituerez vite, et alors, vous verrez...» Au reste, l'on égaye la piqûre : la salle où elle se pratique n'a rien de commun avec une salle de prison ou d'hôpital, elle approche bien plutôt d'une salle de récréation, de billard; ses habitants parlent cordialement. Et le condamné ne s'aperçoit pas qu'on le pique. Puis on le conduit, selon la saison, dans le jardin ou dans les corridors vitrés transformés en serres, on l'étend sur une chaise-longue, et on l'abandonne à lui-même.

L'homme s'étonne : il sent son corps et son esprit s'engourdir béatement. Les ennuis s'effacent, s'estompent doucement, les bonheurs aussi mais moins parfaitement, de manière à masquer ceux-là, à demeurer, en somme, seuls. Peut-être est-ce le jugement qui se brouille, le sens commun, la conscience qui se noie, abandonnant les choses au principe dominant dans le libre-arbitre. Il comprend qu'il ne va pas mourir malgré qu'il en ait la sensation. Les sons s'étouffent comme arrêtés par une tapisserie de plus en plus épaisse, les couleurs s'atténuent, se confondant bientôt toutes en un bleu-de-prusse qui à son tour se dilue. La douceur de dormir sans dormir, de vivre sans vivre, d'entrevoir le spectacle derrière un opaque rideau...

L'homme qui ne connaît que la saoulerie grossière de l'absinthe s'étonne, au réveil, d'un tel charme que le manque d'intellectualité ne lui permet pas de définir mais que l'instinct lui montre venant de la morphine.

D'abord un peu effrayé, il se dit ensuite : «Bah ! oublions !», et il

réclame une autre piqûre, puis une autre.

Seulement, les jours suivant les piqûres engourdissent trop superficiellement. Lui-même conseille de forcer la dose, assurant qu'il n'y a pas de danger, qu'il supportera aisément n'importe quelle quantité :

Et c'est, à l'heure des piqûres, devant la porte de la salle où les médecins les pratiquent, un grouillement de gens se bousculant, se pressant, souhaitant de gagner un tour. Quelques-uns essayent de tricher, reprennent, une fois piqués, la file, espérant une autre injection, il faut les menacer impitoyablement de les mettre le lendemain à demi-ration !

Voilà le régime. Nul ne songe à le quitter, à se sauver de la prison. L'on a même toutes les peines du monde a décider les condamnés à l'abandonner à l'expiration de leur peine, c'est-à-dire lorsqu'ils sont habitués à la dose voulue. Il faut littéralement les jeter à la porte.

Le châtiment commence :

... Qu'ils travaillent, qu'ils ne travaillent pas, l'Etat n'a plus à s'occuper d'eux. Il ne les surveille nullement, les laisse parfaitement libres d'aller et venir, de quitter le territoire.

Il leur faut de la morphine, de la cocaïne, de l'éther !

Oh ! l'éther, chaque pharmacien en délivrera sans formalités. Mais cette drogue s'évapore si vite ! En vérité, le flacon se vide aussitôt que débouché, et tant de flacons bon marché finissent par coûter cher. Et puis, cette odeur d'éther compromet les plus discrets, les désignent comme ces sonnettes désignaient les lépreux forcés de s'en parer pour que l'on s'écartât d'eux; aujourd'hui l'on s'écrie : «Tiens ! un éthéromane ! un repris de justice !» Cela a eu un bon côté : déshabituer de l'éther quelques honnêtes déséquilibrés qui s'y adonnaient.

Quant aux cocaïnomanes... Quant aux morphinomanes... Ils ont tôt épuisé la dérisoire provision de drogues qu'on leur remet à la sortie de la prison. Avec leurs derniers sous, grâce à des ordonnances qu'ils fabriquent et signent de noms de médecins, ils réussissent à se procurer quelques centigrammes de matière convoitée.

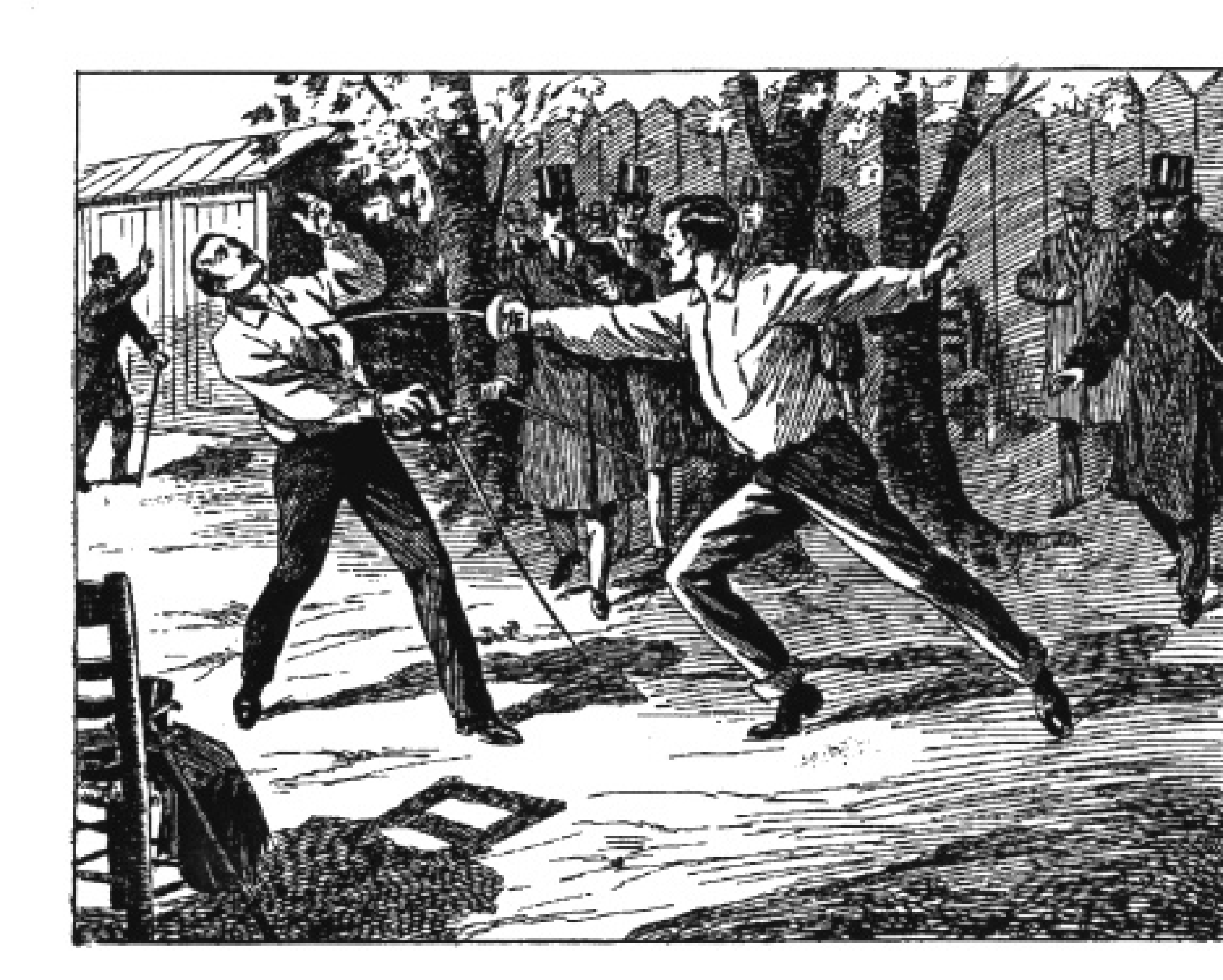
Ils travaillent pour le pharmacien, ils se privent de nourriture. Passe encore pour les premiers : la cocaïne apaise la faim.

Bientôt, les malheureux doivent diminuer la dose, cherchant à se leurrer en s'accordant le même nombre de piqûres. Le supplice se dessine, effroyable. On les aperçoit rôdant autour des pharmacies, le teint jaunâtre, les yeux creusés, les lèvres blanches, les membres agités de tressaillements nerveux.

On en rencontre tordus par d'épouvantables crises d'hystérie, écumant, hurlant, et chacun s'en éloigne avec dégoût. D'autres pleurent, inoffensifs, comme des enfants, appelant : «Maman ! Maman !»

D'autres, encore, râlent sur les trottoirs, ou abordent les passants, réclamant de la morphine. On en voit qui, pour tromper leur besoin, se font des injections d'eau sale, de l'eau du ruisseau !

... On se demande s'il ne convient pas de revenir à l'ancien système pénal.



« *L'Étrange conseil* » de Jean Joseph-Renaud

« *L'ÉTRANGE CONSEIL* »

de Jean JOSEPH-RENAUD

Encore un de ces auteurs de littérature populaire (né en 1874) capables du meilleur comme du médiocre. Il signa notamment divers romans policiers qui ne sortent guère de l'ordinaire. En conjecture, on lui doit notamment La Népenthe *(1908), angoissante nouvelle ayant pour héros un arbre carnivore,* L'Élixir de longue vie *(1910) et plusieurs romans d'intérêts inégaux. Dans* La Vivante épingle *(1922), il mit en scène un des tout premiers détectives de l'occulte (hélas sans beaucoup de talent). Enfin, son recueil* Le Clavecin hanté *(1920) – qu'il signa – est en fait à demi constitué de traductions de nouvelles d'Ambrose Bierce, fait signalé à l'intérieur en petits caractères (il recommença la même douteuse opération pour des textes de la Baronne Orczy).*

Ma riposte par *dégagé* après parade de *quarte* sur le maître d'armes italien Carlotti ? Ah ! s'est-on assez extasié dans la presse sur mon» sang-froid, ma science, ma rapidité, ma précision, mon à-propos, etc., etc... J'ai laissé dire, car on ne m'aurait pas cru, mais mon mérite était bien mince, allez !...

Donc, j'avais à me battre le lendemain avec cet imbécile de Carlotti. La veille, je me fis la main avec up prévôt, car mon vieux professeur, le père Lamotte, était fort malade depuis plusieurs mois. De quoi ? On ne savait trop : fluxion de poitrine mal guérie, complications du côté du coeur, et du diabète par-dessus le marché... Ce duel était mon dix-septième, et le pauvre homme n'avait manqué aucun des seize précédents; son absence forcée, cette fois, devait lui être pénible, car il m'aimait beaucoup... Il m'avait donné mes premières leçons d'escrime au collège... C'est à lui que je dois ma riposte de ripostes ! Et je n'avais jamais appartenu à une autre salle que la sienne... Ah ! il n'était pas lui, le maître d'armes bourgeoisement pacifiste, qu'un duel épouvante, il préférait entre ses élèves les batailleurs, les mauvais caractères.

J'allai le voir dans sa petite maison de Bois-Colombes, ce qui ne m'était pas arrivé depuis plusieurs semaines. Je le trouvai horriblement changé, amaigri encore, la face jaune, les yeux hagards, la voix creuse... Evidemment la mort n'était plus qu'une question de jours; et pourtant il se levait encore et faisait quelques pas dans le jardinet. Il avait lu l'annonce du duel dans les journaux et il me manifesta une vraie désolation de ne pouvoir s'y rendre :

– Vois-tu, mon petit, tu n'es pas maladroit, tu ripostes très vite, mais j'ai idée que je te portais chance, j'avais beau ne pas m'approcher

et te regarder de loin, je sentais que je te donnais de la veine... Qu'est-ce que tu vas faire demain contre le macaroni ?... On dit qu'il est très fort, ce bougre-là !... Ah ! je vais me manger les sangs !,..

Si demain j'avais, par hasard, un peu plus de force, que je serais donc content de pouvoir aller te voir encore une fois te battre... Quand je serai mort, à toi de te débrouiller... mais cela m'ennuie que, de mon vivant, tu t'alignes sans que je sois là...

J'assurai au brave homme que, grâce à ses bonnes leçons, je me sentais certain de blesser Carlotti, et je lui défendis bien de faire le moindre effort pour venir...

Venir... le pauvre vieux !...

Le lendemain donc, un peu avant midi... C'est mon heure, midi !... J'arrive bien tranquillement au Parc des Princes avec témoins et médecin... Pensez donc ! Pini n'avait rien fait avec Thomeguex deux mois auparavant; Carlotti n'est pas de la force du maître livournais, loin de là, et je venais de gagner deux poules sur «Thomé»...

Ce ne serait même pas long... Voilà du moins ce que je pensais, mais, en fait de duel, on ne peut rien prévoir; l'événement me le montra bien.

... Un idéal temps de duel, tiède, beau, printanier et un léger écran de nuages sur le soleil. Il y avait de jeunes pousses aux arbres. Des traînées de pâquerettes blanchissaient la pelouse du vélodrome; des poignées de moineaux, jaillis de chaque buisson s'éparpillaient noirs sur la lumière du ciel. Un public excitant d'une quarantaine d'escrimeurs français et italiens. Je me déshabillai dans le vestiaire des coureurs en fumant une cigarette exquise...

Quand on trouve bonne la cigarette avant un duel on est certain de toucher... Mes témoins gagnèrent le choix de la place et la direction du combat. Tout allait bien.

Carlotti est un sec petit homme olivâtre. Son calme m'impressionna. L'épée assujettie au poignet par la lanière classique des tireurs italiens, il prit devant moi une garde horizontale et dès ces mots : *Allez, messieurs*, se mit à attaquer...

Ah ! mes enfants ! Une pointe impeccablement en ligne; des *septimes enveloppées* vertigineuses et des attaques couvertes, comme à la leçon où je ne voyais pas la moindre place pour un *coup d'arrêt*... Je parais bien, mais mes ripostes (oui, mes ripostes !) n'arrivaient bas, et lui contreripostait aussitôt en marchant. Je dus rompre, rompre... A la fin de la reprise, je me trouvais à deux mètres de ma limite !

Mes témoins ne riaient pas, je vous assure !... Pendant la minute de repos, je réfléchis, je cherchai un plan de combat, mais mes idées tournaient, s'emmêlaient...

On nous remit en garde; j'attaquai aussitôt, espérant faire rompre

Carlotti et regagner du terrain... Non seulement il para net, mais chaque fois je faillis recevoir sa riposte !... Quant à me débarrasser de lui par un coup aux avancés, impossible; sa main, son bras étaient cachés absolument par la coquille... Il recommença ses foudroyantes attaques : je les parai mieux qu'à la première reprise, mais impossible de placer la riposte... Je sentais bien qu'il y avait quelque chose à faire, mais quoi ? Il aurait fallu que je puisse me ressaisir, calculer, et l'autre ne me laissait pas une seconde de répit.

J'étais acculé quand s'acheva la reprise...

Je vis bien à la figure des assistants qu'on me croyait fichu. Mes amis étaient graves; ils n'osaient même pas m'encourager. Les Italiens exultaient.

Et que faire ?.. Le calme m'avait complètement abandonné; je n'essayais même pas de calculer...

Le duel reprit; plus un centimètre derrière moi pour rompre ! Toutes les attaques à parer de pied ferme ! Je supportai bien les premières mais mes ripostes ne portaient toujours pas et les contre-ripostes de Carlotti filaient terriblement vite. L'une, qui devait me transpercer, je ne l'évitai qu'en m'effaçant; elle me frôla, et la coquille italienne me heurta la poitrine. Une autre me traversa la chemise à la hauteur du ventre... Je haletais. Mon épée pesait vingt kilos au bout de mon bras épuisé. Ma main gauche tombait. Des points lumineux se multipliaient dans ma vue...

Et, à ses invites répétées, à son ramassement sur les jambes, à certaine expression sauvage de sa bouche, à la tranquillité féline de sa lame qui, lentement, se *logeait*, je voyais, que Carlotti allait attaquer, avec la certitude de toucher... On voit cela !... Je me sentis perdu... A ce moment, midi sonna, en quelque cloche, dramatiquement, l'heure de ma mort... Des images d'enfance me surgirent; la maison natale en Poitou, dans le haut vieux bourg encore à pignon et poterne, qui domine la vallée violette... Les faces ridées de mes parents penchées sur moi pendant une maladie... Pourtant, je fis un effort suprême; j'essayai de tourner autour de Carlotti. Vainement d'ailleurs car il me barra le chemin, à droite, à gauche... Mais ma tentative l'empêchait d'attaquer.

A cet instant, j'aperçus derrière mon adversaire, loin, dans la ligne du duel, le père Lamotte !... Je ne le vis, bien entendu, qu'une seconde, j'avais trop à faire à me défendre, mais *très nettement* : la figure d'une pâleur effrayante, courbé sur sa canne. De la main droite, il me mina, en hâte, une parade de quarte, suivie d'une riposte en dégageant... Ce me fut une révélation !... Pardieu, si mes ripostes n'avaient rien atteint c'est que, aussitôt mes parades de quarte, Carlotti s'en allait automatiquement dans la même ligne et comme je ripostais droit,

j'avais beau y mettre toute ma vitesse, non seulement je ne touchais pas, mais je m'exposais à la contre-riposte ! Enfin, je comprenais ! C'était bien simple !... Qu'on a donc peu de jugement quand on se bat...

Sur une feinte très prononcée de mon adversaire, je parai quarte et je ripostai à fond en dégageant :

– Halte !

Sur la chemise de l'Italien, en pleine poitrine, une tache rouge s'élargissait...

Peut-être pas très régulier cet avis mimé ! Mais les témoins de Carlotti étaient deux maîtres d'armes, deux de ses collègues, qui le conseillaient utilement entre ses reprises... Et puis j'allais être tué !.

Tout en rhabillant, je priai qu'on m'amenât le père Lamotte. Mais on ne le trouva pas. Sans doute était-il déjà parti... Au fait, après son télégraphe, il avait dû tenir à disparaître. Comme vous pensez, je fis passer le landau par Courbevoie. Je tenais à remercier aussitôt le brave homme... Mais l'aspect de la petite maison, dès qu'elle m'apparut entre les arbres, m'étonna, m'emplit d'un funeste pressentiment... Pourquoi ces volets clos ?... Je m'empressai : la vieille bonne du père Lamotte, la figure rougie par les larmes, vint m'ouvrir et se remit à sangloter en me voyant...

J'abrège : *Il n'avait pas quitté sa maison !*

A *midi précis*, une syncope mortelle et causée par une embolie l'avait pris alors qu'il faisait quelques pas dans son jardin, en parlant de mon duel...

– Eh bien, monsieur, qui donc ai-je vu ?... Qui, alors qu'affolé je me défendais au hasard, m'a donné cet avis sauveteur ?... Oui, qui ? Un être créé par mon imagination ?... Je suis lourdement robuste ! Et cet être sorti de moi n'eût pas été plus savant et plus calme que moi ! Et jamais je n'ai d'hallucinations... Alors ?

« LE GÉNIE AUX AILES DE CENDRE »

de Pierre DÉSIRIEUX

La découverte de cette revue ! Hélas, on ne sait rien sur cet écrivain talentueux (du moins si on le compare à ses collègues), qui livra quatre textes, dont trois s'avèrent excellents. Arthur Conan Doyle s'est-il inspiré de cette nouvelle pour L'Horreur des altitudes *(1912) ? Je vous en laisse juge...*

– Comment, dis-je à Miette, toi une aviatrice consommée, tu accordes créance à ces sottises superstitieuses ?

Parce que, depuis un mois, six aviateurs se sont tués à notre champ, tu crois à l'existence de cet être, qui apparaît soudain, pour précipiter nos amis assez hardis pour dépasser 600 mètres d'altitude ? Tu vas me dire que les malheureux Lebel, Boursaint et Kirowski ont affirmé à leur lit de mort avoir vu *celui* que les journalistes ont déjà nommé le *Génie aux ailes de cendre* ! Allons donc, nous sommes en 1911 et non au temps de Nostradamus ! La vérité la voici : nos camarades ont été victimes d'un remous se déplaçant suivant des lois ignorées. Les appareils se sont cabrés et ont capoté, tout simplement. De ce rêveur de Kirowski vient l'idée saugrenue d'une intervention surnaturelle. Les autres ont cru voir, par suggestion, et au paroxysme de la terreur causée par la certitude de la mort inévitable, ils ont matérialisé leur idée. – Sornettes que tout cela !

– Je t'aime, me dit Miette en m'embrassant, mais ne monte pas, ou je te suis, ajouta-t-elle en me plantant carrément dans les yeux un regard résolu.

Fille d'ouvriers, Miette, mon amie et ma camarade, ne pouvait s'empêcher de partager la croyance au miracle des gens d'Etampes, épouvantés depuis la succession des chutes tragiques qui, depuis quinze jours, désolaient le nouveau champ d'aviation de Corteuse.

On avait lancé, sans résultat, des ballons-sondes pour étudier le remous, cause probable des catastrophes.

Plusieurs élèves, découragés, avaient abandonné Corteuse; aussi le directeur, affolé, avait fondé un prix d'altitude de 20.000 francs, destiné à prouver l'inanité de ces craintes fantastiques.

– Mon cher, m'avait-il dit, je compte sur vous; tous m'abandonnent, sauf Lédrines; il lui faut un émule.

Reculer eût été lâche et ingrat. Je devais ma fortune au directeur; puis, en dehors de l'intérêt, la gloire n'était-elle pas au bout de cette épreuve ?

Aussi, signifiai-je ma résolution à Miette, et dès quatre heures je

fus en sa compagnie au champ d'aviation, vérifiant minutieusement les pièces de mon Blériot, passant, en une confiante caresse, ma main sur ses ailes blanches, humides de rosée.

– Miette, dis-je, moitié riant, moitié furieux, si tu sors ton appareil, c'est fini entre nous.

– Grande bête ! me répondit-elle simplement.

Le moteur ronfla, l'appareil roula quelques mètres et soudain, aux acclamations de la foule délirante, s'essora vers le soleil levant.

Tout à la conduite de ma machine, je m'éloignai d'abord du champ d'aviation. La rumeur grondante ne fut bientôt plus qu'un murmure, et je me sentis seul dans l'azur. Devant moi, au-dessous de moi, la ville d'Etampes, toute en longueur, semblait étalée paresseusement entre les collines, tel un monstre antédiluvien dont la tête eût été la curieuse tour penchée de l'église Saint-Martin.

Je fis un virage court à 300 mètres d'altitude. Déjà je volais au-dessus de l'immense plateau. Caressé par une brise légère, sous les rayons obliques de l'astre montant, la plaine couverte de moissons ondoyait à perte de vue comme un océan blond... Mes yeux se portèrent sur l'anémomètre : 550 mètres, accusait l'appareil.

– Hourra ! ne pus-je m'empêcher de crier. Lédrines est en retard; la victoire est à moi !

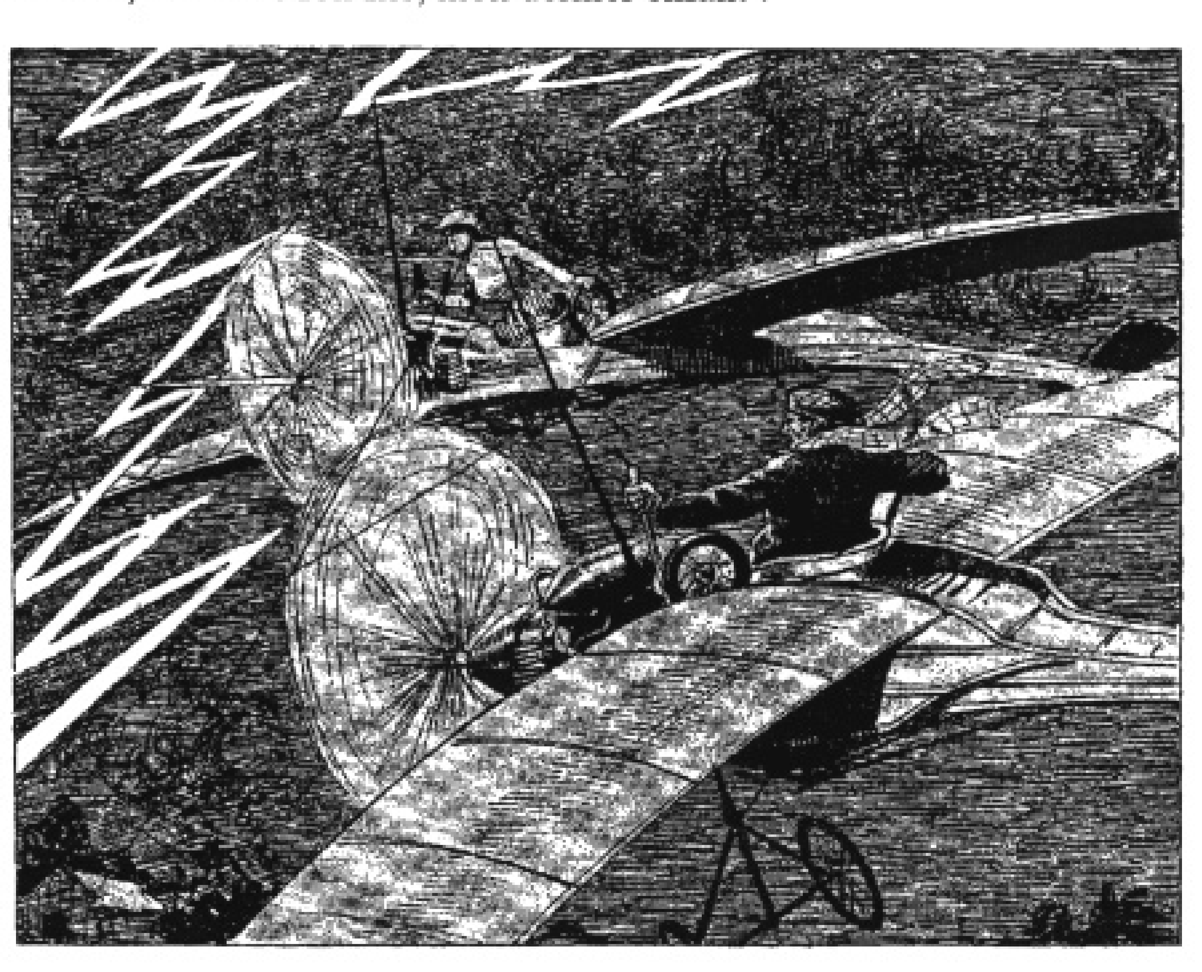
C'est alors qu'eut lieu la vision épouvantable. Mon monoplan s'élevait obliquement. Peu à peu il me sembla voir s'épaissir, devant mon hélice, comme une nuée de plus en plus opaque. Et soudain, dans cette brume, se dessina une figure, dont je n'oublierai jamais les traits ni l'expression.

A demi-renversé, dans la position d'un noyé suivant le fil de l'eau, le corps d'un jeune homme flottait devant mon appareil. Ce corps était transparent; ses mains se crispaient sur le coeur, en un geste d'indicible douleur, tandis que de la bouche sortait, en un souffle, un mot que je crus être : Père ! Père ! Cet être était d'une beauté radieuse, mais d'une taille au moins quadruple de la mienne.

Affolé, hypnotisé par cette apparition, je me sentis incapable d'une pensée, conduisant machinalement mon appareil en cercle, à la même hauteur.

Une lueur se fit soudain dans mon esprit. Pourquoi, en cet instant tragique, me rappelai-je, des *Mille et une Nuits*, l'histoire de ce calender qui, jetant en l'air des noyaux de dattes, encourut la vengeance d'un génie pour avoir, ce faisant, crevé les yeux d'un de ses fils ? Ce conte n'était-il donc pas imaginé de toutes pièces ? Le royaume de l'air possède-t-il des habitants autochtones comme la terre et l'océan ? Ces questions se posaient à mon esprit en délire, lorsque surgit au-dessus de moi une apparition formidable : un être d'une grandeur prodigieuse

semblait accourir de l'infini. Son visage était celui d'un vieillard. Une longue tunique flottait derrière lui dans l'espace. Alors, je vis qu'il se soutenait sur deux immenses ailes grises, presque invisibles, couleur de cendre. Une voix sans timbre, mais qui résonna terriblement à mes oreilles, cria : – Mon fils, mon dernier enfant !



Je me sentis perdu, la terrible figure courroucée se rapprochait de moi, une seconde encore elle allait étreindre mon appareil et le briser comme verre, lorsqu'un cri retentit au-dessous de moi, et dans le tonnerre de l'explosion d'un moteur, un monoplan coupa ma ligne et vint buter contre l'apparition, qui s'évanouit en un fulgurant éclair.

Je vis que cet appareil était muni à son avant d'une épée.

– Miette ! criai-je. Ce fut tout.

Mon Blériot se cabra, puis tournoya et enfin piqua pour s'abîmer sur la toile d'un hangar de fortune qui m'ensevelit dans ses plis.

Par quel miracle me tirai-je sain et sauf de cette épreuve ? Dieu seul le sait. A peine dégagé, mon premier cri fut : Miette ! Miette !

On voulut me retenir, mais je me dégageai, bondissant vers un groupe, entourant les débris d'un aéroplane brisé.

Devant moi, sur l'herbe, un corps ridiculement tassé gisait dans une mare de sang.

Je pris dans mes mains la chère petite tête sanglante, et ma haine s'éleva en un cri farouche vers l'infini meurtrier.

... Au-dessus du carnage, la nature impassible laissait briller le soleil glorieux, tandis que vers l'azur, en une envolée superbe, montait avec Lédrines le Génie humain que la foule acclamait.

« *LE MANUSCRIT DE DIÉTRICH* »

de Léon BERTHAUT

Le Havrais Léon Berthaut, né en 1864, fut un grand amoureux de la mer (il eut le titre de... président de la Société des Sauveteurs !), et publia un grand nombre de romans maritimes. Pour nous, il restera surtout l'auteur de Le Record du tour de la Terre *(1911), et encore, seulement pour les illustrations d'Albert Robida. Il faut expliquer qu'il appartenait à «l'écurie» littéraire de l'éditeur Mame, qui employait à fond les talents du dessinateur (qui enlumina donc trois de ses romans). Enfin, un autre texte serait conjectural,* Honneur et patrie, *datant de 1910 (à confirmer).*

Ce matin, 16 heures, on a trouvé l'interne Diétrich la tête appuyée sur sa table, un bras pendant, l'autre allongé près de la tête. Il était mort. Sa main droite, crispée, tenait encore une plume. Devant lui était un manuscrit que je copie mot pour mot.

15 mars, minuit.

J'ai beau faire appel à toutes les puissances de ma raison, crier à l'aide vers la science, je n'en puis mais... je tremble, je frissonne... quelque chose me dit que la terrible chose va se produire encore, là, dans cette chambre... qu'avant une heure, dans ce lit où je dormais si bien, d'où je suis sorti chassé par l'horrible peur, va surgir la Vengeance... Sommeil divin... Ah!...

16 mars, 2 heures du matin.

C'est fini... il est parti... Je dirai tout ! Si je meurs la nuit prochaine, il ne faut pas qu'on cherche un coupable, qu'on punisse un innocent. Voici !

Rappelez-vous Jean Throll, qui fit sa médecine avec moi, à Nancy... Vous savez bien ce grand Throll qui jamais ne voulut revoir son frère, parce que l'autre, propriétaire de la ferme paternelle, avait opté pour l'Allemagne en 71... A part cette irréductible rancune, quelle bonne âme que ce Throll, et comment a-t-il pu changer ainsi ?

Donc, souvent, le scalpel en main, Throll en travaillant avec nous à l'amphithéâtre, nous exprima sa crainte d'être enterré vivant. Et, chaque fois, il ajoutait : «Si l'un de vous se trouvait près de moi le jour de ma mort, je voudrais qu'il me fît l'ablation du coeur. Toi, Diétrich, tu

le ferais, n'est-ce pas ?

Moi que rien n'effrayait, moi, pour qui n'existait pas la majesté de la mort, le mystère de l'au-delà, je lui répondais : «oui, mon vieux Jean !» Et jouissant de sa terreur, j'ajoutais : «Si même tu n'étais mort qu'à moitié, je te tuerais, pour t'éviter le désagrément de vivre trouble comme je te vois.»

Quand je lui disais cela, Throll paraissait épouvanté : il me fixais longuement, ses grands yeux clairs largement ouverts... ses yeux gris où se lisait sa frayeur et aussi, peut-être, une vague menace.

La scène avait lieu maintes fois par mois.

La troisième année de son arrivée ici, Throll mourut je ne sais plus de quoi... de peur, peut-être, de la peur d'être enterré vivant, de cette peur qui le hantait, l'obsédait, le rongeait, lentement, sûrement.

Je fis l'ablation. Ce fut rapide et brutal : à peine avais-je eu le scalpel en main qu'une crainte m'avait saisi de le voir se redresser ensanglanté... Je me hâtai donc, comme pour étouffer la vie si, par hasard, elle avait l'audace de se manifester.

Puis... je dormis tranquille... pendant un an !

Le jour anniversaire de la mort de Throll, nous allâmes, des camarades et moi, faire un pèlerinage à la tombe de notre camarade.

Certes, nous avions agi en toute piété; cependant, quelle qu'eût été notre sincérité, peut-être même à cause de cela, lorsque nous revînmes, plusieurs éprouvèrent le besoin de s'arrêter à l'auberge...

Comment expliquer cette contradiction !... Pauvre nature humaine, comme ton rire est près des pleurs ! Nous rentrâmes ivres, ignoblement ivres !

Je me couchai en chantant... Hop ! et mes bottes de voler au plafond... Toc ! voilà mon gibus écrasé contre le mur !...

Crac ! c'est le pantalon qui, tiré maladroitement; se déchire... Ouf ! me voilà au lit !...

C'est drôle ! Il me semble que je viens de revivre ça !

Pouf ! pouf ! à coups de poing sur l'oreiller, je creuse ma niche, ma niche de bête ivre. Et maintenant, ran-ran-ran ! Je ronfle.

Tout à coup, je sens un souffle froid qui m'éveille... Je me dis que, sous l'effort du vent, la croisée s'est ouverte.

Je me lève, la fenêtre est close, la porte aussi... Recouchons-nous...

Ah ! cette fois, comme sous le froid d'un verre d'eau jeté sur mon visage par une invisible main, je m'éveille complètement, j'échappe au trouble de l'ivresse... Mais non, je rêve..., qu'est-ce que cela ! Là... Là... sur mon lit, à l'endroit même où reposait ma tête tout à l'heure ?

Palpable – je le devine – froide, mystérieuse, donc horrible, une tête de mort gît sur l'oreiller...

Je veux fuir, je cherche la porte... Pas de clef ! Où donc est la clef ?.. Je fouille les poches de la redingote, du pantalon, rien. Je risque un regard vers le lit ! La tête, l'horrible tête est là... et des béants orbites jaillissent des lueurs qui me regardent... Je veux crier ! une force m'étreint la gorge; les doigts inexorables font rouler mes yeux dans ma tête affolée !... Au secours !... Rien... Personne !



D'un effort prodigieux, je me redresse et rejette loin de moi les mains invisibles... A la fenêtre !... Délivrance !

Prodige ! le crâne s'est rempli : sur les os il y a des chairs, des chairs roses; dans l'orbite, un oéil vit; sur les dents, il y a des lèvres, sous les draps s'agite un corps... le corps se soulève, les lèvres s'ouvrent, un bras s'allonge... «Il» va parler !

...«Caïn, Caïn !»

Oh ! cette voix, cette voix ! ce regard ! c'est Throll !

Quand le jour se levait, je me réveillai sur le plancher, presque nu, froid et tremblant.

J'allais vers le miroir : deux années de fièvre et de délire eussent moins altéré mes traits.

J'aurais voulu croire que l'orgie de la veille était cause de tout; j'essayais de me persuader.

Cela me réussit; mais l'année suivante, au jour fatal, l'apparition revint.

Elle n'a pas manqué une fois. Et voilà dix ans que ça dure !

Certains ont l'air de croire que je suis fou... Plût à Dieu que je le fusse et que – dans un accès de fureur – je pusse me briser le crâne contre le mur !

Qu'adviendra–t–il, si le mystère parle encore cette nuit ?...

Oh ! je vous en prie, vous qui trouverez ce chiffon de papier marqué de ma douleur, humide encore de mes larmes, croyez–moi, ne vous laissez pas leurrer par l'apparence des choses dites raisonnables. Ne cherchez pas un criminel. Le coupable, hélas, c'est moi !

...Tenez... une brise a traversé la chambre... Les draps du lit se soulèvent... Qui donc se couche ?... LUI ?...

« *LE MÉDIUM VERT* »

de Pierre DÉSIRIEUX

Désirieux s'attaque ici au thème de la transmission de la matière; son malheureux héros subira un avatar bien avant celui de La Mouche *de Langelaan. Remarquons aussi qu'il y a un air de famille avec* Le Passe-muraille *qu'écrira bien plus tard Marcel Aymé.*

Partis dès l'aurore, nous avions parcouru les bois de Verrrières en devisant sur les troublants problèmes de l'au-delà lorsque Raidès me dit soudain :

– Allons voir les fous.

Nous étions tout près de l'Asile de Villejuif où j'avais un ami, le savant aliéniste Courtois.

– Connaissez-vous quelque malheureux pensionnaire ? dis-je à Raidès.

– Oui, et vous devez le connaître aussi : Jean Rozé.

– Quoi, m'écriai-je, l'amateur de tant de phénomènes inconnus, qui fit passer devant l'Académie des Sciences ses matérialisations vert émeraude, ce qui lui valut le nom de Médium Vert ? Vous, qui étiez présent à ses dernières expériences, savez-vous comment il en vint là ?

– Oui, fit Raidès, en allumant sa longue pipe, je fus le principal témoin de l'atroce scène que je vais vous narrer. Enorgueilli par ses succès, Rozé voulut faire mieux. Les phénomènes d'apports le hantaient, il voulut essayer d'être sujet et médium, et de passer vivant au travers de la matière.

Après de nombreux essais infructueux, il nous annonçât son succès, et nous convia à deux séances qui réussirent pleinement.

Alors le professeur B... l'invita à renouveler ses tentatives dans son laboratoire de la rue des Abbesses, à Montmartre.

Nous étions une vingtaine. Parmi nous, les plus grands noms de la science. On fit les préparatifs :

Dans un cabinet absolument clos fut placé comme contrôle le Dr Z..., le plus grand matérialiste qui se puisse trouver.

Le médium endormi fut isolé sur deux chaises, le long du mur séparant le laboratoire du cabinet, nous fîmes la chaîne et la lumière fut éteinte.

Au bout d'une demi-heure de silence, le sujet s'auréola d'une clarté verte. Cette lueur sembla bientôt pénétrer le mur lui-même, et soudain s'évanouit. On entendit frapper trois coups et à ce signal la lumière fut faite.

Les deux chaises étaient toujours là, mais le médium avait disparu.

Chacun se regardait, lorsqu'éclata, dans le cabinet voisin, un tumulte effroyable où dominaient les cris du Dr Z...

Que se passait-il ? On ne le sut jamais; mais alors eut lieu l'horrible scène. La lumière s'éteignit, de, nouveau sous une violente poussée d'air, et soudain, comme un météore, une intense lueur verte nous illumina, tandis que le corps du Médium reparaissait parmi nous. Non tout entier, pourtant, car le haut de la tête de Rozé se trouvait incorporé, amalgamé, pris enfin, dans le mur, sans qu'il fut possible de discerner la matière vivante de l'inerte dans cet effrayant magma minéral humain.

– Ne le touchez pas ! criai-je. Et je l'entourai de mes bras, cherchant une formule libératrice. Enfin, le mur lâcha sa proie, et nous roulâmes tous deux aux pieds des assistants, moi priant, lui hurlant, mordant, écumant, fou furieux...

Il fut aisé de faire le silence sur cette lamentable expérience, et maintenant le malheureux est enfermé là, termina Raidès, en sonnant à la porte de l'Asile.

Introduits près du Dr Courtois, je lui présentai Raidès, et nous fûmes bientôt devant la porte de la cecellule de Rozé.

Une chaise, une table, un lit, le tout scellé aux murs capitonnés, tel était le lieu de résidence de l'ex-médium vert. Celui-ci marchait sans arrêt, en prononçant des paroles inintelligibles.

Jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue, nous dit le Dr Courtois, il marche sans trêve, heurtant parfois du front, la muraille. On peut l'appeler, crier, chanter, il n'entend rien, ne répond pas, et marche toujours.

Raidès sembla se recueillir, puis il fit un geste :

– Jean ! Jean ! Jean ! dit-il.

Le fou s'arrêta net devant le Docteur abasourdi.

– Me reconnais-tu ? questionna mon ami.

– Par Celui à qui tu penses, répondit le malheureux d'un ton emphatique, je te déclare que ces hommes veulent me tuer. Leurs mains calleuses ignorent la subtilité de l'astrale lumière, et... Ma tête ! Oh grâce ! pas là, pas là, hurla soudain Le dément; ils vont détruire le mur... le mur... le mur...

Puis il reprit son éternelle promenade. Raidès se tourna vers le Dr Courtois :

– Le professeur B... a-t-il toujours son laboratoire rue des Abbesses ?

– Non, répondit le praticien, le local a été exproprié. Depuis un mois, sa nouvelle adresse est, je crois, rue...

– Excusez-moi, dit vivement Raidès, mais au nom de l'humanité, au nom de la, science si vous préférez, il nous faut vous quitter à l'instant.

Raidès courait presque dans les couloirs. Une automobile de louage sortait de l'Asile.

– Rue des Abbesses, n° X, dit Raidès au chauffeur, et trois fois le prix de la course si nous y sommes avant une heure.



Il faut croire que les obstacles s'écartaient devant nous, car il me semble être arrivé à Montmartre en quelques instants.

– Voici la maison du drame, me dit Raidès. Montons...

L'immeuble était en démolition, des ouvriers allaient et venaient, portant des sacs de gravats.

Après avoir trébuché sur les plâtras couvrant un escalier sans rampe, nous arrivâmes au second étage, dans une salle immense, sans plafond.

Deux démolisseurs, le pic en main, arrachaient les pierres de leur alvéole de ciment.

L'un d'eux s'approcha de nous, nous demandant d'une voix avinée où nous allions, tandis que son compagnon levait son pic dans la

direction du mur de droite.

– Pas là, cria Raidès. Attendez !

– De quoi, dit l'homme, des ordres, maintenant.

Et saisissant une pelle, il en menaça mon ami.

Raidès étendit le bras; l'outil tomba des mains de l'insolent qui resta stupéfait.

Mais, narquois, son compagnon avait déjà levé son pic, et d'un coup creva l'épaisse cloison.

Une brusque fulguration d'un vert intense nous éblouit; tandis qu'un vent furieux nous renversait tous quatre.

Sans s'occuper des jurons des ouvriers, Raidès m'entraîna jusqu'à l'escalier.

Dans la rue, notre chauffeur se disposait à repartir.

Nous bondîmes dans la voiture.

– A Villejuif, aussi vite, cria Raidès.

Encore une fois, ce fut la vertigineuse randonnée à travers Paris.

En entrant à l'asile, nous croisâmes le Dr Courtois.

– Et Rozé ? demanda Raidès.

– Mort, répondit le Docteur. Congestion cérébrale. Une heure après votre départ, il s'est arrêté, et a crié par trois fois : – Le Mur... le mur... oh ! le mur !... Et il s'est affaissé. Un cas curieux, par exemple. Voilà une heure à peine qu'il est mort et son cadavre est complètement vert !

« *LES PAROLES GELÉES* »

de Pierre DÉSIRIEUX

Voici un exemple intéressant d'un thème rare, la technologie surnaturelle, ici employé pour recueillir des sons depuis longtemps disparus (un Psychomètre). Dernière remarque : le personnage de Raidès (voir Le Médium *vert) apparaît encore ici : avec un peu de persévérance ou de chance de la part de l'auteur, il aurait pu devenir un vrai enquêteur du surnaturel.*

– J'ai toujours été attiré, nous dit le docteur Moulin, par la Psychométrie. J'ai moi–même réussi quelques expériences; malheureusement, je n'ai jamais pu tirer de cette science de véritables résultats.

Souvent, après une vision juste, une incohérence venait annihiler mes efforts, et me faire douter de la réalité de ce genre de clairvoyance. J'ai étudié de nombreux sujets donnant des résultats entachés d'incertitude.

Quand aurons–nous un appareil scientifique, analogue au phonographe, pouvant enregistrer et reproduire, les images ou les sons enregistrés par l'Aura de chaque être ou objet ?

– Cet appareil a existé, affirma Raidès, mais pour les sons seulement.

– Oh ! Contez–nous cela, implora Caubert, le romancier, en allumant une cigarette.

Nous étions dans le salon de Raidès; un nuage bleuâtre, né de la fumée de nos pipes, après s'être engouffré sous l'abat–jour de la lampe, s'envolait en spirale par la fenêtre.

Cette large baie, ouverte au plus haut de la Butte Montmartre, permettait au regard de plonger dans l'infini lumineux du Paris nocturne.

En bas, le monde s'agitait, souffrait et vivait. Autour de nous le calme régnait dans les rues voisines du Sacré–Coeur, dont la masse s'estompait à peine, à la lueur stellaire d'un ciel sans lune.

Raidès ayant bourré sa longue pipe parla :

– L'abbé Esterlé, que vous avez tous connu, vint un jour me visiter en compagnie de mon ami P..., le psychomètre bien connu.

Il m'annonça la venue à Paris d'un nègre bizarre, possesseur de secrets extraordinaires.

L'Abbé l'avait rencontré au Caire, ils s'étaient tout deux vite compris, et avaient travaillé ensemble. Abdel Maoré, fétichiste

jusqu'alors, avait embrassé l'Islamisme et était devenu extraordinairement pointilleux quant à l'observation de sa nouvelle religion.

Sur l'invitation de l'abbé, je me rendis quelques jours plus tard, en compagnie de P..., au laboratoire de l'ecclésiastique, situé dans le jardin d'un petit hôtel aux Batignolles.

– Voici l'appareil, nous dit Esterlé, en nous désignant, au milieu de la vaste pièce, une sorte de phonographe muni d'un pavillon de cristal, reposant sur un socle de bois.

Par une porte du fond apparut Maoré, saluant gravement du buste et des mains.

– Albert, commanda l'abbé à son domestique, petit maigriot aux allures de gavroche parisien, dispose le Psychographe et demande au Maître les échantillons. (Le Maître, c'était Abdel Maoré que le prêtre affublait de ce titre pour flatter l'amour–propre de l'orgueilleux africain.)

Gouailleur, Albert prit des mains de Maoré quelques menus objets enveloppés dans un papier soigneusement cacheté.

– Voici, nous dit l'abbé, le fruit de quinze années de travaux et d'études. Cet appareil, presque identique extérieurement à un phonographe, va répondre aux savants au sujet de la Psychométrie. Bien ou mal nommée, cette science existe. Tout objet enregistre autour de lui et en lui les images ou les sons qui se sont manifestés dans son ambiance depuis sa création. Certains corps sont plus sensibles aux vibrations lumineuses, d'autres aux ondes sonores; mais tous, les ayant enregistrés, sont susceptibles de les reproduire à volonté.

Le gélatino–bromure d'argent s'imprégne des rayons solaires et, par conséquent, des images, grâce aux lentilles de cristal et au dispositif de la chambre noire; la cire du disque phonographique reçoit les ondes sonores à l'aide d'un stylet. Le cervelet humain, enfin, garde l'expression de ces deux modes vibratoires par sa conformation intime.

Mais pourquoi enregistrer, s'il est impossible de reproduire ?

On se serait bien gaussé d'un Daguerre affirmant, en montrant la plaque blanche d'un cliché impressionné, que cette plaque renfermait un paysage !

Il fallait trouver le moyen de rendre sensible, à nos sens, l'image ou le son inscrit, à l'état latent, sur le verre ou la cire. Pour réaliser ce desideratum, nos savants ont découvert le révélateur photographique et le reproducer du phonographe, alors que de tous temps Dieu avait donné à l'homme la Mémoire.

J'ai cherché dans ce triple sens. Ayant étudié l'harmonie et la photo–chimie, ayant disséqué de nombreux cerveaux humains, j'ai enfin trouvé l'appareil permettant d'enregistrer et reproduire les images

et les sens inscrits dans l'Aura d'un objet.

Cet appareil, le voici. Il est encore imparfait quant à la reproduction des images, mais il peut faire revivre des sons exprimés depuis des siècles. Depuis un mois, j'ai expérimenté mon instrument : j'ai entendu bruire dans ce pavillon les feuilles des forêts et gronder les torrents des montagnes, aujourd'hui, en votre présence, je veux faire revivre la voix des âges disparus. Le maître Maoré va me prêter son concours car, je dois l'avouer, le Psychographe ne peut être actionné que par le magnétisme humain et encore faut-il trouver un médium en rapport avec sa délicatesse pour obtenir une reproduction exacte des sons. J'ai cherché, mais jusqu'à ce jour je n'ai pu trouver qu'Abdel Maoré pour se prêter aux exigences de mon imparfaite invention.

L'Africain daigna sourire, et tendit ses mains dans la direction de l'appareil.

Albert, aussitôt introduisant l'un des objets dans un tiroir à la base du psychographe, mit en action une minuscule dynamo et se retira avec, aux lèvres, un sourire sceptique.

– Voici un caillou venant d'Égypte, nous dit Esterlé. Il a été ramassé près du Sphinx, parmi le sable. Que va-t-il nous révéler ? Allons-nous entendre les hordes des rois-pasteurs envahissant cette colonie atlante que fut l'ancienne Égypte, ou les voix entendues seront-elles celles des Hébreux travaillant sous le fouet, à la construction d'ouvrage cyclopéens dont cette terre est parsemée ?

– Ou le boniment des guides de l'Agence Cook, risqua Albert, qui avait son franc-parler.

– Silence ! fit le prêtre, et il continua enthousiaste :

Après Champollion, exhumant la vie de cette prodigieuse nation en traduisant les hiéroglyphes, nous allons entendre la rumeur de ce peuple dominateur. Le passé va revivre pour la plus grande gloire de Dieu. Chut... écoutez, dit-il soudain.

Pur, sans nasillement, un chant s'envola du pavillon de verre. C'était, en Arabe moderne, une douce mélopée, dont les phrases liées semblaient le tintement harmonieux d'une clochette de cristal vibrant sous un archet. Voici une imparfaite traduction de ce chant :

Lorsque tu reçois la pluie,
Pense à mes yeux en pleurs.
Lorsque luit le soleil de flamme,
Pense à mon coeur ardent.
O mon lointain ami !
Lorsque fuit la gazelle,
Je crois voir ton coursier.
Si le vent me caresse,
C'est un baiser de toi.

O mon lointain ami !

Le voix s'éloigna et se perdit dans un murmure.

L'abbé immobilisa la dynamo; l'Africain restait figé dans une immobilité de statue. A peine Esterlé eut-il rétabli le courant qu'un bruit effrayant passa sur nous, accompagné d'un crépitement étrange.

– Un coup de simoun, dit l'abbé. Nouveau silence, puis un brouhaha confus comme celui produit par une troupe de cavalerie en marche.

Les sabots des chevaux faisaient crier le sable; puis ce fut le roulement sourd de chariots lourdement chargés. Les hennissement rendaient incompréhensibles des commandements brefs. Un cheval s'abattit dans un cliquetis d'acier.

Tout cela rendu au naturel, en plein jour, dans ce laboratoire aux vitres vibrantes, nous donnait la tentation d'ouvrir les fenêtres pour contempler le spectacle dont le bruit emplissait nos oreilles.

L'abbé, pâle d'émotion, se tenait près de Maoré impassible, devant Albert stupéfait.

Soudain, comme portée par les ailes du vent, une rumeur monta, formidable.

Elle grandit bientôt, sans que nous puissions nous rendre compte de sa nature. On devinait un peuple en délire, ivre de liberté, clamant sa délivrance.

– Moïse ! Les Hébreux ! cria, au milieu du tumulte, l'abbé transporté.

– Ma parole, fit Albert, on dirait le chant du départ !

– Imbécile ! répondit le prêtre, en foudroyant son domestique du regard.

... Toujours des chevaux, des chariots et des cris... Et voilà que soudain, près de nous, retentit comme un tonnerre ce chant clamé par mille voix :

Du fer pour travailler,
Du plomb pour se venger,
Et du pain pour ses frères
Vive le son du canon.
Dansons la Carmagnole...

Puis un cri formidable : *Vive la Nation !*

Pendant une accalmie, je contemplai Esterlé, les larmes aux yeux, pour me convaincre de la réalité de ce qui se passait autour de moi.

Mais une voix se fit entendre, nette, tranchante; et le silence se fit.

– Continuez, disait-elle, à marcher de victoire en victoire, sans souci de la fatigue, de la faim et de la mort : soldats de la République, songez que, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ! Ils pourront voir du fond de leurs tombeaux, les

orgueilleux constructeurs de ces masses géantes, ce que la valeur française peut contre le fanatisme des fidèles de l'imposteur Mahomet, et si jamais...

La voix se perdit dans un fracas formidable.

L'appareil, brisé, venait de rouler à nos pieds. Un cri de rage, un bruit de lutte et nous dûmes, P..., Albert et moi, séparer l'abbé et Maoré qui s'étreignaient sauvagement.

Entendant le blasphème proféré par la voix ressuscitée du général Bonaparte, le Mahométan furieux s'était rué sur le Psychographe, et l'avait brisé, de la tête et des poings, dans un geste de brute qui lui coûta la vie.

Une fine aiguille de platine avait, en effet, perforé l'oeil droit du nègre et atteint la matière cérébrale.

Maoré mourut le soir. Grâce à notre témoignage, son décès fut attribué à un accident de laboratoire.

Désespéré, l'abbé Esterlé reconstruisit son appareil, mais jamais il ne pût retrouver le médium nécessaire à la reproduction de ce que Rabelais appelait dans son Pantagruel : *Les Paroles Gelées*.



« *Le Secret de la mare* » d'Hermann de Rothburg

« LA TIGRESSE »

de Pierre DÉSIRIEUX

Dernier texte de Désirieux pour cette revue; même s'il se lance ici plus franchement dans un occultisme de bazar, son idée ne manque pas d'originalité.

Ceux d'entre–nous qui purent approcher la comtesse Wassia, la superbe Slave mariée au richissime américain Noghardt, ont gardé d'elle ce souvenir troublant que laissent dans l'esprit de l'amateur de beau les oeuvres de Léonard de Vinci.

On l'admirait sans parvenir à la comprendre; son charme égalait sa beauté. La voir était une joie pour les yeux, l'entendre parler, un régal pour l'esprit.

Il s'exhalait d'elle un charme délicieux et morbide, tout à la fois; l'enthousiasme cédait à la crainte du mystère caché dans ces yeux immenses, lorsque d'un regard, elle semblait scruter, les plus mystérieux replis de l'âme de son interlocuteur.

Reçue dans tous les milieux parisiens, grâce à la fortune de son mari, elle dut bientôt quitter la haute société pour suivre Noghardt dans un monde plus mêlé, mais moins frivole.

Fatigué de la lutte pour la vie, l'Américain s'était adonné à l'étude des philosophies les plus diverses.

Connaissant à fond les mille sectes de son pays, il parcourut l'Inde mystérieuse et les Antilles peuplées de sorciers, puis il revint demander à l'Europe ses théories sur les troublants problèmes de la mort et de la vie future.

Membre de plusieurs sociétés hermétiques et psychiques, son vaste savoir n'avait d'égal que son intuition extraordinaire, unie à un sens merveilleux de l'analogie.

Sa pensée nette et prompte,savait rapidement tirer une conclusion pratique de la théorie la plus échevelée. Graphologue, chiromancien et astrologue émérite, il stupéfiait par la justesse et l'infaillibilité de ses prédictions.

Quoique on le sut mystique, personne n'eut pu dire de quelle école il se recommandait.

La comtesse ne partageait qu'en apparence les idées de son mari. Son esprit altier cachait sous un vernis spiritualiste, ce matérialisme fataliste propre aux slaves si proches, par la pensée, des orientaux.

On lui prêtait plusieurs aventures dont on parlait tout bas, mais aucun homme n'eut osé médire trop haut de la belle comtesse, ni s'autoriser de ces racontars pour lui faire une cour ouverte. L'intuition

de Noghardt, et surtout son adresse aux armes, faisaient reculer les plus audacieux...

J'avais été entraîné un soir par un ami chez la baronne Narsoli, cette Gênoise équivoque, au salon toujours orné de célébrités, masquant mal la foule d'aventuriers, hôtes habituels de cette maison. Las de banalités, je m'étais réfugié dans la salle de jeu, admirant l'aisance avec laquelle, dans une simple partie de bridge, de jeunes héritiers égrenaient leur patrimoine.

Devant moi, une glace tenait toute la hauteur de la pièce. La disposition laissait par reflet le regard pénétrer dans un ravissant boudoir. Une autre porte à demi–dissimulée par une draperie, faisait communiquer cette pièce avec le salon–fumoir.

Wassia était dans le boudoir, accoudée à la cheminée; son attention semblait dirigée vers un coin de la pièce invisible pour moi.

Soudain, elle fit un signe d'affirmation, s'adressant à un interlocuteur caché. Aussitôt, je vis s'approcher un homme les mains tendues vers elle.

Très près l'un de l'autre, ils parlèrent avec animation, puis avec tendresse. Je reconnus l'homme, c'était R..., mon ami.

Une angoisse m'étreignit. J'étais seul à voir leur manège, pourtant si Noghardt...

À ce moment, la draperie de l'autre porte se souleva, et je devinai la stature du mari de Wassia. Il fit un pas, et s'arrêta, les yeux étincelants, à quelques pas des amants, qui, les lèvres unies, ne soupçonnaient pas sa présence.

Les malheureux ! pensai–je.

Tournant autour de la table de jeu, je me précipitais vers le boudoir.

Un paravent me cachait la scène; mais j'entendis la comtesse s'écrier : Robert, mon Robert, oui, je t'aime.

Devais–je me montrer ? Au moment où j'allais déranger le paravent, pour sauver les imprudents, Noghardt parût devant eux, très pâle, mais calme et froid. Les amants restèrent pétrifiés.

– Inutile de vous dissimuler, Monsieur, me dit–il, un témoin m'est nécessaire, venez.

Mon coeur battait à se rompre à la pensée de la scène brutale qui allait se passer sous mes yeux.

– Wassia, dit le mari, j'ai jusqu'ici patienté et pardonné vos incartades; aujourd'hui la mesure est comble.

La boue dont vous vous souillez ne saurait m'atteindre, mais mon coeur saigne d'être bafoué dans son unique amour, que maintenant je renie, et rejette avec dégoût, je pourrais vous tuer tous deux sur l'heure, mais la mort de votre amant pour ce jour me suffira. La vôtre viendra,

je vous le jure; mais avant un an, vous aurez souffert au centuple l'agonie morale que j'endure.

Vous connaissez mes idées, je pars demain, et vais me mettre en quête de *celle qui vous doit la vie et avec laquelle la Nature vous a indissolublement liée*. Monsieur R... je suis à vos ordres.

Témoin de ce duel, j'eus le lugubre devoir de relever mon ami expirant, la gorge traversée par la lame du terrible Américain.

*
* *

Dix mois s'écoulèrent. Un matin de novembre, Wassia Noghardt se fit annoncer chez moi. Je la reconnus avec peine.

Ses traits étaient toujours purs, mais maintenant, ses tempes rayonnaient de fines rides s'allant perdre dans la lourde chevelure blonde, niellée de nombreux fils d'argent.

Il m'a fallu étudier longtemps ce qu'on nomme les *Sciences maudites* pour comprendre le sombre drame qui se déroula devant moi ce jour terrible.

– Avez-vous, me dit la comtesse, un ami sûr, un témoin discret ?

Sans répondre à mes questions, elle insista si bien que je dus faire entrer mon vieux domestique Pierre, le compagnon de mes voyages, dévoué comme un caniche, discret comme un sépulcre.

Alors pendant deux heures Wassia parla, lut des lettres, fit devant nous la confession de sa vie d'aventures, avouant son adultère, ses vices, ses passions, mettant à nu un passé de boue et de sang, sans cynisme, mais comme avec lassitude, pressée de dire tout, ayant peur d'omettre un détail. Elle arriva enfin à la dernière scène et nous expliqua l'étrange menace de son mari : *Je vais me mettre en quête de celle qui vous doit la vie et avec laquelle la Nature vous a indissolublement liée*.

Féru d'hermétisme, nous dit la comtesse, Noghardt croit à la réincarnation et à la supériorité souveraine de l'homme sur les autres êtres de notre terre.

D'après ses théories, le grand Adam, synthèse primordiale de la race humaine, s'étant, après un péché, enfoncé dans la matière, et divisé en myriades de personnalités, le but des actes de ces individualités (les hommes) doit être non seulement le retour à l'unité primitive, mais aussi l'évolution de la matière qui l'emprisonne.

Les diverses modalités de cette matière ne sont, me disait-il, que la concrétisation des pensées ou des désirs bons et mauvais de l'homme.

Tant qu'il existera des hommes lâches, fourbes, brutaux, il y aura les chacals, des rhinocéros, des renards, ainsi que des pies et des tigres.

Chaque pensée forme un être dans l'Invisible, chaque passion crée

un animal. Une bonne action peut tuer une bête féroce, un crime faire naître une portée de monstres.

Lorsqu'un homme laisse se développer en lui un vice, il s'attache un être de l'espèce analogue à ce défaut. La vie de cet homme est liée à cet être, animal ou plante; qu'on tue l'un, ou arrache l'autre, l'homme meurt ou dépérit. Celui qui connaîtrait par un moyen inconnu, le double animal d'un homme, pourrait, en agissant sur cette bête comme à l'aide du *volt* des envoûteurs, atteindre l'homme lui-même à n'importe quelle distance.

Voilà, conclut Wassia, les folles théories de l'être que je hais depuis son intrusion dans ma vie. Tigresse, oui je le suis, je l'ai fait souffrir avec délices, heureuse de savoir son mal incurable. Qu'il aille, ce dément, chercher dans le Bengale, aidé d'un fakir aussi fou que lui, l'animal lié à ma vie ! Qu'il le rencontre, et que, d'un coup de griffe, ce tigre l'envoie dans cet au-delà, objet de ses stupides études !

Mais je veux vous confier un secret.

La comtesse sortit d'un sac à main, une statuette de cire, minuscule image de son mari.

Il peut, continua-t-elle, comme il le fait chaque soir, m'apparaître dans la glace de ma chambre et me donner sur ses recherches des détails qui m'affolent la nuit; mais, le jour, je suis brave; et si vous croyez à l'envoûtement, vous verrez dans cette image, le truchement de ma haine pour l'atteindre, lui aussi à distance. Cette aiguille s'enfonce lentement par l'oeil. Lorsqu'elle touchera la place du cerveau, notre chasseur de tigresses verra la fin de ses exploits.

Malgré l'air sérieux, quoique égaré de la comtesse, je ne pus m'empêcher de sourire devant tant de superstition.

Je lui parlai doucement, comme on console les enfants et les fous. Pierre lui-même en son rude langage voulut lui démontrer l'inanité de ces *menteries*, Wassia souriait inébranlable, serrant avec rage la statuette dans sa main effilée. Je ne savais comment terminer cette pénible entrevue, lorsque soudain l'attitude de la comtesse changea Ses yeux fixèrent avec terreur une glace de Venise couvrant un panneau de mon salon.

Elle releva si rapidement la tête que son opulente chevelure se déroula sur ses épaules. Ses gestes devinrent automatiques, et d'une voix blanche de somnambule, elle s'écria :

– Le soir tombe là-bas, dans le Bengale; Il est à l'affût. Ecoutez, les branches craquent, je vois à la lueur de la lune, briller les canons des fusils dans la jungle, une voix murmure une incantation...

– Mon amie, dis-je, en lui prenant les mains, il n'y a personne ici que nous trois, et je vous jure...

– Ici, oui, nous trois, cria la démente, mais là, là, dans la glace

regardez, mais regardez donc; la Tigresse est ramassée, prête à bondir et Lui est à droite avec les cipayes tremblants, et le fakir en prières...

Oh Dieu ! Il avance vers l'animal... il épaule... il vise... Saute, mais saute donc, bête maudite, là devant toi... Il a tiré... Manquée, Ahââââh......

Wassia, hurlante, l'écume aux lèvres, venait d'imiter à la perfection le rugissement du tigre royal.

Elle tenait toujours la statuette de la main gauche et son pouce enfonçait rageusement l'aiguille dans le crâne de cire. Soudain, avant que nous ayons pu faire un geste, elle saisit un kriss malais suspendu à une panoplie, et d'un coup furieux, brisa la glace.

Pierre s'était précipité, mais il recula d'horreur. Inondée de sang, tenant toujours la poignée de son arme, Wassia gisait au milieu des débris du miroir, le ventre ouvert, raide morte.

Dans son délire, la malheureuse folle s'était éventrée à la manière japonaise.

*

* *

Trois mois plus tard, je reçus de mon correspondant de Bombay ce télégramme laconique, nous déconcertant : «Suivant votre désir, je vous adresse nouvelles de l'Américain Noghardt. Pendant une chasse, dans corps à corps avec tigresse, l'explorateur eut l'oeil crevé. Après avoir achevé l'animal, blessé d'un coup de couteau au ventre, Noghardt mourut le lendemain des suites de sa blessure.»



« LE MIROIR DE LA DESTINÉE »

de Gaston-Charles RICHARD

Ce bon serviteur de la littérature populaire (on le retrouva chez Tallandier) se consacra épisodiquement à la conjecture. Il s'y était déjà adonné auparavant avec La Terrible expérience du docteur Cornelis Bell *(1910). Plus tard, il publia quelques romans SF, comme le diptyque* La Magie de l'or *et* Le Secret de l'alchimiste *(vers 1939). En fantastique, il offrit par exemple* Le Secret du temple enseveli *(1929), pétri d'occultisme hindou.*

La Sorcière n'avait pas menti. Le miroir a dit la vérité. La prophétie de Morgan de Pentyern s'est accomplie. Et nous sommes sept qui, tout à l'heure, allons régler notre compte final avec la destinée...

J'écris ceci pour les incrédules, les fortes âmes sceptiques et cyniques qui nient la profonde parole d'Hamlet : «Il y a plus de choses, Horatio, entre le ciel et la terre, qu'il n'y en aura jamais dans toute votre philosophie !»

*
* *

Nous avions rêvé de ramener le roi de Rome en France et de lui rendre le trône impérial; nous étions neuf pour cela, tous anciens officiers en demi-solde...

Il y avait Martin Regnard, du 7ème hussards, Hector Chauvelez, de l'artillerie de la garde, Compaing de Lastoure, des cuirassiers d'Hautpoul, Cossac-Maupré, qui fut, à dix-neuf ans, lieutenant aux chasseurs de Lasalle, Bourdonot, des dragons de Latour-Maubourg, le commandant Marêcher, des grenadiers, Saint-Poinct d'Hulster, du corps d'état-major, Morgan de Pentyern, des marins de la garde, et enfin moi, Gault de Blancmoustier, du génie. Nous nous étions partagé la France... et sept ans durant, ne correspondant que rarement entre nous, nous avions recruté des partisans, caché des armes et des munitions, ramassé de l'or...

Soixante mille napoléons, et neuf mille doublons d'Espagne... Avec l'appui de quelques hauts dignitaires de l'ordre de la Légion d'honneur, de grands fonctionnaires ralliés secrètement à notre cause, et aussi grâce à celui d'une douzaine de régiments, on pouvait tenter la fortune...

Le succès nous était assuré. Et l'on commençait à faire circuler sous le manteau les petites brochures qui sont les courriers des révolutions... Un jour, nous reçûmes tous un mot de la main de Saint-

Poinct d'Hulster (qui le même jour était notre chef reconnu) et par lequel il nous conviait à souper en sa maison de Marly-le-Roy, au lieu dit l'Ausberderie, durant la nuit de la Noël de 1831...

*
* *

Au jour dit, nous arrivâmes tous les neuf à Marly. Notre chef avait choisi ce petit bourg perdu dans les bois parce que Morgan de Pentyern lui avait signalé une maison dont les assises cachent un souterrain fort profond par où, en cas de surprise, on aurait pu fuir et gagner la forêt de Louveciennes. Cette bicoque est un ancien relai de mules, organisé sur le désir de la reine Anne d'Autriche... On y logeait autrefois quelques mousquetaires noirs. Ce fut sous le roi Louis une belle demeure, ce n'est plus qu'une masure délabrée où gîte une vieille femme, une Bretonne, la Maheuch' avec une petite jeune fille, Naïs, qui est visionnaire...

Quand nous fûmes tous réunis dans la grand'salle, autour de quelques pots de vin, d'un jambon et d'un pâté, Saint-Poinct d'Hulster (avec sa maigre figure rasée et sa longue redingote noire toute luisante, il avait l'air d'un jésuite de robe courte) nous expliqua son plan...

La vieille, la Maheuch', assise au coin du feu, méditait et semblait dormir. La Naïs, maigrichonne, blonde et blanche, belle, mais l'air égaré nous observait, et, de temps en temps se tournait vers la vieille qui hochait pensivement la tête...

Et je me sentais mal à l'aise, sans savoir pourquoi... Alors, je me pris à remuer de vieux souvenirs, pour lutter contre l'emprise secrète qui me serrait peu à peu le coeur. J'évoquai nos dernières batailles.

Ce Bourdonot, à Montereau, avait culbuté à lui tout seul une demi-compagnie d'Autrichiens. Compaing de Lastoure, à Waterloo, avait sabré et mis en déroute, avec douze hommes, un escadron de cavaliers écossais, de fiers hommes pourtant. Chauvelez avec trois canonniers avait fait taire une batterie russe... A Austerlitz, Marêcher s'était emparé de trois drapeaux... D'Hulster, en Russie, avait sauvé Marat... Oui, nous en représentions de la gloire et de la force... et nous étions encore, il faut bien le reconnaître, de rudes gaillards et de beaux soldats.

*
* *

Comme d'Ulster finissait de parler, on entendit tinter un coup long et grave... Brusquement, nous nous tûmes, le coeur serré, pris d'un soudain frisson...

– C'est la messe de Noël qui va commencer, dit Morgan de Pentyern en traçant un lent signe de croix sur sa poitrine... Notre Seigneur, donne la paix aux pauvres gens !

– Tais-toi, Morgan, dit la vieille Maheuch', du coin du feu. Peux-tu prononcer ici de telles paroles... O toi dont la vie ne fut qu'un long orage de vanité et d'impiété, de rapine et de massacres !

Nous regardâmes Morgan qui, de la main, nous fit signe de nous taire.

– Et vous, poursuivit la vieille, en promenant sur nous son regard fauve et profond, vous hommes, tâchez de penser un peu à ce que vous avez méprisé jusqu'à ce moment... Il en est temps, croyez-moi... La mort est sur vous tous... Elle domine vos projets... Ne tentez pas l'impossible...

– Que veux-tu dire, Elva ? demanda Saint-Poinct d'Hulster.

– Je dis que l'on ne prévaut pas contre la destinée...

– Elle est toc-toc, dit Bourdonot en se cognant le front du manche de son couteau... A quoi bon ajouter foi aux billevesées d'une folle ?...

– Mes esprits ont parlé tout bas à mon âme... Est-il vrai, Naïs ? dit Elva.

– Il est vrai que j'ai vu tout à l'heure, Gwalior et Glenwech', debout auprès de ceux-ci...

L'enfant désignait Morgan et Bourdonot.

Après la vieille folle, la jeune, dit Marêcher... les deux font la paire.

– Morgan, continua la vieille sans s'émouvoir... tu sais que je n'ai jamais menti... Mais je puis me tromper... donne-moi la croix et le livre...

Morgan de Pentyern se leva, prit sur un meuble un vieux bouquin à tranches rouges et décrocha du mur une petite croix de fer, d'un modèle assez étrange. Il les apporta à la Maheuch'.

– Naïs, dit la vieille, toi qui es la pureté même, prends-le livre dans tes mains. Toi, Morgan, place la croix sur le livre... Et toi, croix du Sauveur, si ces hommes doivent mourir dans l'année, vire sur toi-même et que les pieds du Christ soient tout à l'heure où pose maintenant sa tête...

Elle frappa, levée, trois coups de son bâton sur le plancher... Morgan fixait le livre avec des yeux hagards. Et nous vîmes la croix virer lentement sur la basane brune et se placer ainsi que la vieille l'avait dit...

Naïs, droite, immobile, pâle comme une morte, les yeux clos, avait l'air d'une morgane au milieu de nous tous. Et la Maheuch' murmura :

– Il est dit au livre de Job : le rugissement du lion et la voix de la lionne ont été étouffés et les dents des lionceaux ont été brisées...

Alors Bourdonot dressa sa haute taille, avança ses épaules de colosse, ses mains massives et son mufle de taureau.

– C'est des gyries, tout ça, grogna-t-il, et des tours de passe-passe...

– La paix, Bourdonot, dit d'Hulster avec son air froid et dur.

– Ecoutez, dit Morgan de Pentyern.

La nuit, creuse et glacée, vibrait toute sous la cloche qui sonnait à la volée.

– Le deuxième coup de la messe de Noël, murmura Compaing de Lastoure en frémissant.

– En notre pays de Bretagne, dit Morgan de Pentyern, une légende veut qu'en ce jour sacré, à minuit, tout homme puisse lire sa destinée et celle des siens dans le miroir tenu par une vierge, s'il invoque à pleine foi les Mages qui reçurent la révélation de la divinité du Christ. En sais-tu quelque chose la Maheuch' ?

La vieille haussa les épaules et marcha lentement vers un meuble qu'elle ouvrit avec peine... Elle y prit un objet enveloppé de serge rouge, revint vers nous, posa cet objet sur la table et nous vîmes alors que c'était un grand miroir circulaire bombé, d'acier poli encerclé d'or, de cuivre et de fer, dont le manche représentait deux serpent entrelacés.

– Voici le miroir, dit-elle... Voici Naïs, l'enfant pure dont jamais un désir mauvais n'a troublé l'âme... Et voici Elva la Maheuch', la dernière druidesse, qui va soulever pour vous le voile du futur... Mais je vous répète que la mort est sur nous tous...

– Dépêchons, dit Compaing de Lastoure.

La Maheuch' enleva sa coiffe et fit, sur ses maigres épaules, ruisseler ses cheveux blancs... Elle ceignit ses reins de l'écharpe rouge et traça autour de notre groupe un cercle imaginaire.

Puis elle se redressa... et parla, l'air inspiré :

– Elsmerch', Caw's, Glenwech', maîtres du Nord; Balthazar, Melchior, Gaspard, maîtres du Sud; Gwalior, maître du Cercle... Jésus, maître du Monde...

Et tout à coup, la petite Naïs émit un gémissement..

– Lis au livre, Naïs... cria la Maheuch'. Elva te l'ordonne une dernière fois...

– Le miroir, murmura l'enfant, regardez dans le miroir...

Elle étreignait la plaque d'acier contre sa poitrine... et il se dégageait de tout son être frêle une étrange lueur bleuâtre. Nous penchions avidement vers le cercle de métal bombé nos faces anxieuses. Cossac-Maupré avait saisi ma main et la serrait farouchement. Morgan claquait des dents. Bourdonot respirait avec effort.

D'Hulster était livide... Marêcher, Regnard, Chauvelez et moi-même regardions de toute notre âme.

– Ah !... Je vois !... Je vois !... C'est son *salon à Schoenbrünn*

cria Saint-Poinct d'Hulster.

Dans le miroir, une salle venait d'apparaître... Une salle somptueuse, pleine d'officiers, de prêtres, de femmes. C'était une miniature dont tous les détails étaient merveilleusement nets, mais une miniature qui, par un étrange prodige, s'animait et vivait sous nos yeux... Les lustres étincelaient et je distinguais parfaitement, encore qu'ils fussent grands comme l'ongle du pouce, une psyché et un grand paravent en laque noire et or.

Puis tout s'effaça, durant quelques secondes. Un point brillant surgit dans la profondeur du miroir, grandit, s'étala, devint une tache ronde qui, peu à peu, se précisa en visage.

– Le roi de Rome ! murmura d'Hulster. *C'est lui tel que je l'ai vu... il y a six mois...* Mais... Elva...

– Silence ! dit Elva.

Nous fixions, épouvantés, la plaque magique qui, une fois encore, s'éteignit, puis se ralluma. Et cette fois ce fut une tombe qui apparut.

– Regardez !... Regardez !... gronda Bourdonot, Il désignait Naïs.

La vapeur bleuâtre qui baignait la jeune fille se condensait en corps humain. Et ce fut encore le roi de Rome qui nous apparut, dans son uniforme blanc de colonel autrichien... C'était lui, avec ses cheveux bouclés, sa grande bouche affectueuse, ses yeux tristes et beaux...

– Mon Empereur ! dit Compaing, qui fit le salut militaire.

L'intersigne de notre prince bien-aimé avançait doucement vers la porte... Il glissait sur le plancher et sa face pâle aux yeux clos, resplendissait d'une lumière bleuâtre, phosphorescente, terrible...

Morgan était tombé à genoux. Compaing de Lastoure priait à voix basse. Cossac-Maupré avait les bras croisés sur la poitrine, ainsi que d'Hulster... Marêcher se cachait la face dans les mains... Elva la Maheuch' nous couvait tous de son regard étincelant et Naïs, immobile, semblait la statue même de la Mort.

Le spectre avançait toujours, sans lever les pieds, d'un frôlement lent et doux...

Brusquement, Bourdonot bondit vers lui.

– Emmène-moi ! râla-t-il. Vive l'Emp... ! Et nous le vîmes s'écrouler à terre.

– La Mort est sur nous ! Ne bougez pas ! psalmodia la Maheuch'.

– Que Dieu ait pitié de nous ! Elle est en nous... Elle nous suit... Bénie soit sa délivrance ! murmura Morgan, qui tomba la face en avant sur le plancher.

La porte s'ouvrait devant le spectre.

Tout un instant, nous le vîmes se dresser, pâle et lumineux, sur le fond noir du ciel... Et la cloche de l'église, au fond des glaciales ténèbres, tinta lentement les premiers coups de minuit cependant que

Naïs, épuisée, tombait entre les bras d'Elva la Maheuch', hagarde et tragique comme une Parque.

Bourdonot était mort, tué par la vision surnaturelle.

Morgan de Pentyern agonisait, un stylet dans la poitrine... Et nous demeurions là, pâles de terreur, oui, de terreur, nous qui n'avions jamais connu la peur, et traversés de frissons funèbres...

– Allons, gronda Compaing de Lastoure, nous sommes perdus... S'il meurt, je me détruis, moi... pour lui faire cortège dans l'autre monde...

– En attendant... Bourdonot est mort, balbutia Cossac-Maupré; et Morgan de Pentyern...

– ...est mort, dit Marêcher, gui se relevait, après s'être penché sur le corps du marin.

– Nous les descendrons dans la crypte qui se trouve sous la maison et où nul n'ira les chercher, décida d'Hulster. Et nous partirons ensuite, un par un, sans donner l'éveil.

– Où nous retrouverons-nous ? demanda Martin Regnard.

– Bientôt... Je vous convoquerai... Je ne sais plus, dit Saint-Poinct d'Hulster qui, les yeux fixes, un rictus effrayant sur ses lèvres minces, contemplait Naïs évanouie sur les genoux de la Maheuch'.

Hector Chauvelez, qui, jusque-là n'avait rien dit, secoua sa tête grise :

– Contre la Mort, dit-il, rien ne prévaut que la Mort... Si notre petit meurt en juillet, je ne verrai pas août, camarades...

– Moi non plus, dirent ensemble les autres.

– Ni moi, j'en jure Dieu, attestai-je à mon tour.

On déposa les deux cadavres dans le souterrain, au fond d'une espèce de caveau... Et nous repartîmes, un par un... parmi la plus rude rafale de neige que nous eussions eue à supporter depuis la Moskowa.

*
* *

La nouvelle de la mort du duc de Reichstadt, de notre bien-aimé petit roi de Rome est parvenue ici, à Paris, hier soir. Elle eut lieu le 22 juillet... Le miroir n'a pas menti... La parole d'Elva la Maheuch' s'est accomplie.

Et je vais me tuer tout à l'heure d'un coup de pistolet au coeur, car, mon prince mort, je n'ai plus de raison pour continuer à vivre... Adieu aux camarades.

Et que Dieu ait pitié de nos âmes, ainsi que l'a demandé le malheureux Morgan...

Paris, 26 juillet 1832. GAULT DE BLANCMOUSTIER.

« *LA MAIN DE GLOIRE* »

d' Alexandre MERCEREAU

Nous passons ici à un genre de fantastique probablement plus ambitieux, mais certainement plus... hermétique (d'où le terme, d'ailleurs). Mercereau fut publié par Eugène Figuière, également collaborateur de la revue et éditeur passablement déjanté qui produisit bon nombre de textes étranges, comme celui de Mercereau, Une histoire merveilleuse. *Aussi armez-vous de courage, chers lecteurs...*

Dans le désarroi de cette heure sinistrement avancée, le cadran lunaire ne marquait plus rien. La nuit borgne était bien celle attendue pour abandonner ce repaire de hibou dans lequel me retient tout le jour l'appréhension de rencontrer sur mon chemin la face camuse de l'Homme-aux-dents-de-loup. Mais, tout de même, cette nuit était intolérable. Je sentais sa haine de ne pouvoir m'attirer dans le giron étroit du néant, au contact des tentacules invisibles dont paissait sur ma peau l'ardent troupeau. Peut-être allais-je troubler quelque manifestation sordide du *sol, cet endroit où l'on enterre* ! Possible ! Je ne me gêne pas pour si peu. N'ayant rien à démêler avec ce qui omit de me consulter avant de me placer ici-bas, je me détourne jamais de ma route, si ce n'est pour fuir la face camuse de l'Homme, venu de l'enfer

L'abîme du boulevard était scrupuleusement moulé par les hautes murailles des maisons agrandies de silence. Il eût été difficile de saisir, sur le masque informe de l'ombre, la lueur d'une vitre. La ville avait étranglé ses fils, tant pour les soustraire à la traîtrise de la ténèbre que parce qu'elle ne saurait admettre qu'en son sein quelque chose veillât durant son sommeil. Les devantures des boutiques avaient soigneusement ramené sur elles le manteau identique des volets de fer, et, à la parfaite quiétude des becs de gaz sans feu, on comprenait que pas un intrus ne passerait par là jusqu'au petit jour. Pourtant, une diligence attardée cahotait à toute volée sur les pavés disjoints. Les gros yeux de ses lanternes bavaient sur sa face mafflue une atroce lumière de soufre. Les haridelles fumantes, époumonées et boiteuses par surcroît qui la traînaient, ressemblaient à de monstrueux jouets de carton bouilli. Le cocher ne les conduisait pas. Sans doute, ivre et stupide, était-il tombé quelque part sous le disgracieux véhicule qui l'avait enfin écrasé. Ou bien, il avait roulé sous la table de l'auberge où l'avait oublié le bonhomme, soucieux de clore, à cette heure sinistrement avancée, sa bicoque. Ah ! je connaissais cet étrange cortège, c'était le dernier de la saison. Ses haques empaillées savaient

où se remiserait la guimbarde. Leur infernal ballet disparut au tournant de la nuit, et lorsque je n'entendis plus le tintamarre de ferraille et de verre, et le grincement criard des essieux, je jetai, de ma tabatière, un ultime coup d'oeil oblique sur l'horizon.

En quelques bonds, ayant franchi les étages, j'atteignis le seuil où se livrait l'espace à mon pied conquérant.

Je commençai ma rapide et monotone promenade, aspirant à grands flots la farouche sérénité nocturne. Mon pas possédait la prudence de la sève. Il importait de ne point troubler l'inertie ambiante. Mon esprit absorbé par les non-problèmes ne pouvant souffrir les manifestations extérieures, je ferme mon front à l'univers, mais je dois le respect à ce qui dort, un oeil ouvert pour guetter l'instant de la bonne vengeance.

Pourtant, comme le cheval dans la forêt – il la traverse au galop; elle dresse les piliers hallucinants de ses arbres agite les formes fantastiques de ses buissons, éploie le mystère de sa conspiration plaintive, et cependant il court sans frayeur, faisant jaillir du silex des étincelles, lorsque, soudain, son naseau frémit; il a senti dans l'herbe l'odeur du cadavre : le fermier assassiné cet hiver, la vieille crevée derrière le fagot maraudé, et la bête se cabre, hennissante, en dépit du cavalier effaré de l'épouvantable chose qu'il ne devine pas – comme le cheval dans la forêt dis-je, je fus pris tout à coup de la frénétique horreur de la solitude. L'angoisse nouvelle faisait le vide en mon coeur et l'heure borgne pesa lourdement à mon épaule, opérant à mon cerveau comme, au fardeau, le mouvement basculatoire du levier.

L'effroi dans l'âme, je m' enfuis vers la demeure du seul homme qu'épargnât *une incurable misanthropie* (?)

Le rayon visuel des Yeux-Courts, peuple stupide, est si pauvre qu'il ne leur permet pas de voir plus haut qu'où portent les pieds. Je puis donc sans crainte ouvrir sur mon ami cette lucarne : ils n'y atteindront jamais.

Je serais navré si ces quelques lignes détruisaient de paisibles légendes à bâiller à des chacals. Que l'ombre continue à s'épaissir autour de lui, et qu'ainsi sa demeure reste entourée du réseau maudit de la crainte, beaucoup plus propre à la protéger de l'invasion que ne le serait celui de la vénération. Il importe avant tout d'échapper à la curiosité directe de ses semblables, toujours préoccupés des affaires d'autrui, alors qu'ils sont inaptes à diriger les leurs.

Comme premier point, mon ami avait tenu à n'avoir besoin de personne et à être lui-même parfaitement inutile. Si le jeu du passé ne l'eût pas fait possesseur de son domaine, il n'eût sollicité personne de contribuer à l'érection de son existence – eût-il payé au centuple le service prêté.

Je ne veux pas démontrer ici que là est la souveraine beauté et la seule sagesse, mais, je puis le faire remarquer, du pas où va l'humanité, il faudra bien encore cent mille ans avant de pouvoir considérer son prochain sans aucune arrière-pensée. Par l'égalité du sens moral s'établiront des rapports loyaux, des échanges purs, dignes d'un esprit vraiment noble et élevé. en attendant l'âge d'or, plutôt que de se soumettre à la loi de l'hypocrisie perpétuelle, mieux vaut se retirer loin de la demeure des frères répudiés. Dans une contrée où l'on ne se bat avec rien, au fond d'une caverne ou d'un bois qu'on n'aurait jamais dû quitter avant de s'être débarrassé du fauve, un lit de feuilles et d'herbes sèches suffit au repos des membres, l'eau des sources, les racines et les fruits sauvages maintiennent l'équilibre vital. Ainsi, communiant avec la seule nature, possédant la haute vertu de la pensée désintéressée, peut-on faire son devoir dans la vie, c'est-à-dire attendre la mort. Détenteur de moyens hyper-chimiques, mon ami s'était mis à l'abri des exigences animales; il n'avait pas eu à s'enfuir vers le désert de la solitude, esclavage pour éviter l'esclavage.

Dans les combles de sa maison, il avait aménagé un bienheureux domaine. Un belvédère sphérique le surmontait, possédant le pouvoir de ne suivre la terre que dans son mouvement périphérique autour du soleil parce qu'il était lié à elle, et de garder toujours une direction immuable quelle que soit la position du globe, parce qu'il n'en subissait plus la puissance attractive. Mon ami possédait ainsi un logis absolument autonome, qu'il pourrait, quand telle serait sa volonté, lancer dans l'espace où il s'arrêterait pour ne plus obéir à aucune espèce de loi.

A part une forte table, un fauteuil de cuir, un fourneau et des tablettes, il n'avait pas de meubles – on ne pouvait compter comme tels, un peuple de bocaux où dormaient les foetus de toutes les espèces de bêtes de la glèbe, et ces ustensiles : matras, cornues, alambics, receleurs d'arcanes : première matière, poudre de projection, teinture des philosophes, or potable, eau de soleil et cet élixir de vie dont sortirent des androïdes et des homuncules. Non point qu'il attachât une importance quelconque à l'alchimie dont la faillite est depuis longtemps déclarée, mais il avait fallu des jouets à son adolescence, et s'il avait jadis excursionné dans les domaines théurgique, goétique, spagyrique, et usé de tout, depuis le yoga par lequel on acquiert et apprend à cultiver le germe de toute force, jusqu'aux clefs-schémas de la connaissance universelle, jusqu'à la pierre ophtalmus qui rend invisible; depuis la baguette à polariser les fluides, jusqu'à l'épée à dissoudre les coagulats électriques et les agglomérats de puissance astrale, c'est uniquement parce que le premier devoir est de se rendre libre. Il ne se souciait nullement de co-régner dans un des quatre plans,

puisqu'il était sûr de ne pas se voir conférer la puissance de modifier la loi génitrice et de façonner une nouvelle face au monde, seule puissance digne de considération. Elémentals, larves, eggrégores, anges, démons ou dieux ne feront rien pour nous, leurs fins n'étant pas les nôtres. Une entité est à jamais créée pour une sphère où *toutes sont en égales en sort*, et n'en sortira plus. C'est l'envoûtement de la limite. Il n'y à rien à faire à rien. Laissons aux thaumaturges, mages, mystiques leur orgueil et leur spéculation et tenons-nous dans la réserve absolue. Je ne développerai pas *maintenant* l'idée passive-négative dont mon ami était le principe incarné; je dirai seulement que, à côté, et non point en dehors de la vie – qu'il ne pouvait arrêter parce qu'elle ne lui appartenait pas – il n'aspirait à rien, sinon à se dominer. L'empire de soi-même est le seul sur lequel chacun doit gouverner. Maître-esclave de lui seul, c'est-à-dire dieu, il pourra de son reflet embellir l'univers dont il héritera la raison de se dire la conscience. Ainsi avait-il réduit à sa fonction-reine – celle qui pense – toutes les autres fonctions, ses vassales. C'était enfin l'exemple du manuate ayant triomphé du quadrupède son éternel triomphateur, et de l'esprit ayant terrassé sa servante-aveugle, la chair, sa perpétuelle directrice.

Parvenu à subtiliser sa matière, il l'avait amenée à l'état simple de vibration essentielle. Il n'avait besoin pour la nourrir, ni des vaisseaux sanguins, ni des poumons trop exigeants. Les ondes d'une atmosphère filtrée baignaient les organes intéressés et les rajeunissaient. Il était, d'ailleurs, sur la voie d'une découverte lui permettant de se passer bientôt même de ce service étranger. Ainsi avait-il franchi en quelques enjambées les étapes des contingences riches en vicissitudes, et s'était-il placé de plain-pied dans la connaissance de l'absolu, domaine du progrès – le progrès : ce que ne connaît pas encore l'être de notre basse sphère qui, pour avoir vaincu la matière brute dont il n'est pas propriétaire, crie au miracle alors qu'il n'a pu, en plusieurs millénaires, modifier volontairement un seul de ses organes, changer d'un millimètre la courbe de sa course, dompter ses instincts les plus vils, reculer sa mort. Il a emprisonné et canalisé des forces, il n'en a su créer aucune et ne peut pas encore vivre dans l'eau, résister à la faim, traverser le feu, parcourir le globe ou l'air avec la rapidité qu'il emprunte à la vapeur, choir sur une planète, pénétrer le futur. Comme tous les rois, il n'est que le premier domestique de ses sujets, et le voilà de plus en plus esclave de la matière plus tyrannique à mesure qu'elle semble plier davantage les reins. Il est perdu dans la forêt inextricable de ses pseudo-inventions et ne pourra plus s'en dépêtrer. J'aurais trop beau à démontrer comment, en employant son génie à multiplier ses possibilités de plaisirs, il a considérablement diminué ses possibilités de bonheur et augmenté ses certitudes de souffrance. Il a

maladroitement fait dévier la ligne de sa vie, déplacé son centre de gravité et va, en effet de l'avant, mais sur de faibles routes qui l'éloignent de plus en plus du bon chemin.

Je n'insisterai pas. Il est déjà trop à plaindre. Si l'univers est grandiloquemment ridicule de n'avoir pu accoucher que de ce protée-clown pour se doter de conscience, il est en outre bien criminel. On ne peut guère se divertir au spectacle des entreprises vaines de ses enfants, car il faudrait accepter de gaieté de coeur le pire spectacle de leurs tares physiques et morales. A la vue de cette merveille vaniteuse, mais pas si aveugle qu'elle en a l'apparence, mon ami dégoûté jusqu'à l'écoeurement plus qu'apitoyé, avait, dès le début, acquis pour tout ce qui respire un mépris à donner le vertige. Pourtant il supportait auprès de lui un crapaud sans yeux au chant macaque, sous prétexte qu'il avait vécu cent ans dans une pierre et était doué d'une surprenante philosophie, et une mandragore en forme de membre viril, qu'il ne voulait pas arracher par crainte de la faire hurler.

*

* *

Ce soir-là, mon ami me soumit quelques nouvelles idées sur les destinées cosmiques.

Placé dans une condition exceptionnelle par sa rayonnante présence, j'avais un sens de l'occulte assez développé. Je percevais facilement les correspondances secrètes et peu de choses de l'autre domaine ne restaient cachées. Je pus donc suffisamment faire face à ses lumineux propos, mais sur ce que j'appris, je dois me taire. Il n'est pas encore l'heure de parler à une humanité si pleinement puérile et gonflée de sottise que ce serait la conduire à la pire catastrophe que de lui révéler fût-ce une parcelle de sa Loi. Un temps viendra où le savoir, dérobé subrepticement par quelques-uns, leur sera abandonné de bonne grâce, à charge pour eux d'en agir selon le meilleur intérêt de la terre. Silence donc autour du monde comme au dedans !

Je dois avouer que, à l'issue de cette transcendante initiative, je me sentis pris de la peur énorme du savoir universel et, avec cette lâcheté de la bête, je tremblais à la pensée qu'il me faudrait traverser, *avec mon seul titre d'homme*, un quart de lieu encombré du chaos infernal de l'ombre. Je fis part de mon appréhension au vieillard, qui du doigt m'indiqua, tenant à la muraille en vertu de je ne sais quel principe, une main de gloire munie de sa bougie de graisse de phoque et de sésame Lapon. J'avançai vers ce chandelier macabre. Il se détacha de lui-même et, comme si tout un corps invisible fût derrière, il glissa devant moi et s'arrêta à la hauteur de mes yeux. Sa mèche s'alluma à la porte et l'escalier s'illumina, à la fureur des araignées et des cloportes mettant des taches mobiles sur le nitre des murs.

Ce fut en bas que commença la terreur. Le boulevard informe ressemblait à une énorme tarasque contorsionnée. Les maisons s'effondraient sous le poids du songe des hommes. Le ciel était nu e vide d'étoiles, la ténèbre terreuse collait au gosier et, pour le sol, nous n'en parlerons pas, *tout le monde le connaît*.

Les sens hyperesthésiés, j'avais déjà perdu l'impénétrabilité e commençais à percevoir l'infra-matière. Les ondes éthérées arrivaient directement aux miennes comme la mer tempétueuse au rocher qu l'arrête. Je communiais avec les entités, aussi saisissais-je le fil d'existence de tous les êtres des maisons et les moindres menées de la planète. Pourtant, une chose me restait épouvantablement obscure malgré la tension de mon esprit. Quelle puissance guidait au travers de la nuit bâtarde cette main desséchée de pendu, et quel but poursuivait-elle ? Cette ignorance ne manqua pas de me remplir de malaise. Un fait nouveau ne contribua pas peu à augmenter ma souffrance.

Au croisement d'une rue, je fus subitement arrêté dans ma marche par un tourbillon insensé, fait de toute la clameur millénaire de cent mille morts, que laisse échapper chaque seconde la douleur des hommes. Or, nul ne paraissait entendre cet incroyable déchaînement de manture. Aucun signe ne venait du ciel et les volets restaient clos sur les lugubres murs des maisons. Etait-ce donc une manifestation qui me visait seul; que devais-je en prophétiser ? Ma vision était à ce point imparfaite que je me sentais aussi isolé dans la vaste forêt de l'incompréhensible que n'importe quel profane. C'est-à-dire que, après une longue période de macération cosmique, d'ascétisme religieux, de méditation bouddhique, loin d'avoir gravi les échelons de la sagesse jusqu'à la sphère de l'être absolu, j'étais encore à barboter dans la vase des bas-fonds impersonnels. Que faire ? Que faire ? Un désespoir aigu me jetait des sanglots dans le coeur. Après avoir traversé les étapes les plus périlleuses, abandonnerais-je le voyage et rebrousserais-je le chemin ? Je ne pouvais plus avancer. Il me restait à aller vers les portes, de l'eau plein les yeux, des pierres dans l'âme et crier aux frères ennemis : «Ouvrez à celui qui a voulu mater la tempête et qui crut faire l'assaut de la montagne quand il roulait à l'abîme ! Il eût, sans doute été plus digne de se briser le front aux arbres de l'avenue, mais où voyais-je ce droit d'agir ? Bien au contraire, un ordre m'était intimé de poursuivre ma route. Fasciné par la clarté maudite, j'appartenais à la volonté qui guidait cette main. Elle m'eût conduit à reculons jusqu'à la première étincelle de l'être, que j'eusse traversé sans hésiter tous les états effrayants du passé.

*

* *

Lorsque béa devant mes yeux le gouffre de ma porte, j'étais

comme une âme vêtue d'airain. Mon pied supportait le poids de toute la terre, et mes membres engourdis refusaient de remuer. Chez moi, je laissai choir mon corps énorme sur la planche où je repose chaque jour et je ne sentis plus rien vivre.

Lorsque je m'éveillai, le lendemain soir, la main de gloire était agrippée, lumineuse chauve-souris, au-dessus de ma tête. Ses doigts étaient recouverts du suaire épais de la chandelle fondue; quelque chose du moi mort, le plus mauvais, achevait de s'y consumer. Un grand soleil jaillissait de mon coeur et je sentis que la plus terrible étape était franchie.



... Ces ossements parurent s'agiter d'un mouvement qui leur était propre... (Voir page 243).

« *BOBECHE, LE VOYEUR D'AME* »

de Nonce CASANOVA

On ne pouvait passer sous silence ce pilier de la revue, même s'il n'y fit guère d'étincelles; en fait, seule la nouvelle qui suit est à sauver, le personnage principal ne manquant pas d'intérêt, même si le développement de l'histoire laisse à désirer. Quant à l'auteur lui même, l'abbé Bethléem, pourfendeur de la «mauvaise» (dans le sens d'impie) littérature au début du siècle, ne cite que «ses romans physiologiques et antiques très brutaux». Pour ma part, je retiendrais surtout son arrogant pseudonyme.

On le prenait pour un fou; il ne l'était pas. C'était même une intelligence admirable, mais pas appliquée. Je veux dire que nul ne se souciait de s'y intéresser tant soit peu, si grande était chez tous la conviction que les autorités eussent mieux fait de le fourrer dans une maison d'aliénés, d'en débarrasser une société qui élève ses préjugés à la hauteur sacrée d'une religion. De sorte que le malheureux vivait complètement en marge d'une vie dont on le repoussait. Et ce l'avait aigri sans, toutefois, qu'il rendit aux hommes une part, même minime, de la haine imbécile qu'ils avaient pour lui. Car il était bon, il ne concevait sa réponse à cette haine que sous la forme d'un dédain quelque peu orgueilleux.

J'étais, si je ne m'abuse, le seul être qui pût le fréquenter sans que cela le contrariât. Nous étions souvent ensemble, nous avions le même goût du silence, de la vie rustique, de toutes les douceurs virgiliennes. Je l'aimais, je pense qu'il ne supportait avec quelque plaisir.

Nous allions, parfois, très loin dans la campagne, et son inépuisable contemplation de la Nature m'émerveillait.

Elle était sans limites et sans choix : la goutte de rosée qui tremble à la pointe d'un brin d'herbe lui faisait pousser les mêmes cris d'extase que la somptuosité émouvante d'un beau crépuscule. Comme Spinosa, il était ivre de Dieu, ce pauvre Bobèche.

Mais que leur avait-il donc fait, à tous ces gens pour qu'ils lui tinssent une pareille rigueur ? Oh ! rien, selon moi. Voilà : il ne témoignait pas aux morts le respect traditionnel que nous leur témoignons.

Quand il apprenait que, dans le pays, quelqu'un venait de rendre l'âme, il se précipitait hors de chez lui, mû par une force mystérieuse que nulle autre force n'eût pu réfréner.

Que de fois, j'ai essayé de le retenir !

– Allons, voyons, Bobèche, mon ami, restez avec moi ce soir... C'est ce pauvre Théodore, le forgeron, qui vient de mourir... Vous savez comme il était aimé dans le pays... Si vous allez vous livrer à votre manifestation devant sa maison ou sur le passage de son cadavre; il pourrait vous en cuire sérieusement... Allons, restez !... Je vais aller chercher dans ma cave un petit flacon rose de derrière les fagots, et nous le dégusterons en faisant un piquet...

Mais, dans ces moments-là, il ne daignerait même pas me répondre, comme s'il n'avait rien entendu. De fait, il paraissait ne rien entendre des choses humaines, comme si son esprit, à chacune de ces circonstances funèbres, eût bondi hors son cercle matériel. Il semblait transfiguré. Ses yeux s'illuminaient, *en un regard ultra-terrestre; ils ne se fixaient sur aucun endroit perceptible pour des yeux humains; ils restaient levés vers les cieux et leur projection lumineuse, si je puis dire, au lieu de se concentrer vers point, semblait se volatiliser*.

Et il allait.

Et, près de celui qui venait de mourir (dans la rue si on l'y repoussait ou dans la chambre mortuaire s'il pouvait y entrer), sa mimique devenait impressionnante pour quelques-uns, irritante pour beaucoup. A peu près tous la trouvaient inconvenante.

Tandis que les parents pleuraient, que les amis s'inclinaient, imprégnés de tristesse, ou que les passants saluaient gravement, il étendait les bras un long moment, et les refermait avec lenteur, comme s'il pressait sur son coeur une forme invisible. Son visage rayonnait, il souriait béatement, et son sourire ineffable semblait se diluer sur toute sa personne. Il entonnait l'hymne sublime : «O Fons amori Spiritus...» «Esprit saint, source d'amour...» Il exprimait une félicité si profonde, que, plus d'une fois, le poing d'un rustre s'est, à ce moment, abattu sur ce visage rayonnant; pour le punir de commettre, cette hérésie, d'avoir l'air de narguer ceux qui pleurent.

Mais le poing rude n'empêchait pas que cette jouissance mystérieuse de Bobèche ne continuât à se manifester en un enthousiasme de fanatique. Le sang qui, parfois, coulait à travers ce regard et ce sourire, lui donnait je ne sais quelle expression poignante de sacrifice mystique, ou plutôt lui faisait l'aspect sacré d'une créature supersensible que la palme des martyrs vient de blesser pour acheter de quelques gouttes de sang, une grâce inconnue à l'effort onctueux des autres hommes.

– Bobèche (avoir ce nom ridicule, ce nom d'histrion, Bobèche, et donner une telle impression troublante d'anagogie, d'initiation aux mystères qui ne nous sont pas dévoilés encore !) Bobèche demeurait ensuite, pendant quelque temps, absolument abasourdi; son esprit paraissait avoir dépensé une force anormale et demeurer épuisé dans

son crâne en fièvre.

Je finissais par le décider à reprendre nos promenades.

Au contact de la Nature, il s'échappait lentement de son rêve; ses pensées se remettaient à circuler, lucides, et il avait, enfin, sa première parole :

– Oh !...

C'était bien rare que le premier jour de son réveil, je pusse obtenir qu'il me dit autre chose que de vagues exclamations.

Le lendemain, c'était lui qui se mettait à me parler, et très vite, et très ardemment, et d'une manière incohérente, comme si son esprit se fût, pendant ces quelques jours de méditation, surchargé de nuances, d'images, de foi, de mystère, et qu'il eût hâte de s'en débarrasser un peu :

– Il n'y a pas de mots pour dire ce ravissement, mon ami... Non, non, pas de mots... Ça se comprend !... Les mots, c'est de la matière, c'est terrestre, c'est de la vulgarité hideuse... Et ça, voyez-vous !... Oh ! mon ami, mon ami.

Le bonheur de voir cette âme se débarrasser de la tunique de cendres qu'est pour elle le pauvre corps humain... Oh !...

Quelle ivresse céleste j'éprouve !... Je la vois !.... Le corps s'est abattu, et elle en sort... majestueusement... Ainsi qu'une divinité !... Autour d'elle, quelle irradiation !... Chaque astre du ciel est un flambeau qui s'approche pour éclairer sa route... Oh ! mon ami !... Comme elle paraît heureuse de s'évader enfin de la douloureuse prison humaine !... Et comme il est doux de la regarder prendre son envol vers le séjour éternel !... Son adieu est une bénédiction; l'arôme suave qui s'échappe d'elle parfume mon destin et l'enivre durant sa course à travers les poussières dé ce monde... Oh ! mon ami... Mes yeux la voient; mon coeur la voit, et ce que les hommes appellent la mort est la fête divine d'une telle délivrance, un tel bond radieux dans l'infini, un tel élan sublime dans le rayon d'une apothéose... Les fautes corporelles ne la souillent plus; l'air de la liberté éternelle la purifie, et on voit passer sur elle, plus splendide qu'elle encore, un reflet de la main de Dieu...

Souvent, des gens passaient qui ricanaient :

– Tiens, le hanneton de Bobèche qui le travaille...

Il ne les entendait pas, il n'entendait pas lorsque je hasardais une objection; tout le fluide de sa compréhension se concevait en cette vision surnaturelle de l'âme échappée de la pauvre enveloppe humaine.

– Oh ! mon ami, pleurait-il parfois. Quelle tristesse pour moi que nos organes soient si imparfaits encore !...

Croyez-vous que je ne me rende pas compte de l'agitation qui me bouleverse après le choc extatique d'une telle contemplation... La joie

divine que j'ai éprouvée à jeter un regard de l'autre côté de la vie m'épuise pendant de longues heures, comme l'est une petite plante frêle que l'on expose à la splendeur d'un soleil trop ardent... Cette splendeur a bu presque toute sa sève... Moi aussi, je sens que cette autre splendeur a bu presque toute ma sève...

Mais c'est si beau !... Il est si beau, le départ d'une âme !...

Il s'accompagne, il s'auréole, plutôt, de toute la théorie sacrée de nos espoirs dans les mansuétudes, les délices, les béatifications éternelles que l'on goûte après avoir traîné, ici-bas, notre pauvre cendre éphémère...

Quelquefois, il me fixait longuement, et me demandait si, comme tant d'autres, je ne le prenais pas pour un fou.

– N'avez-vous pas des doutes, mon ami, sur la lucidité de mon aperception du départ adorable de l'âme ?..

– Que dites-vous !... J'ai une trop grande estime pour votre intelligence, Bobèche... Vous m'avez trop souvent prouvé qu'elle est d'une essence supérieure... Je vous envie infiniment, ce don extra-terrestre qui vous fait assister avec félicité au dernier souffle d'un être... Pour vous, la fin n'existe pas; vous ne voyez qu'un épanouissement... Ce n'est pas de la mort qui est devant vous; c'est l'illumination divine d'une âme qui s'échappe de sa chrysalide et s'exile vers de la gloire que nul ne peut plus limiter... Oh ! oui, mon ami, je vous envie, je vous envie de toute mon âme... Pour nous, hélas ! malgré notre foi profonde en la vie éternelle, malgré les contacts que nous avons quelquefois, avec la majesté vertigineuse de l'Au-delà, nous ne pouvons pas ne pas considérer la chute brutale de la vie humaine, ce que nous appelons mourir, comme un drame suprême, et nous pleurons, car un mystère angoissant pèse, malgré tout, sur notre coeur déchiré et en fait jaillir des sanglots... Oh ! mon ami, comme je vous envie !...

– Croyez-vous que je sois seul au monde qui ait ce que vous considérer comme un don et qui n'est, selon moi, qu'une perception très naturelle qui se généralisera dans l'avenir, car l'homme ne pourra se considérer d'une menuité moins méprisable que lorsqu'il y aura une relation très nette entre sa compréhension et toutes les manifestations de la survivance...

– Non, je ne crois pas que vous soyez seul... Certains fakirs, pendant leurs incantations, affirment apercevoir l'âme des vierges qui passent devant eux, à ce moment-là, et qui vont respirer l'arôme suave de l'amour dans la demeure de l'époux... Est-ce que les cabalistes n'affirment pas que l'ange Métraton a dit à Moïse, sur le Sinaï : «Quelques yeux seront ouverts pour la voir (l'âme), mais nous ne les ouvrirons tous que lorsque l'heure sera venue...»

– J'espère que l'heure viendra bientôt, disait Bobèche. Alors les

hommes seront bons, ils se trouveront plus près de Dieu, et ils ne me tiendront plus à l'écart parce que j'ai le bonheur de la vision sublime, et de m'en réjouir...

*
* *

A un moment, il me parût être devenu normal, son visage, qu'un tel éréthisme ne crispait pas, s'imprégnait d'un grand calme, et nous passions de longs moments à discuter, l'ombre des chênes, de choses rustiques, simples, d'une fraîcheur délicieuse, comme deux bergers de Théocrite.

C'était pendant le dernier automne. Il ne s'était, depuis plusieurs mois, produit aucune mort dans le pays, et Bobèche n'éprouvait plus cette fièvre qui lui agrandissait les yeux et le brûlaient pendant les cours intervalles de ses aperceptions.

Or, un jour, comme nous suivions un sentier de la vallée, le long d'une jolie haie d'aubépines toute rougie de baies, il s'arrêta brusquement; sa face rayonnait, il tendait les bras en ce geste hiératique que les peintres religieux donnent aux prophètes bibliques.

– Qu'y a–t–il ? lui demandai–je.

Il ne me répondit pas.

Il semblait, le front levé vers les cieux, contempler un envol dans l'espace, il entonna son hymne, et murmura ensuite, à part soi, dans un trouble d'extase:

– Quelle splendeur !... Oh ! mon Dieu !... En voici une nouvelle qui repart vers vous... Toutes les âmes humaines sont vos filles... Accueillez–là dans le séjour céleste, comme vous avez accueilli votre Fils bien–aimé qui a tant souffert pour nous !...

Cette fois, j'eus la conviction profonde que son cerveau venait, tout à coup, de se détraquer véritablement, puisqu'il n'y avait aucun mort autour de nous dans la solitude de cette vallée, et qu'il n'avait pu, cette fois, éprouver le ravissement d'assister au départ d'une âme.

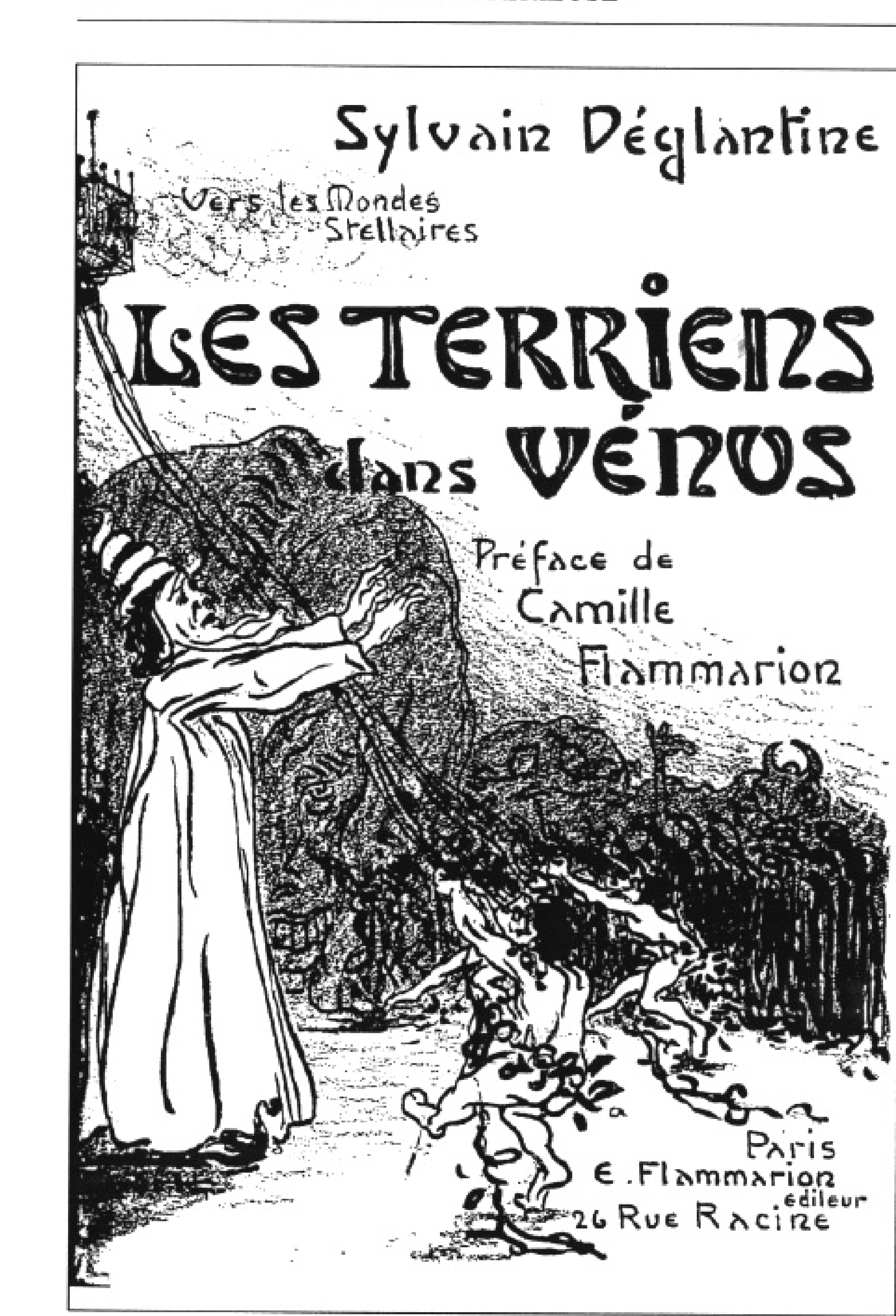
Je le regardai avec une profonde pitié.

Il se remit à marcher auprès de moi.

Nous ne reprîmes pas la conversation interrompue.

Je ne sais quel malaise pesait sur mon esprit.

Nous fîmes quelques pas, et soudain je reculai, épouvanté; à un détour du sentier, derrière la jolie haie que nous longions, et qui finissait là, un homme venait de se trancher la gorge. Son sang coulait encore de l'artère ouverte.



PORTFOLIO :

« *LES TERRIENS DANS VÉNUS* »

On peut grosso modo définir *Les Terriens dans Vénus* comme un space–opera à consonnances burlesques – en effet, les Vénusiens qui y sont décrits relèvent plus du comique à la Munchhausen que d'une vision réaliste de l'habitabilité des planètes. En fait, loin de s'inspirer d'un Wells ou d'un Jules Verne, Déglantine offre plutôt une fantaisie venue tout droit du XIXème siècle.

Le roman semble avoir d'abord été publié dans une autre revue, «La Nouvelle Revue», vers 1907/08, puis édité en volume chez Flammarion (vous en trouverez la couverture illustrée à la page de gauche), et enfin parut assez... mystérieusement dans «La Vie Mystérieuse», puisque les thèmes abordés n'appartenaient pas à l'ordinaire de la revue, qui préférait les grands spectres blancs aux petits hommes verts.

Pour ceux qui n'auraient pas eu la chance – façon de parler – de lire ce roman, je laisse la parole à Fernand Girod (une des têtes pensantes de la revue), qui nous en fit la présentation :

«C'est dans notre prochain numéro que nous commencerons la publication du passionnant roman de Sylvain Déglantine, *Les Terriens dans Vénus*. Aussi croyons–nous être agréables à nos lecteurs en leur donnant, dès maintenant, un aperçu du thème général de cette oeuvre due à la puissante imagination de notre collaborateur.

M. Sylvain Déglantine est un fin poète et un délicat écrivain, en même temps qu'un conteur charmant. Très épris d'astronomie et d'une imagination comparable à celle de Jules Verne ou de Wells, il nous montre dans son roman cinq personnages terriens à qui il prend la fantaisie d'aller excursionner au–delà des limites de la pesanteur terrestre et qui, à l'aide d'un de ces merveilleux instruments qui marquent le plus grand pas accompli dans l'industrie de la locomotion automobile – nous avons nommé l'aéroplane – s'en vont jusqu'à la splendide étoile du berger, le plus scintillant des astres de nos soirs. Là, nos voyageurs «intra–vénusiens» étudient les moeurs, us et coutumes de la planète, et un des héros s'éprend d'une Vénusienne, alors que sa soeur est aimée d'un Vénusien. De cette attraction sympathique, naissent des idylles et des drames plein de fantaisie et d'humour.

M. Déglantine, dans ses conceptions, ne s'éloigne pas trop des limites permises aux hypothèses, et son oeuvre est basée sur des

déductions scientifiques qui ne manquent certainement pas de logique. Il y a dans cette oeuvre de l'imprévu, de l'amour, du mystère et du jamais vu.

Mais n'anticipons pas, et laissons à nos lecteurs le plaisir de goûter par eux–mêmes toute la saveur de cette attrayante lecture.»

Quant à nous, l'intérêt de cette nouvelle publication repose sur les illustrations de Maurice Colas – qui par ailleurs oeuvra pour *L'Appel du fantôme* de Léonce de Larmandie, ainsi que quelques couvertures –, dont voici quelques jolis exemples :



M. COLAS

M COLAS

BIBLIOGRAPHIE

1) PRÉSENTATION :

⊕ Du nº **1 (10 janvier 1909)** à **132 (25 juin 1914)** pour la présente étude.
⊕ Sous-titre : «Spiritisme – magnétisme – magie – astrologie – chiromancie – graphologie – cartomancie».
⊕ Parution : Bi-mensuelle, le 10 et le 25 de chaque mois.
⊕ Directeur : Professeur Donato, puis Maurice de Rusnack (à partir du nº 59 du 10/06/11).
⊕ Collaborateurs attitrés : entre autres René d'Anjou, Édouard Ganche, Jules Lermina, Marc Mario, Papus, René Schwaeblé, rejoints plus tard par Sylvain Déglantine, Eugène Figuière ou encore Alexandre Mercereau.
⊕ Prit la suite (pour l'abonnement) de la revue «L'Écho du mystère».
⊕ Format : 23 x 28 cm; 16 pages.
⊕ Prix : 20 c. (sauf nº 1: 10 c. et nº 68: 5 c.)
⊕ Présentation : 4 styles; a) couverture blanche avec en-tête illustré sur la partie supérieure et dessin personnalisé (représentant une scène d'une nouvelle ou d'un article) sur la partie inférieure (nº 1 à 90); b) couverture monochrome (orange, rose, bleu, mauve, vert, etc...) avec illustration récurrente presque pleine page de Maurice Colas (nº 91 à 102); c) couverture monochrome (orange, rose, bleu, etc...) non illustrée ornée d'une étoile de David (nº 103 à 108); d) couverture monochrome (jaune, saumon, vert, etc...) reprenant la présentation initiale (nº 109 à 132 ?).

2) ROMANS :

▸ **LERMINA, Jules** : ***Les Sorciers de Paris***
Du nº 1 (10/01/09) à 40 (25/08/10), sauf nº 20 & 28. Ill. par Maglin, G. Dupré (?) et un autre dessinateur.
▸ **BOUVIER, Jean** : ***La Vampire***
Du nº 41 (10/09/10) à 46 (25/11/10), sauf nº 45. Ill. Frédéric Valette.
▸ **MARIO, Marc** : ***Marqué par le destin***
Du nº 53 (10/03/11) à 79 (10/04/12), sauf nº 68 & 78. Ill. Frédéric Valette, puis Maurice Colas.
▸ **LERMINA, Jules** : ***La Deux fois morte***
Du nº 58 (25/05/11) à 69 (10/11/11), sauf nº 61, 62, 64 & 68.
▸ **DÉGLANTINE, Sylvain** : ***Les Terriens dans Vénus***
Annoncé au nº 67 (10/10/11). Du nº 68 (25/10/11) au nº 88

(25/08/12), sauf nº 73, 75, 77 & 79. Ill. Maurice Colas.
▸ **LARMANDIE, Comte Léonce de** : ***L'Appel du fantôme***
Du nº 90 (25/09/12) à 95 (10/12/12). Ill. Maurice Colas.
▸ **FÉVAL fils, Paul** : ***Histoire d'outre-tombe – Une soirée chez la Marquise***
Les nº 97 (10/01/13), 99 (10/02/13), 101 (10/03/13), 104 (24/04/13), 110 (25/07/13), 112 (25/08/13), 114 (25/09/13), 116 (25/10/13), 118 (25/11/13), 121 (10/01/14), 126 (25/03/14), 130 (25/05/14) & 132 (25/06/14).
▸ **JAMES, H.C.** : ***La Cité des mystères (La Conquête de la femme astrale)***
Les nº 98 (25/01/13), 100 (25/02/13), 103 (10/04/13), 107 (10/06/13), 108 (25/06/13) & 112 (25/08/13).

3) NOUVELLES :

▸ **LE ROUX, Hugues** : ***Suggestion***
Le nº 2 (25/01/09). Ill. Paul Thiriat (?)
▸ **GANCHE, Édouard** : ***L'Ordre de la mort***
Les nº 4 (25/02/09), 6 (25/03/09) & 7 (10/04/09). Ill. Vavasseur (?)
▸ **NAU, John-Antoine** : ***Télépathie***
Le nº 10 (25/05/09). Ill. Raymond Tournon.
▸ **MAGOG, H.J.** : ***Une expérience concluante***
Le nº 11 (10/06/09). Ill. Raymond Tournon.
▸ **BOURGEAT, Gaston** : ***Le Squelette***
Le nº 12 (25/06/09). Ill. Raymond Tournon.
▸ **GANCHE, Édouard** : ***Le Sorcier du Bosphore***
Le nº 13 (10/07/09). Ill. Raymond Tournon.
▸ **KERLECQ, Jean de** : ***La Chevauchée des ombres***
Le nº 16 (25/08/09). Ill. Henry Steimer.
▸ **CASANOVA, Nonce** : ***Le Mystère de Bridge-House***
Les nº 17 (10/09/09) & 19 (10/10/09). Ill. Henry Steimer.
▸ **TOURGUENEV** : ***Un rêve***
Du nº 20 (25/10/09) à 24 (25/12/09), plus le 26 (25/01/10). Trad. Michel Delines. Ill. Henry Steimer.
▸ **MAGUELONNE, Madame de** : ***La Conquête du Sphinx***
Le nº 24 (25/12/09). Ill. Kassand (?)
▸ **ANJOU, René d'** : ***Conte de Noël***
Le nº 24 (25/12/09).
▸ **GALOPIN, Arnould** : ***Comment on devient Fakir***
Les nº 25 & 26 (10 & 25 01/10). Ill. Henry Steimer.
▸ **FONTENELLE, Marc de** : ***Nuit d'épouvante***
Le nº 26 (25/01/10). Ill. Henry Steimer.

- **GIFFARD, Pierre** : *La Montre de malheur*
  Le n° 27 (10/02/10). Ill. Kassand.
- **MAIZEROY, René** : *La Main maudite*
  Le n° 28 (25/02/10). Ill. Henry Steimer.
- **DÉGLANTINE, Sylvain** : *La Vision merveilleuse*
  Le n° 33 (10/05/10). Ill. Henry Steimer.
- **KIPLING, Rudyard** : *Les Fantômes de Katmal*
  Le n° 34 (25/05/10). Trad. Albert Savine. Ill. Henry Steimer.
- **MAZÉ, Jules** : *Post-mortem*
  Le n° 35 (10/06/10). Ill. Henry Steimer.
- **CASANOVA, Nonce** : *La Transmission de l'âme*
  Du n° 36 (25/06/10) à 39 (10/08/10). Ill. Henry Steimer.
- **ANJOU, René d'** : *Les Trois rois mages*
  Le n° 37 (10/07/10). Ill. Henry Steimer.
- **ANJOU, René d'** : *La Dernière pensée de Mozart*
  Le n° 39 (10/08/10). Ill. Henry Steimer.
- **BOUVIER, Jean** : *Le Ménétrier du diable*
  Le n° 40 (25/08/10). Ill. Henry Steimer.
- **IVANOFF, Frères** : *Vision télépathique*
  Le n° 44 (25/10/10).
- **RAMEAU, Jean** : *Le Guide blanc*
  Le n° 45 (10/11/10). Illustré.
- **BERGERAT, Émile** : *L'Horoscope*
  Le n° 45 (10/11/10).
- **CARRANCE, Évariste** : *Maisons hantées*
  Les n° 45 & 46 (10 & 25 11/10). Illustré.
- **VAREM, Jacques-Edmond** : *L'Incarnation*
  Le n° 46 (25/11/10). Illustré.
- **SCHWAEBLÉ, René** : *Réforme de la pénalité*
  Le n° 46 (25/11/10).
- **DÉGLANTINE, Sylvain** : *Veillée d'effroi*
  Le n° 47 (10/12/10). Ill. Frédéric Valette.
- **FABIUS de CHAMPVILLE** : *Le Noël d'Esculape*
  Le n° 48 (25/12/10). Ill. Henry Steimer.
- **BOURGEAT, Gaston** : *L'Obus vengeur*
  Le n° 49 (10/01/11). Ill. Henry Steimer.
- **IMBERT, Jules** : *La Vieille montre*
  Le n° 50 (25/01/11). Ill. Henry Steimer.
- **BERTHAUT, Léon** : *Le Cas du Docteur Cardius*
  Le n° 51 (10/02/11). Ill. Henry Steimer.
- **BRÉMOND, Célestin** : *L'Ame des bêtes*
  Le n° 51 (10/02/11). Ill.
- **CASANOVA, Nonce** : *Le Fantôme d'Huberte*

  Le n° 52 (25/02/11). Ill. Henry Steimer.
- **JOSEPH-RENAUD, Jean** : *L'Étrange conseil*
  Le n° 54 (25/03/11). Ill. Henry Steimer.
- **CARRANCE, Évariste** : *Histoires de l'autre monde*
  Le n° 55 (10/04/11). Ill. Henry Steimer.
- **ROTHBURG, Hermann de** : *Le Secret de la mare*
  Le n° 59 (10/06/11). Ill. Henry Steimer.
- **PORTE du TRAIT des AGES, A.** : *La Lettre prémonitoire*
  Le n° 62 (25/07/11). Ill. Henry Steimer.
- **CASANOVA, Nonce** : *La Joconde*
  Le n° 65 (10/09/11). Illustré.
- **RUSNACK, Maurice de** : *Une question difficile*
  Le n° 66 (25/09/11).
- **DOUSSET, Émile** : *L'Écouteuse de morts*
  Le n° 70 (25/11/11). Ill.
- **CASANOVA, Nonce** : *Mister Kraft*
  Le n° 72 (25/12/11). Ill. Henry Steimer.
- **DÉSIRIEUX, Pierre** : *Le Génie aux ailes de cendre*
  Le n° 78 (25/03/12). Ill. Henry Steimer.
- **BERTHAUT, Léon** : *Le Manuscrit de Diétrich*
  Le n° 79 (10/04/12). Ill. Henry Steimer.
- **DÉSIRIEUX, Pierre** : *Le Médium vert*
  Le n° 86 (25/07/12). Ill. Henry Steimer
- **MAURECY, Mme Louis** : *La Vald-Blonde (légende bretonne)*
  Le n° 88 (25/08/12). Ill. M. Cesbron.
- **PETITJEAN, Léon** : *Ida de Sabran*
  Le n° 89 (10/09/12).
- **DOUCET, Émile** : *La Vision*
  Le n° 92 (25/10/12).
- **GAB** : *Tribunal d'au-delà*
  Le n° 92 (25/10/12).
- **DÉSIRIEUX, Pierre** : *Les Paroles gelées*
  Le n° 93 (10/11/12).
- **BOYER-REBIAB** : *Fantôme Napolitain*
  Les n° 94 (25/11/12) & 100 (25/02/13).
- **CASANOVA, Nonce** : *Le Cheminot (Conte de Noël)*
  Le n° 96 (25/12/12).
- **SEYCHELLES, P.R. des** : *Fakirisme*
  Le n° 97 (10/01/13).
- **MARTIN-GINOUVIER, F.** : *Ame téléphonique*
  Le n° 98 (25/01/13).
- **ABRAN, Pierre** : *Le Choc en retour*
  Le n° 99 (10/02/13).

- **GANCHE, Édouard** : ***La Mort du médecin***
  Le nº 102 (25/03/13).
- **GAB** : ***Un nouveau décoré***
  Le nº 103 (10/04/13).
- **RYTHA, Pedro** : ***L'Appel de l'au-delà***
  Le nº 104 (25/04/13).
- **CARNOULES, Jean** : ***Le Matelot***
  Le nº 104 (25/04/13
- **DÉSIRIEUX, Pierre** : ***La Tigresse***
  Le nº 105 (10/05/13).
- **RICHARD, Gaston-Charles** : ***Le Miroir de la destinée***
  Le nº 106 (25/05/13).
- **MERCEREAU, Alexandre** : ***Les Contes des ténèbres / La Main de gloire***
  Le nº 107 (10/06/13).
- **CASANOVA, Nonce** : ***Bobèche, le voyeur d'âmes***
  Le nº 108 (25/06/13).
- **BOIS, Jules** : ***Une sorcière au Maroc***
  Le nº 109 (10/07/13).
- **CARRANCE, Évariste** : ***La Légende de Péreybus***
  Le nº 110 (25/07/13).
- **JUANES, Luc** : ***Mé-Soé***
  Du nº 111 (10/08/13) à 115 (10/10/13), sauf nº 114. Ill. Maurice Colas.
- **METTOIS, Jean** : ***La Ferme hantée***
  Le nº 111 (10/08/13). Ill. Maurice Colas.
- **CARRANCE, Évariste** : ***Histoire sanglante d'un possédé***
  Le nº 112 (25/08/13).
- **CARRANCE, Évariste** : ***Le Rêve de Pol Quarters***
  Le nº 113 (10/09/13).
- **CARRANCE, Évariste** : ***La Cloche d'argent***
  Le nº 116 (25/10/13). Illustré.
- **MATHIEU, Caroline** : ***L'Étreinte de la mort***
  Le nº 122 (25/01/14). Ill. Maurice Colas.
- **GIFFARD, Albert** : ***Un pacté***
  Le nº 123 (10/02/14). Ill. Maurice Colas.
- **CARRANCE, Évariste** : ***Une maison hantée au temps de Vespasien***
  Le nº 124 (25/02/14).
- **CARRANCE, Évariste** : ***Un rêve extraordinaire***
  Le nº 125 (10/03/14).
- **RYTHA, Pédro** : ***Carlotta la sorcière***
  Les nº 126 (25/03/14) & 127 (10/04/14).

- **CARRANCE, Évariste** : ***Kerdoueck (légende du XVIe siècle)***
  Le nº 128 (25/04/14).
- **CASANOVA, Nonce** : ***Le Cauchemar de Philibert***
  Le nº 129 (10/05/14). Ill. F. Auer.
- **MERCEREAU, Alexandre** : ***L'Homme***
  Le nº 131 (10/06/14).
- **DÉGLANTINE, Sylvain** : ***La Morte qui accuse***
  Le nº 132 (25/06/14).

Grand merci à Jean-Luc Buard pour le complément de cette bibliographie.



ESPACE PUBLICITAIRE

La dernière page de la revue fut dès le début envahie d'un tas d'objets indispensables pour le bien–être du lecteur : batterie magnétique, talisman du bonheur, parfums astrologiques, etc... sans oublier les adresses de voyantes et de mages aux prédictions garanties, des méthodes pour cultiver son pouvoir psychique ou des études rigoureuses sur l'envoûtement.

Pour les personnes intéressées, je crains, hélas, que ces merveilles ne soient actuellement plus disponibles...

De façon un peu incongrue, on y trouve aussi des placards pour la collection de littérature populaire chère à Tallandier, «Le Livre National»; gageons que cette dernière accorda sûrement plus de rêves que toutes les autres annonces réunies !













N° 106. — 25 Mai 1913.

LE N° 0f20



LA VIE MYSTÉRIEUSE

REVUE ILLUSTRÉE D'OCCULTISME ET DE PSYCHISME.

Dr MAURICE DE RUSNACK.

BUREAUX : 174 RUE St JACQUES - PARIS Ve

Téléphone : Gobelins-20-09